



PRÉFACE DE
BRIGITTE BOISJOLI

CHRISTIAN MARC GENDRON

PIANO MAN

Mon histoire

 **PERFORMANCE**
Edition

CHRISTIAN MARC GENDRON

PIANO MAN

Mon histoire

Préface de Brigitte Boisjoli

 **PERFORMANCE**
Edition

info@performance-edition.com • www.performance-edition.com

Distribution pour le Canada : Prologue Inc.

Pour l'Europe : DG Diffusion

Pour l'Europe en ligne seulement : www.libreentreprise.com

© 2023 Performance Édition

ISBN 978-2-925096-53-5

EPDF 978-2-925096-54-2

EPUB 978-2-925096-55-9

Révision : Patricia Prenoveau et Éliane Cayer

Infographie : Patrick Bazinet, patrickbazinet.com

Crédit photo Christian Marc Gendron : Melany Bernier, melanybernier.com

Crédit photo Brigitte Boisjoli : Bruno Petrozza, bpetro@videotron.ca

Dépôt légal 4^e trimestre 2023

Dépôt légal Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction du tout ou d'un extrait de ce document, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de Performance Édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions la Société de développement des entreprises actuelles du Québec pour son appui à notre programme de publication.

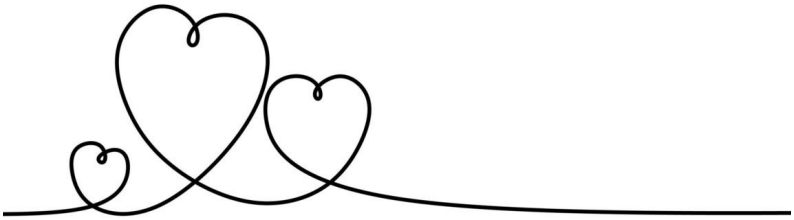
Limite de responsabilité :

L'auteur et l'éditrice ne revendiquent ni ne garantissent l'exactitude, le caractère applicable et approprié ou l'exhaustivité du contenu de ce livre. Ils déclinent toute responsabilité, expresse ou implicite, quelle qu'elle soit. Ils reconnaissent que le contenu de ce livre relève de la seule responsabilité de l'auteur, tant par son contenu que son style.

*À Manon mon épouse,
ma belle Ontarienne d'amour.*

*À ma fille Kara,
ma belle bounette d'amour.*

Vous êtes mon équilibre !



Mon histoire

en 13 volets

1 – La flamme qui brûle en moi.....	15
2 – D’importantes rencontres	33
3 – Le bonheur de donner.....	55
4 – L’amour triomphe toujours	67
5 – Des hauts et des bas	77
6 – La radio.....	93
7 – De l’ombre à la lumière	99
8 – Sensible, vous dites?.....	111
9 – Il y a de la magie dans l’air.....	123
10 – Des étoiles dans les yeux.....	131
11 – À deux, on connaît la chanson !.....	141
12 – Vie de famille	151
13 – Pas un Superman, mais bien un PIANO MAN.....	165

Répertoire de mes chansons

JE T'AIME ENCORE	40
SI TU VEUX.....	43
IRRÉVERSIBLE	45
LES VIEUX AMIS	47
MILLE PAGES.....	49
LA NEIGE	52
ÉLECTROSENSIBLE	117
SI DIEU AVAIT TORT	155
FLY AWAY	158
KARA.....	161

Téléchargez la liste Spotify de toutes les
chansons qui sont présentées dans ce livre :



Remerciements

À Manon pour son grand talent, son soutien indéfectible et son amour de tous les instants.

À ma famille pour avoir cru en mes capacités d'artiste et m'avoir soutenu au fil des années ; merci d'être dans ma vie.

Merci à mes amis, vous vous reconnaissez.

Un merci sincère à tous les artistes qui sont passés dans ma vie. C'est fou combien j'ai appris et grandi en tant qu'humain et artiste en vous côtoyant.

À Brigitte Boisjoli, femme lumineuse au grand cœur qui a signé la préface de ce livre et qui a un jour eu à mon égard un geste que je ne suis pas près d'oublier. Une amie du métier et une alliée.

À Michel Gratton, mon gérant, mon partenaire, mon ami, celui à qui j'ai longtemps caché l'écriture de ce livre comme je l'ai cachée à plusieurs de mes amis.

À Marie-Josée Blanchard, mon éditrice et amie, qui connaît mon parcours, qui a cru en mes talents d'auteur et qui a si bien su me convaincre de rédiger cette autobiographie. Merci également à toute son équipe pour sa fabuleuse collaboration et son précieux soutien.

Merci à tous mes *fans*, qui me suivent depuis mes débuts. J'ai toujours eu l'impression que vous me connaissiez par cœur, mais j'espère quand même vous surprendre à travers les chapitres de ce livre. Gratitude enfin à tous ceux qui me liront.

merci ♥



(Photo : Mélany Bernier)

À propos de l'auteur

Christian Marc Gendron est un auteur-compositeur-interprète, pianiste émérite, multi-instrumentiste, réalisateur et producteur. Il a parcouru la planète en se produisant dans plusieurs spectacles d'envergure.

Au fil des ans, il a accompagné en studio ou sur scène plusieurs artistes de renom, dont Shania Twain, Ginette Reno, Jean-Pierre Ferland, Roch Voisine, Stéphane Rousseau, Mario Pelchat, Sylvain Cossette, France D'Amour, Brigitte Boisjoli, pour ne nommer que ceux-là.

Il a aussi prêté sa plume à plusieurs artistes de renom tels que Ginette Reno, Marc Hervieux, Petula Clark, Luce Dufault, Mario Pelchat, Marie-Chantal Toupin, Geneviève Leclerc, Marc-André Fortin, et plusieurs autres.

Il a aussi participé en tant qu'auteur-compositeur ou interprète à la musique de plusieurs films et séries québécoises tels que *Défense d'entrer*, *Lance et compte*, *Les Boys*, *Human Trafficking*, *À vos marques...* *party*, *Jérémie* et *Coming out*.

Christian Marc est la voix chantée masculine du 98,5 FM depuis plusieurs années, et la voix masculine officielle des *Folies du vendredi*, une émission animée par nul autre que Paul Arcand.

Grâce au succès de son spectacle *Piano Man Expérience*, qui lui a valu deux billets d'argent de l'ADISQ, et de *Piano Man 2*, il a vendu 75 000 billets à ce jour.



[Photo : Bruno Petrozza]

Préface de Brigitte Boisjoli

Eh ben là, mes amis, ce n'est pas tous les jours qu'on se retrouve à écrire une préface comme ça, avec tout le punch et l'énergie dont on est capable! Cette fois, j'suis pas en train de réchauffer la place pour moi, mais pour un gars qui a ben du *guts* et du talent : Christian Marc Gendron. Ou Croustille, comme on l'appelle entre nous.

Je me rappelle encore la première fois qu'on s'est croisés, lui et moi. Ce n'était pas dans un endroit super chic ou dans un gala bling-bling, non non, c'était au Casino de Montréal, là où se mêlent les jeux de hasard et de paillettes. On s'est salués, car on s'était croisés dans quelques spectacles avant ça, mais c'est là que tout a décollé. Ou plutôt, que tout a dérapé.

Le gars a appris très cavalièrement et à la dernière minute qu'on lui retirait sa prestation dans un spectacle d'envergure qu'on devait faire là-bas avec d'autres artistes. Imaginez ça, se faire sortir comme ça, comme si on ne valait pas un clou! Mais moi, je n'ai pas pu en rester là, parce que je trouvais cette façon de faire parfaitement inacceptable. Je venais de sentir que ce gars-là avait de la *drive*, du feu dans les yeux et surtout du talent à revendre.

Je l'ai engagé pour faire la première partie de mes spectacles pendant ma tournée Patsy Cline et aussi pour m'accompagner au piano lorsque mon tour venait de monter sur scène. On s'est mis à travailler ensemble, à faire le *show* et à rire comme des fous en coulisses. On avait la même *vibe*, le même humour, lui avec des jeux de mots savoureux, moi avec des anecdotes.

On appelait ça une tournée, mais c'était surtout une aventure, une folie d'enfants de quatre ans, avec des fous rires à n'en plus finir, à tel point qu'on nous disait de nous calmer en coulisses. Des fois, notre fou rire débordait sur scène. On se regardait même pas pour ne pas décrocher en chantant. Imaginez-vous ça !

On se lançait des défis à chaque *show*, comme de *plugger* un mot quelconque dans une chanson. Une fois, c'était « noune ». On démarre la chanson *Islands in the stream* de Kenny Rogers et Dolly Parton, et lui, au piano, il chante « *Baby, when I met you, there was peace un-noune...* » au lieu de « *unknown* ». Je ne vous dis pas comment j'ai braillé de rire, mais je n'ai pas réussi à enchaîner avec ma partie ! On a dû s'excuser auprès du public, expliquer notre niaiserie, puis recommencer la chanson.

Je l'ai surnommé « Croustille », une idée qui m'est venue pendant qu'on mangeait des chips dans une loge. Je me suis dit que c'était le nom parfait pour lui et c'est resté depuis. On avait la même énergie, on aimait provoquer les choses, on bouillonnait d'idées à n'en plus finir. On se complétait parfaitement.

Quand j'ai vu qu'il lançait ses projets et qu'il travaillait comme un forcené, j'étais fière, je vous le dis ! Je me suis dit : « Tabarouette qu'il l'a pas volée, sa place, lui ! » Il voulait faire des *Salut Bonjour*, des *Belle et Bum* et tout le reste. Le star-system, il en raffole encore plus que moi. C'est le gars le plus travaillant que je connaisse, avec sa femme Manon, de vraies perles, ces deux-là.

On se fait des petits soupers de temps en temps en jasant de tout et de rien, et en riant encore et toujours. Christian Marc et Manon, ils ont mérité tout le succès qu'ils ont maintenant. Je vous jure, c'est pas des paroles en l'air. Ils occupent une place spéciale dans mon cœur.

Christian, c'est l'un des rares, avec Véronique Claveau, à pouvoir m'imiter sans que ça me dérange. Au contraire, je trouve ça bon, ça me fait même plaisir. Malgré nos niaiseries et nos folies, on reste des travailleurs disciplinés. Sauf cette fameuse fois, la veille d'un spectacle pour Luc Plamondon, où les gars de l'équipe, de même que Christian, ont un peu trop fêté et bu du vin. Ils se sont mis au lit aux petites heures du matin, alors que, moi, j'étais déjà au pays des rêves.

Le lendemain, je dis à Luc Plamondon : « Tu vas voir, il l'a l'affaire. Il va te jeter à terre ! » Christian devait interpréter *SOS d'un Terrien en détresse*, une chanson de Luc. Je savais qu'il avait pris un coup, mais je savais aussi qu'il était un *tank*, qu'il ne manquait jamais de voix. Je me donne à fond, puis je présente Christian comme il se doit. Arrive le moment crucial, la note ben haute de « J'ai jamais eu les pieds sur teeeeeeeerre », pis lui, il fait une espèce de son de canard et sa voix casse.

Le fou rire qu'on a eu, là, c'était indescriptible. Tout ça devant Luc Plamondon, imaginez-vous ! On n'a jamais su garder notre sérieux quand on était ensemble.

Pendant la tournée Plamondon, on s'amusait comme des enfants. On avait même acheté des trophées en plastique au magasin du dollar, les « Plamondor », qu'on remettait pour des mentions honorables, genre la plus belle moustache, le plus beau sourire, l'odeur la plus forte après le spectacle. On travaillait ensemble dans le plaisir, toujours.

Quand le coronavirus a frappé, on s'est dit : « Pourquoi pas monter un *show* ensemble ? » On cherchait un titre, on a même pensé à « Bidou et Croustille », mais on trouvait ça un peu western québécois. Alors, on l'a appelé « Après tout ensemble ». Bon, pas tellement mieux comme titre, finalement. On n'a donné que deux représentations avant que

la pandémie arrête tout. Mais la vidéo promo, c'était quelque chose ! On a dû s'y prendre à quarante fois tellement on riait. Christian a eu l'idée de faire une vidéo de *bloopers* hilarante. C'est ça, notre affaire, lâcher notre fou, travailler dans le plaisir, toujours.

Christian a toujours été mon confident, autant pour le boulot que pour ma vie personnelle. Je peux en dire autant pour lui. Il dit que je lui ai sauvé la vie, mais c'est au sens figuré, bien sûr. Je suis celle qui lui a donné sa première vraie chance dans ce milieu, qui l'a aidé à traverser une période sombre de sa vie.

Quand je l'ai connu, j'étais dans une belle ascension et je prenais moins le temps d'échanger avec mes *fans*, car j'étais très fatiguée. Christian m'a rappelé la chance que j'avais, lui qui voulait ça à tout prix. Il se soucie tellement de ses *fans*, il les connaît même par leurs noms. Avec lui, y'a pas de limites. Il est intense dans ses performances, il donne tout, tout de suite. « Ils ont payé leur ticket, se dit-il, ils vont en avoir pour leur argent ! »

Je vous jure, le gars joue du piano tout en faisant des blagues et des imitations. Faut qu'il soit bon en cibole ! Alors voilà, c'est l'histoire d'une amitié qui a commencé dans un casino et qui n'a jamais cessé de grandir. C'est l'histoire de deux énergies débordantes, de deux travailleurs acharnés qui savent lâcher leur fou.

Christian Marc Gendron, c'est pas juste un artiste talentueux, c'est un ami précieux, un complice de toutes les folies, un confident de tous les instants. Je suis fière de tout ce qu'il a accompli, et je suis sûre qu'il a encore plein d'histoires à raconter. Prenez le temps de le découvrir, vous ne le regretterez pas.

Amitiés,

Brigitte Boizjoli

La flamme qui brûle en moi

« *Quoi que tu rêves d'entreprendre, mets-toi à l'œuvre.
L'audace est faite de génie, de pouvoir et de magie.* »

— Goodie Mood

J'ai un horaire de fou ces temps-ci. Entre mes visites régulières à *Salut Bonjour*, mes prestations exclusives dans les entreprises et ma tournée de *Piano Man*, je n'arrête pas deux secondes. Il va sans dire que je passe beaucoup de temps sur la route à aller et venir entre mes différents engagements. Mon cerveau en effervescence est alors occupé d'ordinaire à organiser mon horaire, à composer un *jingle* publicitaire ou à peaufiner mon spectacle, entre autres activités. À cela s'ajoute aujourd'hui le plongeon que j'effectue dans mes souvenirs pour les besoins de ce livre.

Je suis né de parents ouvriers. Mon père, Raymond Gendron, exerçait le métier de facteur et ma mère, Francine Lavoie, occupait le poste de serveuse dans divers restaurants, en plus d'avoir exploité son propre restaurant à une certaine époque. Jusqu'à l'âge de huit ans, j'ai grandi avec ma sœur Marie-Claude, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve de Montréal.

Jusque-là, tout s'est très bien passé. Non pas que ma vie ait pris une tournure dramatique par la suite, bien au contraire, mais l'année de mes huit ans a marqué un important tournant dans ma vie d'enfant. Entretemps, j'ai eu une enfance des plus ordinaires, avec mes parents, ma sœur et mes amis. J'ai joué à toutes sortes de jeux, comme la plupart des petits garçons de

mon âge. J'aimais particulièrement les figurines de Superman et de GI Joe, ainsi que les blocs LEGO. J'inventais des histoires variées et passais des heures à jouer, imaginant déjà des voix pour mes personnages. J'avais toujours aussi à la main une bande dessinée de Superman, mon superhéros préféré.

Mes parents ont divorcé alors que j'étais à la maternelle. Ils ont refait leur vie avec de nouveaux conjoints, ce qui m'a toujours fait dire que j'ai eu la chance d'avoir quatre parents ! Mon beau-père s'appelle Normand Cyr, un homme de qui j'ai beaucoup appris. Il m'a fait aimer le sport, m'a trimballé de tous bords tous côtés et m'a dépanné des tas de fois. Je n'oublierai jamais cette phrase qu'il me répétait souvent quand il parlait de mon camion : « Christian, *check* ton huile. L'huile, c'est comme le sang *d'in* veines. »

Ma belle-mère, Marie-France Roy, est unique en son genre. Elle peut paraître froide parfois, mais au fond, elle est généreuse et drôle. Elle a eu un côté autoritaire avec ma sœur et moi que je reconnais bénéfique aujourd'hui, mais à l'époque, je la trouvais plutôt intense. Je me considère bien chanceux d'avoir Normand et Marie-France dans ma vie. Je pense que ma mère et mon père sont eux aussi chanceux d'avoir pu rencontrer leur âme sœur respective. Il y a beaucoup de familles qui n'ont pas cette chance.

J'ai fait mon entrée à l'école primaire un peu sur le tard, étant donné que mon anniversaire de naissance est en octobre. C'est dire que j'avais sept ans en première année. La très grande majorité des élèves étaient donc plus jeunes que moi, ce qui, je l'avoue, m'a toujours agacé un brin.

À sept ans, en première année du primaire, j'ai passé des tests ministériels d'évaluation du quotient intellectuel, une pratique courante à l'époque pour tous les élèves. Comme je n'avais aucune idée de la raison de ces tests à ce moment, je n'en voyais

pas l'utilité. Or, quelques semaines plus tard, ma mère a reçu un appel d'un représentant du ministère de l'Éducation du Québec. « Votre fils est surdoué, lui apprit-il, et il montre un talent exceptionnel en musique. Nous vous recommandons de le transférer dans une école où il pourra profiter d'un excellent programme de musique. »

Pourtant, je ne me trouvais pas différent des autres élèves de ma classe et je ne me sentais certes pas « surdoué ». Je ne voyais pas pourquoi il me faudrait changer d'école et délaisser mes amis. Ma mère, elle, avait une tout autre vision des choses. Je le percevais à son regard et dans sa manière de m'observer. J'ai donc changé d'école, suivant la recommandation du ministère de l'Éducation, mécontent de l'étiquette de surdouance dont on m'affublait. Surtout, je n'y comprenais strictement rien.

J'ai intégré l'école primaire Le Plateau, située dans le quartier du même nom à Montréal. Au début, je devais m'y rendre tout fin seul, en autobus et en métro, d'Hochelaga-Maisonneuve jusqu'au Plateau Mont-Royal, pour ensuite faire le chemin inverse et rentrer à la maison, clé au cou. J'avoue que jamais il ne me viendrait à l'idée de laisser ma fille Kara prendre la route vers Montréal à un si bas âge ! Mais le fait est que ma mère n'avait pas vraiment le choix, l'autobus de l'école ne desservant tout simplement pas le quartier Hochelaga-Maisonneuve, surtout pas pour un seul élève.

Imaginez ce que ce changement a pu signifier pour moi. Je me retrouvais en terrain inconnu, sans amis, à apprendre le violon dans un programme intensif de musique et à évoluer la moitié du temps au milieu d'élèves surdoués comme moi, apparemment. J'étais en fait entouré de jeunes issus d'un milieu plus favorisé que le mien, l'école Le Plateau étant principalement fréquentée par des élèves de familles plus fortunées.

Toutefois, au beau milieu de ma troisième année, mes parents ont déménagé à Saint-Antoine, une ville située à plus de quarante-cinq minutes de Montréal. Désireux de me voir poursuivre mon éducation spécialisée, le ministère de l'Éducation m'accorda une bourse, entre autres pour couvrir les dépenses liées à mes nombreux déplacements.

Comme ma mère et mon beau-père Normand travaillaient à Montréal, j'ai pu faire le trajet Saint-Antoine–Le Plateau en voiture avec eux. Le hic, c'est que je devais désormais me lever à cinq heures chaque matin pour qu'ils puissent arriver à temps à leur boulot respectif.

À la fin de chacune de mes journées de classe, nous reprenions la route en sens inverse, mais cette fois au milieu d'interminables bouchons de circulation. Pendant ce temps, ma sœur, d'un an et demi mon aînée, restait seule à la maison après ses journées d'école à Saint-Jérôme, le temps que nous la retrouvions pour souper.

Comme c'est long, l'aller-retour Saint-Antoine–Montréal pour un jeune enfant, très long. Nous arrivions à Montréal un peu avant six heures. Ma mère et moi descendions alors au restaurant où elle travaillait, tandis que Normand poursuivait sa route. Or, comme les classes ne commençaient qu'à neuf heures, je devais attendre au restaurant pendant que ma mère s'affairait à servir les clients, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de prendre l'autobus de la ville qui me conduisait à l'école.

À première vue, ça peut sembler emmerdant pour un enfant de patienter dans un restaurant, mais non. D'une certaine manière, je suis devenu la mascotte du restaurant, et les clients étaient vraiment gentils avec moi. Et puis, j'aimais observer ma mère pendant qu'elle travaillait. Je la trouvais habile et efficace, ce qui suscitait mon admiration.

Chaque matin, je choisisais mon menu, parfois constitué d'œufs au bacon, de rôties, de jus de raisin ou de lait au chocolat. J'adorais le goût du lait au chocolat de la Laiterie Laval, dont les publicités passaient presque en boucle à la radio pendant notre trajet vers Montréal. Il m'arrive encore aujourd'hui, quand je bois du lait au chocolat, de chanter la ritournelle dans ma tête : « Le lait Laval est arrivé, le lait Laval est arrivé... »

Puis, alors que je m'apprêtais à entamer ma quatrième année de primaire, ma mère s'est trouvé un emploi à Saint-Jérôme. Je pense qu'elle a effectué ce changement pour ma sœur, et c'était la bonne chose à faire. Elle n'avait donc plus à se rendre à Montréal, mais Normand était heureusement bien établi comme col bleu dans cette ville, ce qui m'a permis de continuer à voyager avec lui.

Ma routine matinale a donc été remplacée par des visites chez une tante. Normand me déposait tous les matins chez ma tante Sylvie, qui était en fait la meilleure amie de ma mère. J'adorais Sylvie et sa fille Josée, mais j'avais quand même le cœur gros chaque matin, car je me sentais pas mal seul. La présence réconfortante de ma mère (et de mon lait au chocolat!) fut donc remplacée par celle d'une femme que j'avais souvent l'impression d'importuner, moi qui n'aimais pas faire de bruit. De plus, je devais désormais prendre deux autobus pour me rendre à l'école, en plus d'avoir à traverser le parc Lafontaine, où traînaient parfois des individus un peu louches. Heureusement que je n'en avais pas conscience à l'époque, car j'étais encore très naïf. N'empêche que tous ces changements et ces va-et-vient m'occasionnaient beaucoup de stress.

Pendant trois années consécutives, j'ai donc suivi ce rythme un peu fou. De retour à la maison, je passais mon temps à pratiquer, pratiquer et pratiquer, notamment le piano et la guitare, car je n'avais pas d'amis. J'étais seul dans mon monde, déjà passionné de musique. Je perdais souvent la notion du temps, plongé dans

mes partitions et nourri des vibrations que je parvenais à soutirer de mes divers instruments.

Un beau jour à l'école, alors que j'étais en sixième année, on m'a annoncé que je passerais une audition en compagnie d'une quarantaine d'autres élèves. L'événement s'est tenu dans le gymnase de l'école. Lorsque mon tour est venu, j'ai commencé à chanter pendant qu'on m'accompagnait au piano. Par la suite, on m'a donné une lettre avec la consigne de la remettre à ma mère, qui l'a ouverte dès mon arrivée à la maison : « Votre fils, a-t-elle lu à voix haute, a été sélectionné avec sept autres enfants de l'école Le Plateau pour chanter à la télévision de Radio-Canada aux côtés de Francis Cabrel. »

Je n'avais aucune idée de qui était ce Francis Cabrel. Pendant que je restais muet, sans comprendre ce qui se passait, ma mère ne tenait plus en place. Je voyais bien à sa réaction qu'elle savait de qui il s'agissait, mais elle se comportait à mon avis comme si elle venait de remporter le gros lot, tant sa joie et son excitation étaient à leur comble.

Le jour de l'enregistrement, mes six compagnons et moi nous sommes retrouvés au mythique studio 42 de Radio-Canada. Évidemment, j'avais entretemps découvert qui était Francis Cabrel, pour me rendre compte que je connaissais déjà plusieurs de ses chansons, qui passaient souvent à la radio. Il va sans dire que j'avais depuis pris conscience de l'ampleur de ce qui m'arrivait. On nous avait dit que la chanson que nous chanterions avec lui s'intitulait *Il faudra leur dire*, que nous avions répété à maintes reprises à l'école. J'étais prêt à chanter à ses côtés.

Je me rappelle quand monsieur Cabrel a fait son entrée dans le studio. Très sympathique, il a pris le temps de nous saluer un à

un. Il nous a fait bien rire avec ses calembours et sa façon d'imiter notre accent typiquement québécois. Nous avons ensuite répété la chanson avec lui à plusieurs reprises pendant qu'il jouait du piano à queue.

Quelques semaines plus tard, nous avons été invités à interpréter la même chanson avec lui, mais cette fois sur un bien plus gros plateau de télévision. Le tournage a eu lieu au célèbre Spectrum de Montréal, une salle légendaire qui avait accueilli de nombreuses représentations musicales mémorables au fil des ans. Notre prestation faisait partie d'une émission toute spéciale réunissant plusieurs artistes québécois et français, dont Céline Dion, Ginette Reno, Robert Charlebois, Catherine Lara, Fabienne Thibault, Herbert Léonard, Yves Duteil ainsi que Marie-Denise Pelletier et Marie Carmen de l'opéra rock *Starmania*, une création de Michel Berger et Luc Plamondon.

On nous a également demandé de chanter la chanson thème de l'émission aux côtés de tous ces artistes de renom. L'émission a été diffusée sur la chaîne TF1 en France et celle de Radio-Canada au Québec. Cela sans compter les généreux cachets auxquels nous avons eu droit. Stupéfaction, plaisir, fébrilité et frissons m'ont habité tout au long de ces deux premières expériences enrichissantes sous le feu des projecteurs, dont je garde un souvenir indélébile.

Après trois ans de ces interminables allers-retours entre Saint-Antoine et Montréal, n'en pouvant plus, j'ai réussi à convaincre ma mère de terminer ma scolarité à Saint-Jérôme. En fait, j'ai changé d'école à quelques mois de la fin de mon primaire. Le hic, c'est que je m'ennuyais ferme dans ce programme d'études régulier, car j'avais été habitué à un rythme d'apprentissage beaucoup plus rapide. Et puis, simplement parce que j'ai pu un jour dire en classe ce que signifiaient les lettres U.R.S.S. et nommer les pays qui en

faisaient partie, j'ai subi beaucoup d'intimidation et je me suis fait péter la gueule dans la cour de l'école. Heureusement, j'avais la musique pour m'évader.

Alors que j'avais dix ans, nous avons déménagé dans la ville de Saint-Antoine, qui a depuis été fusionnée à celle de Saint-Jérôme. Nous habitions dans un quartier typiquement résidentiel de la classe moyenne.

Non loin de chez nous, à Saint-Jérôme, il y avait deux terrains de baseball aménagés dans les parcs Kinsmen et Melançon. J'ai d'ailleurs mis fin à ma carrière de baseballeur au parc Melançon, que j'ai toujours appelé affectueusement « mon parc ». Que de plaisir j'ai eu, que de souvenirs je garde de ces moments au parc, à jouer avec mon meilleur ami d'enfance, Éric Lafontaine et d'autres gars doués comme Maxime Poulin ou Éric Léveillé. J'aimais faire partie de l'équipe, me dévouer pour mes coéquipiers et évoluer à leurs côtés. J'aimais aussi, sans le savoir, la discipline que j'y acquérais, qui m'aura servi toute ma vie par la suite en tant qu'artiste.

Le parc Melançon fait aujourd'hui l'objet d'une transformation complète, car il est en voie d'être remplacé par une patinoire de glace artificielle surmontée d'un toit et agrémentée d'une immense aire de stationnement. Cela me brise le cœur, car tous les *fans* de baseball de Saint-Jérôme adoraient ce parc, et c'est donc un grand pan de l'histoire du baseball de cette ville qui s'envole en fumée. Mais comme la patinoire Bleu Blanc Bouge est un don de la Fondation des Canadiens pour l'enfance, ça me réconcilie avec l'idée de voir disparaître « mon parc ».

Mon père m'a transmis sa passion du baseball et de la musique. Mes parents n'étaient pas de grands voyageurs, mais j'ai tout de même pu accompagner mon père à nombre de parties des Expos

de Montréal qui se déroulaient au célèbre stade du Parc olympique. Comme j'aimais ces précieux moments passés avec lui, tandis que je promenais mon regard sur la foule ou que je m'emballais devant les prouesses des athlètes, rêvant un jour de faire comme eux. C'était l'époque des Gary Carter, Tim Lincecum et Andre Dawson.

Il y a une chose qui m'impressionnait encore plus que tout le reste et c'était le claviériste des Expos, Fernand Lapierre, qui est d'ailleurs venu me voir en spectacle récemment, à ma grande surprise. Je l'écoutais jouer avec attention et je voyais l'effet qu'il avait sur la foule. J'étais à ce point émerveillé par ce qu'il faisait que j'ai rêvé de faire comme lui. Nul besoin de vous dire que j'ai eu des frissons quand il s'est présenté à moi.

Sans être un géant de la scène, j'aime rêver grand et je crois que même les rêves les plus fous sont faits pour être réalisés. Je crois aussi très fermement que nos rêves s'exaucent selon l'ardeur que nous mettons à les concrétiser. L'ardeur au travail que m'ont inculquée mes parents, en particulier ma mère, est l'une de mes valeurs fondamentales, qui a largement contribué au succès de *Piano Man*.

J'ai entamé mes études secondaires à l'âge de treize ans, à l'école Saint-Stanislas de Saint-Jérôme. Il y avait là un enseignant de musique du nom de Robert Lauzon, qui jouissait d'une excellente réputation comme enseignant et musicien. Il donnait entre autres un cours d'orchestre de scène et avait formé un groupe avec trompettes et saxophones, notamment, dont faisaient partie les élèves les plus avancés. Tous donnaient des concerts les week-ends, et aussi parfois certains soirs de semaine.

Il va de soi que j'ai aspiré à rejoindre cet orchestre dès mon arrivée à l'école, mais ce ne fut pas possible, parce que je m'y étais pris trop tard pour m'inscrire et que le poste de pianiste

était déjà pourvu. J'ai dû plutôt intégrer un autre de ses cours, où je jouais aux côtés d'élèves moins avancés et surtout moins disciplinés. Dans son cours de clavier électronique, monsieur Lauzon s'est vite avisé que je n'y étais pas à ma place. Mais le cours n'a pas été perdu pour autant, d'abord parce que monsieur Lauzon était effectivement très talentueux, mais aussi parce qu'il enseignait le jazz et la musique pop alors que je n'avais étudié jusque-là que la musique classique. Qui plus est, j'adorais l'observer et l'écouter jouer.

Dès le début du secondaire II, j'ai intégré illico l'orchestre de scène que dirigeait monsieur Lauzon, avec l'idée bien sûr d'y jouer le piano, mais il y avait déjà deux autres élèves talentueux qui accompagnaient le groupe en alternance sur cet instrument. Quelle déception j'ai ressentie quand monsieur Lauzon m'a annoncé qu'il ne me mettait donc pas au piano. « De toute façon, tu es déjà beaucoup trop avancé, m'a-t-il dit. Non, je vais plutôt te faire jouer de la trompette ! » Sa décision ne correspondait pas du tout à mes préférences, car j'adorais le piano. Il reste que j'ai vite maîtrisé la trompette et que j'ai fini par m'amuser ferme dans ce cours, où je me prenais à rêver de devenir le meilleur trompettiste de la classe, voire le meilleur musicien de l'école. D'ailleurs, dans mes futures prestations au sein de la troupe de *Piano Man*, je me promets de jouer un peu de trompette !

Pendant mes deux premières années au secondaire, j'ai continué de faire partie de groupes enrichis, comme c'était le cas depuis que j'étais soudainement devenu surdoué ! En réalité, j'étais bon, avec une moyenne de 83 %, mais je battais un peu de l'aile par comparaison avec les 98 % que se tapaient mes amis. Toutefois, sur le plan musical, j'avoue en toute humilité que j'étais imbattable. Ma mère scrutait avec attention chacun de mes bulletins de notes, toujours heureuse et satisfaite de mes résultats, mais de mon côté, je me sentais plus complexé qu'autre chose.

Robert Lauzon m'a fait adorer la musique. Jusque-là, j'avais bien sûr de l'intérêt pour la musique, mais compte tenu de mes quatre années de voyage pour me rendre à l'école Le Plateau, j'avais fini par développer une certaine aversion pour cette matière, d'autant plus que j'avais dû aussi passer le plus clair de mon temps à ne faire que ça.

Monsieur Lauzon a su raviver ma passion. J'avais alors treize ans et je participais déjà à des spectacles que nous donnions pour diverses occasions, incluant des mariages, notamment. Aucune autre école n'offrait cette possibilité. Nous préparions ces spectacles avec l'aide de nos parents, installant nous-mêmes notre équipement sur scène. Nous étions régulièrement sur la route, de Sainte-Agathe à Saint-Donat dans les Laurentides. Nos parents étaient épuisés, mais mine de rien, nous acquérions une expérience inestimable. J'ai vraiment adoré ces deux années à jouer ici et là, elles se sont avérées très formatrices sur le plan artistique.

À la même époque, j'ai exprimé à mes parents mon désir de me consacrer principalement au piano désormais, et ils m'ont alors acheté plusieurs claviers. Qui plus est, ils m'ont énormément encouragé à développer mon talent et je leur en suis extrêmement reconnaissant.

J'ai terminé mes trois dernières années de secondaire à la polyvalente de Saint-Jérôme, où j'ai récemment donné un spectacle à l'occasion des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste. Adolescent, j'assistais régulièrement aux spectacles qu'offrait la polyvalente à cette occasion. Je me rappelle avoir longuement rêvé, entre deux cours ou sur l'heure du lunch, de devenir un jour l'un des artistes invités. J'ai donc bouclé la boucle en donnant ce concert, réalisant ainsi mon rêve d'ado de me produire devant des milliers de gens. J'en ai d'ailleurs profité pour porter sur scène mon chandail des Cardinaux des Laurentides, une équipe de baseball dont je suis

le copropriétaire, pendant que notre mascotte Groovy se mêlait à la foule.

La polyvalente de Saint-Jérôme compte parmi les plus grosses écoles secondaires du Québec, accueillant chaque année près de quatre mille élèves. Une ville en soi ! À l'école secondaire Saint-Stanislas, monsieur Lauzon m'avait prévenu que le programme de musique de la polyvalente serait beaucoup plus corsé que ce que j'avais connu jusque-là. Cependant, confiant en ma justesse auditive et en la rapidité avec laquelle je pouvais lire une partition et l'exécuter en plein feu de l'action, des compétences qui m'avaient toujours bien servi dans des situations problématiques, je pensais que tout se déroulerait sans accroc. Mais j'allais bientôt découvrir le contraire.

Dans mon nouveau cours de musique, j'ai vite saisi que l'enseignant, Alain Gravel, imposait le respect tant par sa prestance que par ses compétences. Il exigeait de nous beaucoup de rigueur et de travail, en particulier pour ceux d'entre nous qui faisaient partie de l'ensemble Le Triolet, qu'il avait formé et qui lui appartenait en propre.

Sur scène, cet orchestre à la vocation à la fois académique et professionnelle comptait majoritairement d'anciens élèves. À l'occasion, monsieur Gravel invitait ceux parmi nous qui obtenaient les meilleures notes à se produire avec eux. J'y jouais du piano et j'ai même pu chanter à quelques reprises. Nous n'étions pas rémunérés, contrairement aux anciens membres, mais l'expérience que nous en avons retirée valait bien plus qu'un simple cachet.

Le répertoire des spectacles du Triolet différait considérablement de celui que nous jouions en classe. Par moments, j'avais l'impression de faire de la dyslexie musicale tant j'avais de partitions à maîtriser. Il m'arrivait parfois de sentir la panique me gagner, mais c'est

là que mes dons naturels prenaient tout leur sens, comme si je fermais les yeux en pleine action pour mieux ouvrir mes oreilles. Ainsi, une fois que j'avais entendu une pièce une première fois, sa trame se dessinait dans mon esprit et je pouvais alors la reproduire aisément au piano.

Ce don m'a toutefois desservi à une occasion. Je me souviens d'un cours en particulier où tout semblait se dérouler normalement pendant que nous exécutions un standard de jazz bien connu du répertoire des orchestres de scène. Arriva alors une section écrite expressément pour un solo de piano. Pris de court, j'ai ignoré la partition pour me lancer dans une improvisation qui cadrerait certes avec le reste de la pièce, mais qui a fait sortir monsieur Gravel de ses gonds. C'est qu'il voulait que nous jouions la pièce dans son intégralité, sans la moindre improvisation.

Cela dit, devant sa réaction, la panique s'est emparée de moi. Non seulement je jouais ce solo pour la toute première fois, mais je n'avais jamais entendu la pièce auparavant. Je me suis mis à trembler et à avoir mal au ventre. Mon oreille aurait dû me sortir de ce pétrin, mais cette fois la panique a eu raison de mon talent. J'ai dû reprendre le solo une bonne dizaine de fois avant que le professeur soit satisfait de mon exécution.

Cet incident a sérieusement ébranlé ma confiance, mais j'ai compris que je devais désormais redoubler d'efforts pour maîtriser chaque pièce que je jouais au piano plutôt que de me fier à ma seule intuition. J'avais du talent, oui, mais je devais le voir comme faisant partie d'un tout, avec l'étude et la pratique. Ce jour-là, je me suis mis à la lecture des partitions comme jamais auparavant. À ce jour, cette leçon m'a été très salutaire.

Mon entrée à l'école secondaire aura donc été pour moi une occasion de me renouveler de diverses façons, d'abord sur le plan

musical, comme je l'ai mentionné, car j'y ai retrouvé le goût et la passion qui m'avaient quelque peu échappés pendant un certain temps. En outre, plus reposé, moins stressé par tous ces déplacements en autobus et en métro, je disposais désormais de plus de temps libre, retrouvant ainsi mes amis et m'en faisant de nouveaux.

C'est ainsi que j'ai pu découvrir à treize ans une autre passion, que j'ai dès lors poursuivie parallèlement à la musique. En même temps que je m'investissais corps et âme dans la musique, autant à la maison qu'à l'école, je plongeais tête première dans le baseball, réalisant mon rêve d'enfance du temps où j'accompagnais mon père aux joutes des Expos de Montréal. Là aussi, je déployais tout mon talent. Je suis d'ailleurs fier de dire que j'ai été le deuxième lanceur partant du baseball mineur des Laurentides à un certain moment. J'avais le baseball dans le sang depuis longtemps, et c'est encore le cas aujourd'hui.

Comme je l'ai dit précédemment, je tiens ma passion de la musique et du baseball de mon père. J'ai toujours vu en mon père un artiste à part entière, car il possède une très belle voix et il a su m'encourager et m'appuyer dans mon art. Je nourris une profonde admiration pour cet homme cultivé et d'une grande curiosité.

Ma mère, de son côté, m'a toujours considéré comme son « Elvis ». Dans son cœur, elle n'a jamais douté un seul instant que je deviendrais un jour une vedette. Ses encouragements m'ont soutenu pendant toutes ces années où j'ai parfois remis en question ma capacité de me rendre là où j'en suis avec *Piano Man*.

Jeune, à la maison avec ma mère, je pouvais parfois pratiquer jusqu'à six heures par jour, des écouteurs bien enfoncés dans les oreilles afin de ne déranger personne. Ma mère, elle, voulait que je les enlève pour qu'elle puisse entendre son Elvis. Ironiquement,

quand ma petite Kara insiste pour jouer de la batterie, je ne suis plus capable de l'entendre après quelques minutes. J'adore la voir faire, mais j'ai parfois besoin de silence pour me ressourcer. Je suis un véritable cordonnier mal chaussé!

Parallèlement à l'école et au baseball, j'ai formé un groupe avec des amis musiciens, que nous avons baptisé Alerte. J'ai alors informé ma mère que j'avais besoin de nouveaux claviers, mon vieux Casio n'étant plus adéquat. Elle m'a alors appris qu'elle avait mis de côté les cachets que j'avais obtenus des différents spectacles et émissions de télévision avec Francis Cabrel et qu'il ne nous restait plus qu'à nous rendre au magasin de musique pour acheter ce qui me faisait envie. Je n'arrivais pas à croire que j'aurais la chance d'avoir un équipement dernier cri pour mon nouveau groupe, notamment le superbe Korg M1.

Nous avons déjà beaucoup de succès pour des jeunes de notre âge. Il y avait deux frères très doués dans le groupe, Marc-André Lalonde à la basse et aussi chef du groupe, et Pierre-Luc Lalonde à la guitare. Tammy Peddle était à la batterie, une fille aux multiples talents qui ne laissait pas sa place dans la formation. Elle a malheureusement fini par estimer que le groupe devenait un peu trop sérieux pour des jeunes de notre âge, et elle est partie.

Tammy fut l'un de mes premiers amours en même temps qu'elle a été l'objet de ma première peine d'amour. Nous nous sommes un peu perdus de vue depuis, mais je suis fier d'elle, car elle continue à chanter professionnellement et poursuit une belle carrière à l'Office national du film.

Nous avons trouvé un nouveau batteur en la personne de Mario Sévigny, un musicien polyvalent et talentueux qui allait devenir mon meilleur ami, un ami précieux, un confident et aujourd'hui un père exceptionnel pour ses enfants. Nous demeurons inséparables.

Je suis extrêmement fier de ce qu'il est devenu, c'est-à-dire une sommité dans le monde de la musique sur images au cinéma et à la télévision.

Mario et moi étions très ambitieux. Quand nous nous sommes aperçus qu'*Alerte* ne nous apportait plus rien de nouveau, nous avons dissous le groupe pour ensuite former le duo Why Not, lui et moi. J'avais à peine dix-sept ans, Mario en avait dix-neuf, et nous étions bien décidés à jouer dans des bars et les festivals de toutes sortes.

Forts de notre expérience, et armés d'affiches et de maquettes d'audition sur cassettes TDK SA, connues de tous les groupes et artistes musicaux de l'époque, nous cherchions à présenter un *look* professionnel à tous points de vue. Mario et moi avons frappé aux portes de nombreux clubs et bars, mais aucun tenancier ne semblait intéressé par ce que nous avions à offrir, principalement parce que je n'avais pas encore dix-huit ans.

Puis, le vent a tourné quand Régis Simard, le frère de Nathalie et de René Simard, a bien voulu nous aider en nous présentant aux propriétaires des différents bars où lui-même se produisait. Il nous a accordé sa confiance et sa foi en nos talents. « Mettez ces deux gars-là sur la scène, disait-il sans cesse aux tenanciers. Ils vont mettre le feu dans la place! » Mario avait connu Régis au bar Le Chevy à Bois-des-Filion. Il me l'a présenté et nous avons rapidement développé une complicité sans pareille tous les trois. Je suis pour ainsi dire « tombé en amour » avec cet homme. Toujours lumineux et doué, il jouait de la guitare, du piano et du saxophone. Mario et moi étions aux anges. Il nous emplissait d'énergie. Un vrai bon gars!

Imaginez notre excitation lorsque Régis nous a invités à le rejoindre dans un bar de Sainte-Thérèse où il se produisait.

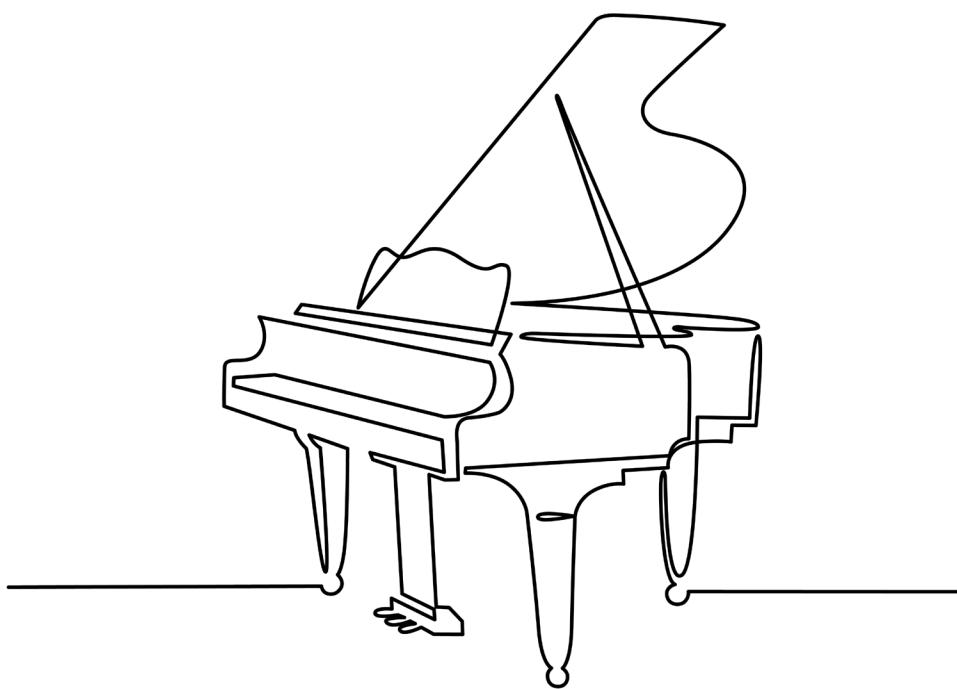
« Pendant ma pause, vous monterez sur scène pour quelques chansons, nous a-t-il dit, et vous pourrez alors en mettre plein la vue au propriétaire ! » Et c'est effectivement ce qui s'est passé. Nous avons pu jouer dans ce bar par la suite, ainsi que dans plusieurs autres, toujours sur les recommandations de Régis.

Plusieurs années plus tard, j'ai eu la chance inouïe de composer la musique d'une chanson pour son frère René, qui a pour titre *Déjà dix ans* et dont les paroles sont de Marina Orsini et Nelson Minville. J'ai également partagé la scène avec Nathalie lors d'une tournée de six semaines. J'ai tenu chaque fois à leur vanter les mérites de leur frère Régis, car cet homme au grand cœur nous a donné toute sa confiance et a fait preuve dès le départ d'une générosité sans nom à notre égard.

Sa grandeur d'âme et son dévouement m'ont aidé à trouver en moi une confiance et une autonomie accrues. C'est sans compter son flair, qui lui a fait voir ce que je ne voyais pas encore à ce moment. L'expérience que j'ai pu acquérir devant public grâce à lui s'est révélée précieuse. Sans que je le sache, les semences de *Piano Man* commençaient à émerger pendant que je chantais en m'accompagnant au piano et que j'animais la foule, Mario à mes côtés. Ensemble, nous formions tout un duo !

Régis, Nathalie et René Simard occupent une place bien spéciale dans mon cœur et je les admire énormément. Tous trois ont eu à traverser une période particulièrement sombre à un certain moment de leur vie, et je prends exemple sur leur courage et leur détermination. En les côtoyant, j'ai pu observer tous les bienfaits qu'il y a de donner au suivant.

PIANO MAN – *Mon histoire*



D'importantes rencontres

« Les seuls qui volent sont ceux qui osent voler. »

– Luis Sepulveda

Je suis toujours profondément reconnaissant de l'amour et du soutien que me témoigne le public. Même après toutes ces années, l'idée d'occuper une place dans le cœur des Québécoises et Québécois continue de me surprendre et je veille à ne jamais rien tenir pour acquis. En même temps, la reconnaissance de ses pairs réchauffe toujours l'âme. Je pense entre autres à Régis, Nathalie et René Simard, qui ont généreusement collaboré avec moi à tour de rôle, un privilège extraordinaire qui les ancre à jamais dans mon cœur.

Il y a également des artistes qui laissent sur nous une empreinte indélébile du fait qu'ils ont été nos idoles de jeunesse. J'ai moi-même été marqué par la chanteuse et claviériste Marie-Philippe, qui a occupé la scène québécoise de 1986 à 1993. J'ai eu la chance de la voir sur scène au parc Émilie-Gamelin, à l'été 1992, lors du trois cent cinquantième anniversaire de la fondation de la ville de Montréal. Hypnotisé par son charisme, inspiré par son talent, j'ai dès lors décidé d'écrire mes propres chansons et de les présenter sur scène.

À l'automne 2022, j'ai eu la chance de participer à un événement visant à soutenir une noble cause caritative, l'Open House de La Dauphine. Ce spectacle-bénéfice, produit par Richard Aubé et organisé par la Fondation Maison Dauphine, a pour but de venir

en aide aux jeunes en difficulté de la ville de Québec. C'était dans le majestueux Palais Montcalm.

Alors que je rencontrais les organisateurs de la levée de fonds, un homme est venu me saluer. Il m'a fait part de son admiration pour mon travail et m'a révélé qu'il était Yves Hamel, l'un des fondateurs de la prestigieuse entreprise québécoise Croisières AML.

« Dans ma jeunesse, lui ai-je révélé après avoir discuté avec lui pendant quelques minutes, j'ai eu une idole du nom de Marie-Philippe, qui a joué un rôle important dans mon parcours musical. Elle a contribué à façonner ma passion pour la composition de chansons. J'ai découvert plus tard qu'elle avait un lien avec quelqu'un de votre famille. Malheureusement, son nom m'échappe. Vous la connaissez? » Sa réponse fut instantanée : « C'est ma sœur jumelle. »

Quelle coïncidence ! Il est toujours étonnant de constater combien le monde peut être petit. Peu après, j'ai reçu un courriel de Marie-Philippe, qui m'a profondément touché. Recevoir un message de son idole de jeunesse est une expérience particulière. Cela engendre un profond sentiment de respect mutuel qui se forme naturellement. C'est une sensation indescriptible !

Une autre artiste qui a profondément influencé le cours de ma carrière est France D'Amour, une auteure-compositrice de haut niveau. La qualité de ses chansons est indéniable. Je n'ai jamais vu une artiste aussi prolifique, qui n'a de cesse de nous revenir avec des chansons au goût du jour après plus de trente ans de carrière, qui lui valent succès après succès. J'admire particulièrement la façon humoristique qu'elle a de s'adresser à son public entre deux chansons.

C'est un ami réalisateur de longue date, Guy Tourville, qui lui a parlé de moi. France m'a demandé par la suite d'être son pianiste et j'ai eu la chance de passer trois merveilleuses années à ses côtés, de 2005 à 2008, qui furent riches en apprentissages de toutes sortes. Elle me mettait beaucoup en lumière et m'invitait à chanter seul ou en duo avec elle. Plusieurs artistes m'ont connu grâce à elle. On parlait de plus en plus de moi dans le milieu. Je lui en suis très reconnaissant et j'ai une grande estime pour elle.

Cette expérience enrichissante avec France D'Amour a été suivie de trois autres années, de 2008 à 2010, en compagnie de Sylvain Cossette pour sa tournée *70s*. Je l'ai accompagné sur scène après la sortie de l'album du même nom, puis j'ai fait partie des musiciens au moment de produire les deuxième et troisième volumes.

Cette collaboration a marqué un tournant dans ma vie de musicien, car j'ai dû relever un défi de taille en tant que claviériste. Sylvain a puisé son répertoire dans les chansons rock des années 1970, dont certaines exigeaient une performance musicale de très haut niveau. Je n'avais jamais eu à travailler aussi fort pour préparer un spectacle, de sorte que j'avais tendance à me justifier au début, car je manquais d'assurance au milieu de musiciens de haut calibre.

J'avais sur scène une panoplie de claviers de toutes sortes qui se composait de cinq claviers et pianos électriques, en plus d'un ordinateur qui servait à gérer les sons. Il me fallait tout cet équipement pour reproduire fidèlement les sonorités de ces chansons iconiques des années 1970. Dans ce vaste répertoire, il y avait des pièces extrêmement complexes à jouer, notamment *Bohemian Rhapsody* de Queen, que nous jouions intégralement. Sylvain était phénoménal dans ce genre de chanson. Il y avait aussi des pièces comme *Roundabout* du groupe Yes ou *Live And Let Die* de Paul McCartney, pour lesquelles, je dois l'avouer,

j'ai dû répéter de longues heures. Jamais je ne m'étais autant investi pour un artiste ou pour une tournée.

Sylvain avait soigneusement sélectionné un groupe de musiciens et de chanteurs, avec Matt Laurent à sa tête, un gars pour qui j'ai beaucoup d'admiration. Bien préparés, il n'y avait rien à notre épreuve. Nous pouvions tout jouer et tout chanter, avec à l'avant-scène une machine de guerre en la personne de Sylvain Cossette.

Les musiciens et lui m'ont prodigué un soutien constant et, grâce à leurs encouragements, j'ai consacré de nombreuses heures à perfectionner mon jeu. Collaborer avec Sylvain Cossette a été une expérience des plus enrichissantes, ponctuée de plus de quatre cents représentations et de la remise de trois disques d'or. Cette période a été un véritable foyer d'inspiration qui m'a préparé, sans que je m'en doute à ce moment, à mon expérience avec *Piano Man*. Sylvain s'est toujours montré incroyablement généreux, prenant grand soin de nous et nous offrant des conditions de travail exceptionnelles. J'ai énormément appris en l'observant, car cet auteur-compositeur-interprète excellait à créer une ambiance propice à la créativité de chacun.

L'expérience que j'ai acquise en compagnie de Sylvain Cossette m'a insufflé une énergie nouvelle pour explorer mes propres horizons artistiques. Progressivement, l'idée de sortir de l'ombre a pris forme, une expérience inédite pour moi qui n'avais jusque-là travaillé qu'à titre d'accompagnateur.

En 2010, je me suis enfin décidé à lancer mes propres chansons, qui ont rapidement trouvé leur place sur les ondes radiophoniques, mais sans pour autant connaître le succès escompté. Déjà peu confiant, le doute s'est emparé de moi, envahissant de plus en plus mes pensées. Mon incertitude me faisait penser que je n'étais peut-être pas taillé pour devenir le leader d'une formation musicale.

Par moments, j'étais obnubilé par mon aspect physique, trop gros ou pas assez grand, laissant ces pensées m'envahir. Pour surmonter ces moments, je partais souvent travailler à l'extérieur du Québec, franchissant la frontière pour aller me ressourcer aux États-Unis et trouver l'énergie qui me semblait faire défaut dans ma propre province.

Au moment de produire mon premier album, je jonglais avec des engagements en tant que pianiste et chanteur dans divers casinos des États-Unis. J'affectionnais tout particulièrement ce travail, qui a fait partie intégrante de mon parcours en attendant de percer comme chanteur. Alors que je naviguais au milieu de mes propres tourments d'artiste aspirant à trouver sa place sous les projecteurs, il m'arrivait parfois de manquer d'assurance dans ma façon de m'exprimer. J'avais en fait le sentiment d'être un imposteur, qui me venait probablement de ma tendance à me comparer beaucoup trop aux artistes que j'admirais le plus, en même temps que de ne me trouver rien de spécial. On me répétait si souvent que j'étais « un bon numéro deux » que j'ai fini par le croire.

C'est pour cette raison que j'ai progressivement délaissé la chanson pour me concentrer davantage sur mon rôle de pianiste-accompagnateur. Je me sentais respecté dans ce rôle, ce que je trouvais extrêmement gratifiant, d'autant plus que j'ai pu diversifier mes activités, notamment en composant ou en interprétant des *jingles* publicitaires pour des marques comme Tim Hortons, Mazda, PFK, Dormez-Vous et BMW, ainsi que des chansons pour des productions cinématographiques comme *À vos marques... party 1 et 2*, *Les Boys 3* ainsi que *Lance et compte*, le film.

Outre France D'Amour et Sylvain Cossette, j'ai eu le privilège de partager la scène avec d'autres grands artistes québécois tels

que Dany Bédar, qui m’a enveloppé d’une grande bienveillance, Mario Pelchat, qui a toujours été un mentor et qui est aussi mon chanteur préféré au Québec, ainsi que Brigitte Boisjoli, qui m’a sauvé la vie. Cette belle blonde talentueuse et attachante m’a téléphoné à un moment de ma vie où je broyais du noir au point où j’ai voulu tout cesser. Elle a joué un rôle important dans le succès de ma tournée de *Piano Man*. J’y reviendrai.

À cette même époque, j’ai également travaillé avec Stéphane Rousseau pendant environ quatre mois, alors qu’il rodait son spectacle *Les Confessions de Stéphane Rousseau* dans de petites salles du Québec. Il avait entendu parler de moi et m’avait demandé de faire partie de ses musiciens. Naturellement, j’occupais le rôle de pianiste-accompagnateur dans son spectacle, mais j’ai également pu chanter et divertir le public avec divers effets sonores et moments humoristiques. Chacun des artistes avec lesquels j’ai travaillé a laissé une marque indélébile sur ma trajectoire. Toutefois, c’est Stéphane qui, à un moment critique, m’a insufflé l’énergie nécessaire pour me propulser à l’avant-scène.

Avant de le rencontrer, ma confiance en moi avait considérablement chuté et je m’étais résigné à rester à jamais dans l’ombre. Le destin a toutefois pris une tout autre tournure lorsque je me suis retrouvé à Laval à effectuer des tests de son en tant que pianiste aux côtés de Stéphane et de son équipe.

Pendant que nous nous affairions aux tests sonores, Stéphane est allé s’asseoir au fond de la salle de spectacles en compagnie de son éclairagiste, Yves Aucoin. Ce dernier m’a alors demandé si je voulais bien chanter quelques chansons. « Non, peux-tu jouer quelques-unes de *tes* chansons ? » a tout de suite répliqué Stéphane. Cette demande m’a pris par surprise, car j’ignorais qu’il était au courant de mes compositions. Surtout, je ne m’attendais pas du tout à ce que cela l’intéresse.

De temps à autre, Stéphane me conviait chez lui pour agrémenter ses soirées en tant que pianiste. Je me souviens particulièrement d'une de ces soirées où Guy A. Lepage était présent. Cet ancien humoriste de Rock et Belles Oreilles, aujourd'hui coproducteur et animateur sans pareil de l'émission *Tout le monde en parle* à l'antenne de Radio-Canada, m'a par la suite mis en lumière dans les réseaux sociaux, une attention qui m'a empli d'une incroyable énergie.

Au moment où Stéphane m'a demandé d'interpréter quelques-unes de mes chansons, je m'apprêtais à partir en tournée avec lui en France pour une période de quatre ans. En réponse à son invitation, je me suis exécuté en chantant notamment *Je t'aime encore*, qui passait régulièrement à la radio. J'avais d'ailleurs lancé discrètement cette chanson, sans grand tapage publicitaire, désireux de savoir si elle trouverait un public.

« Tu ne viens pas en Europe avec nous, m'a lancé Stéphane après m'avoir écouté, car je te jette à la porte ! Cesse d'accompagner tout le monde et lance-toi dans tes propres projets. » Ces paroles m'ont atteint droit au cœur. Je suis demeuré stupéfait, conscient que ces mots d'encouragement émanaient d'un humoriste de renom.

Stéphane m'a rendu un fier service en me poussant à suivre ma propre voie. C'est l'un des plus précieux cadeaux de ma carrière d'artiste. Cependant, il est important de souligner que je n'étais pas encore entouré d'une équipe à ce stade de mon parcours.

Ma toute première chanson à passer à la radio a donc été *Je t'aime encore*, de l'album éponyme *Christian Marc*, dont le texte résonne encore profondément en moi. C'était l'idée du producteur de mon album à l'époque, que je vais surnommer ici le Fantôme. Ce producteur intimidant, aux relations douteuses, pouvait se

montrer très persuasif. Il savait s'entourer de gens de talent, il avait de bonnes idées, mais il ne comptait en revanche que très peu d'expérience dans le domaine.

Il faut savoir que *Je t'aime encore* est l'adaptation française de la pièce *Do I Love You* de Paul Anka. J'ai écrit l'adaptation du texte avec l'aide de Richard Massicotte, un ami et artiste. Elle a rapidement grimpé au sommet du palmarès, notamment sur les ondes de la station 107,3 FM Rock Détente, devenue depuis Rouge FM. Cependant, à l'époque, personne ne me connaissait encore.

J'ai regretté de ne pas avoir fait la promotion de cette chanson pour la faire connaître davantage. J'ai dû en outre retirer les parties réservées au saxophone, qui n'étaient pas vraiment au goût des stations de radio, même si le public les adorait. Les stations se réservent en effet le droit de modifier certaines chansons pour les rendre plus commerciales. C'est une réalité avec laquelle j'ai dû apprendre à composer, même si je la trouve encore décevante à l'occasion.



JE T'AIME ENCORE

Paroles : Christian Marc Gendron

Musique : Paul Anka

Il suffirait que tu m'écoutes
Et s'il n'est pas encore trop tard
Je veux briser le doute
Et retourner au départ

Je s'rai plus grand que l'océan
Je me battraï contre le temps
Pour toi, pour nous
À jamais, envers et contre tout

D'importantes rencontres

Ne sais-tu pas que je t'aime encore
M'aimeras-tu à la vie, à la mort
Le vent souffle de plus en plus fort
Ne sais-tu pas que je t'aime encore

Je ne s'rai plus jamais le même
Je n'ai jamais su dire « je t'aime »
Avant, pourtant, je l'ai pensé
À chaque petit moment

Ne sais-tu pas que je t'aime encore
M'aimeras-tu à la vie, à la mort
Le vent souffle de plus en plus fort
Ne sais-tu pas que je t'aime encore

Ne sais-tu pas que je t'aime encore
M'aimeras-tu à la vie, à la mort
Le vent souffle de plus en plus fort
Ne sais-tu pas que je t'aime encore



Je t'aime encore ne se retrouve pas en français sur mon album, le Fantôme n'ayant pas fait les démarches nécessaires pour obtenir les droits de Paul Anka. Je l'ai appris tout juste avant la sortie de l'album en magasin, ce qui m'a causé passablement d'ennuis. Les *fans* réclamaient ma version, mais j'ai dû me contenter d'interpréter la version originale anglaise pour les besoins de l'album. Je me serais facilement passé de cette histoire. On s'associe parfois avec la mauvaise personne et on signe n'importe quoi pour percer. C'est une réalité du milieu de la musique qui tend à disparaître, les jeunes d'aujourd'hui étant plus vigilants que leurs prédécesseurs. De plus, la production de disques ne rapporte plus autant qu'avant de nos jours, ce qui éloigne les requins.

En fait, l'industrie du disque a pratiquement disparu avec l'avènement du *streaming*. Les consommateurs n'achetant presque plus de disques, il devient peu rentable d'investir dans la production d'un album. Les artistes se tournent de plus en plus vers des productions de plus petite envergure, comme des mini-albums ou tout simplement des *singles*. Les gens écoutent autant de musique qu'avant, mais différemment. Ils ne cherchent plus à posséder d'albums, mais préfèrent avoir accès à un vaste contenu musical en tout temps. Bien sûr, il reste quelques marginaux qui se procurent des albums en vinyle, car il y a une chaleur et une profondeur qui plaisent dans le son de la musique analogique.

Il y a heureusement de ces moments qui nous réconcilient avec certains aspects plus difficiles du métier. Un jour que j'étais chez moi à ranger mon équipement de musique, j'ai entendu les notes de *Je t'aime encore* résonner à plein volume à l'extérieur. Un coup d'œil par la fenêtre m'a fait voir une femme qui garait sa voiture devant chez elle, mais qui n'en est descendue qu'après avoir écouté la chanson jusqu'au bout, toujours à tue-tête. Il s'agissait de Brigitte Nadeau, ma voisine d'en face à l'époque, que je ne connaissais que de vue, et qui est aujourd'hui mon amie en même temps que la régisseuse de ma tournée. J'ai été heureux de voir qu'on aimait ma chanson alors qu'elle commençait à peine à se faire entendre, et ce, avant même que l'album ne soit officiellement sorti. C'est ainsi qu'un premier lien, bien que subtil, s'est tissé entre Brigitte et moi par l'entremise de *Je t'aime encore*. Lorsque j'y repense, un sourire éclaire mon visage, et je ressens une profonde gratitude envers Brigitte. C'est une amie précieuse.

Depuis 2010, j'ai produit quatre albums de chansons originales dont je suis très fier, en plus d'un album de Noël et de l'album *Piano Man*. Outre *Je t'aime encore*, il y a *Si tu veux*, qui aborde le thème du mariage. J'ai composé cette chanson alors que

j'étais dans la vingtaine, sans avoir la moindre idée de ce que signifiait réellement le mariage. À cette époque, je n'aurais jamais imaginé que je franchirais un jour cette étape de la vie conjugale. J'aimais toutefois la thématique du mariage et de l'amour, et j'appréciais particulièrement le répertoire du célèbre auteur-compositeur-interprète canadien David Foster. Ainsi, j'ai été très influencé par son style quand j'ai écrit les paroles et la musique de *Si tu veux*.



SI TU VEUX

Paroles et musique : Christian Marc Gendron

Si tu veux le faire
Si tu veux le dire
Demain, je serai à toi
Juste pour te plaire
Si je peux te le dire
Tell me, me veux-tu dans ta vie

Je t'aime de tout mon être, de tout mon corps
Dis-moi que dans cent ans on s'aimera encore
Puisque demain, tu sais, nous scellerons nos cœurs
*And I never loved someone like the way
That I love you*

On se laisse prendre
Et on se demande
Parfois, mais on ne sait jamais
Ce que je veux dire
Pour le meilleur et le pire
For you I will say "I do"

Je t'aime de tout mon être, de tout mon corps
Dis-moi que dans cent ans on s'aimera encore
Puisque demain, tu sais, nous scellerons nos cœurs
*And I never loved someone like the way
That I love you*

Je t'aime de tout mon être, de tout mon corps
Dis-moi que dans cent ans on s'aimera encore
Puisque demain, tu sais, nous scellerons nos cœurs
*And I never loved someone like the way
That I love you*

Je t'aime de tout mon être, de tout mon corps
Dis-moi que dans cent ans on s'aimera encore
Puisque demain, tu sais, nous scellerons nos cœurs
*And I never loved someone like the way
That I love you*



Une autre chanson qui a suscité beaucoup d'intérêt est *Irréversible*, dont je suis particulièrement fier. D'ailleurs, mon second album porte le même titre, et j'avais alors racheté tous les droits sur mes productions avec l'aide d'une bonne amie, Marie-Claude Aubé. Le fait est que j'ai longtemps été sous l'influence de ce Fantôme, ce qui a entravé ma progression artistique pendant un certain temps. J'ai réussi à m'affranchir de son emprise au moment où j'ai commencé à fréquenter ma belle Manon. À partir de ce moment, j'ai pu prendre des décisions beaucoup plus éclairées.

La pièce *Irréversible* incarne une prise de conscience de tout ce que nous accomplissons au fil de notre vie, y compris les choix que nous faisons, qui deviennent irréversibles avec le temps. Cette chanson reflète non seulement ce tournant où j'ai retrouvé ma pleine liberté artistique en reprenant le contrôle de mes productions, mais aussi

mon histoire d'amour avec Manon. J'ai écrit *Irréversible* en seulement cinq minutes, confortablement installé dans son appartement. C'est l'un des textes dont je suis le plus fier. Manon y chante avec moi, symbolisant ainsi le début de notre vie à deux.



IRRÉVERSIBLE

Paroles et musique : Christian Marc Gendron

Irréversible

Gravir le mur inaccessible

Écrire dans l'indélébile

Perdre son nom

Irréversible

Pourra-t-on devenir flexible

Sera-t-on la parfaite cible

L'ultime union

On a franchi le mur du son

Pour un milliard de raisons

On s'est posé sur la lune

On a franchi le mur du son

Pour un milliard de raisons

On s'est posé sur la lune

On a gagné une fortune

Irréversible

Je ne vois plus le visible

La fusion des insensibles

L'absolution

Irréversible

Gaspiller le susceptible

L'éternité dans la bible
L'Armageddon

On a franchi le mur du son
Pour un milliard de raisons
On s'est posé sur la lune
On a franchi le mur du son
Pour un milliard de raisons
On s'est posé sur la lune
On a gagné une fortune

Irréversible
S'abstenir les cœurs sensibles
Pour le mal indescriptible
L'opération

Irréversible
On ne l'a pas eu facile
Des milliards à faire la file
Dissuasion

On a franchi le mur du son
Pour un milliard de raisons
On s'est posé sur la lune
On a franchi le mur du son
Pour un milliard de raisons
On s'est posé sur la lune
On a perdu une fortune



J'ai été surpris de constater que cette chanson peinait à trouver sa place à la radio, même si, dans mon for intérieur, j'étais déchiré et avais besoin de celle-ci. Je pensais qu'elle plairait aux stations de radio, aux *fans* et aux collègues de l'industrie. Je n'étais pas le seul

à le croire d'ailleurs et en vérité, j'avais besoin qu'elle soit un succès et que cet album soit rentable, d'autant plus que j'avais investi de ma poche une somme considérable dans sa production. Chacun des mots que j'ai écrits portait en lui une multitude d'émotions, harmonisées avec une mélodie que j'ai voulue envoûtante. Pendant la production de l'album du même nom, Dany Bédar, un de mes meilleurs amis et un grand artiste québécois, a exercé sur moi une influence salvatrice, comme une bouffée d'air frais après mes déboires avec le Fantôme. Nous partageons la scène pendant ses spectacles et cette expérience m'a motivé à donner le meilleur de moi-même. Je demeure profondément reconnaissant envers lui pour sa générosité et son soutien indéfectible.

J'ai eu le plaisir de chanter *Les vieux amis* en duo avec Dany. Cette chanson raconte l'histoire de deux amis de longue date qui ont fait le serment de ne jamais tomber amoureux de la même femme. Ce n'est bien sûr pas le cas, Dany et moi ayant plutôt pris l'habitude de nous appeler affectueusement « mon frère ». Nous avons tout fait ensemble sur cette pièce, en vrais *chums*, et les paroles et la musique sont de nous deux.



LES VIEUX AMIS

Paroles et musique : Christian Marc Gendron et Dany Bédar

Je ne t'en voudrai pas
Si jamais
Elle ne me choisissait pas
L'amour décidera

Et si un jour
Elle m'appartenait pour toujours
Et si ce jour arrive
Seras-tu encore là

Au nom des vieux amis
Des vieilles promesses
L'épreuve de nos vies qui blesse
À tous les remords
Et les chasses au trésor
Qui de nous deux chantera plus fort

Je trouverai ta faiblesse
Et nous serons rivaux
Je ferai des promesses
Je ferai ce qu'il faut

Moi je la couvrirai de fleurs
Elle trouvera le bonheur
J'écirai les bons mots
Pour les chanter plus haut

Au nom des vieux amis
Des vieilles promesses
L'épreuve de nos vies qui blesse
À tous les remords
Et les chasses au trésor
Qui de nous deux chantera plus fort

Chantera plus fort... Oh...
Chantera plus fort... Oh...

Au nom des vieux amis
Des vieilles promesses
L'épreuve de nos vies qui blesse
À tous les remords
Et les chasses au trésor
Qui de nous deux chantera plus fort

D'importantes rencontres

Au nom des vieux amis
Des vieilles promesses
L'épreuve de nos vies qui blesse
À tous les remords
Et les chasses au trésor
Qui de nous deux chantera plus fort

Que restera-t-il
À la fin de tout ça
Les vieux amis
Seront-ils encore là



J'ai aussi composé une chanson qui s'intitule *Mille pages* en hommage à mes parents qui, malgré leur divorce, ne nous ont toujours parlé qu'en bien l'un de l'autre, tel un conte de fées qui se termine bien avant la fin, mais qui reste tout aussi beau.



MILLE PAGES

Paroles et musique : Christian Marc Gendron

J'ai une crevaïson
Je ne peux pas partir
Devant la trahison

Je veux juste guérir
Tu fais à ta façon
Moi, je fais semblant de rire
Reviens à la maison
Je veux juste guérir
T'es parti pour de bon

Je ne pense pas, j'en doute
Juste une longue saison
Pleine de neige sur la route
Si c'est ta décision
Laisse-moi espérer
Que la fin de la chanson
Saura me rassurer

Je veux juste être bien
Un petit rien du tout
J'aimerais qu'au matin
Tu sois là parmi nous

Si ce que nous voulions
Au début du voyage
C'est l'encre d'un crayon
Pour écrire mille pages
Laisse-moi un filon
Mille mots en images
Pour espérer au fond
Que tu réemménages

Bon retour, mon amour
J'aurais voulu te dire
Juste avant d'faire le deuil
Juste avant de frémir
Je n'ai pas mis en page
La mesure de mes doutes
Juste gardé l'image
Que j'oublie au compte-gouttes

Je veux juste être bien
Un petit rien du tout
J'aimerais qu'au matin

D'importantes rencontres

Tu sois là parmi nous
Puis le temps a passé
Moi, j'ai levé l'ancrage
Un livre inachevé
Pour deux êtres en otage
On ne pourra pas dire
Qu'il n'y a pas eu de dommages
On aura vu jaunir
Que trop peu de pages

Je veux juste être moi
Et puis, par-dessus tout
Je veux écrire mille fois
« N'oublions jamais nous »
Pour les prochains écrits
On aura besoin de rire
Mais il restera de nous
Silencieux soupirs

Faudra mettre en images
Les mots jamais écrits
Le plus grand paysage
Reste à demi conquis
Raconter nos souvenirs
À nos p'tits enfants sages
Mais faudra un peu mentir
Pour inventer mille pages



Pour finir, je tiens à souligner que j'ai composé *La neige* en mémoire de la femme que j'ai connue avant de rencontrer Manon et avec qui j'ai eu une relation importante. J'en parle d'ailleurs un peu plus loin.



LA NEIGE

Paroles et musique : Christian Marc Gendron

J'pas capable de dormir
J'aimerais tant te dire
Tous les mots qu'on n'ose jamais dire
Mais j'ai peur de me faire souffrir

Il neige depuis trois jours
Mais juste dans notre cour
Penses-tu qu'un jour on va se rappeler
Comment c'était bon de se faire l'amour

On n'est jamais allé
Au café du coin
Régler nos problèmes
À force de trop s'aimer
On a peut-être oublié
Qu'on bâtissait la haine

Tu m'as quitté ce matin
Pour un autre ou pour rien
Il neige encore un peu dans la cour
Nos cœurs glacés ont blanchi l'amour

Il neige depuis trois jours
Mais juste dans ma cour
Penses-tu qu'un jour tu vas te rappeler
Comment c'était bon de se faire l'amour

On n'est jamais allé
Au café du coin
Régler nos problèmes
À force de trop t'aimer
J'ai peut-être oublié
Que j'avais de la veine

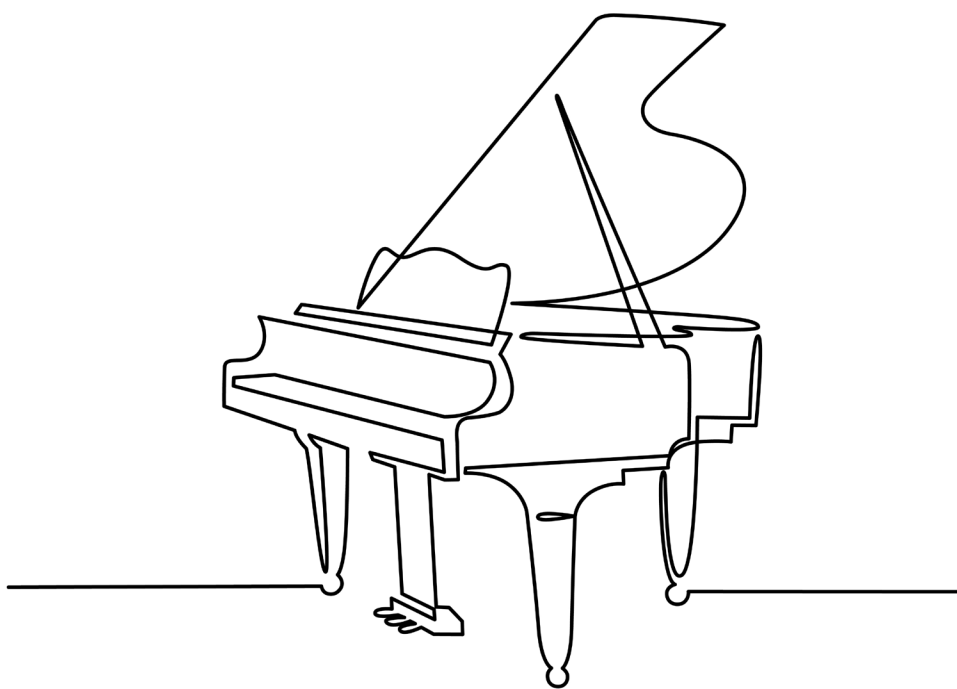


Certaines chansons de l'album *Irréversible* ont fait beaucoup jaser, plusieurs journalistes et critiques musicaux se demandant si j'avais vraiment l'étoffe d'un auteur-compositeur. Au cours de ma carrière, j'ai appris à ne pas faire une question personnelle de ces commentaires, car je comprends l'importance du travail critique. J'ai su me détacher de tout cela et garder le cap sur mon parcours artistique.

Cet album a été pour moi très salvateur. J'ai tenu à travailler à ce projet plus personnel avec un grand réalisateur et ami de longue date, tout comme pour mon premier album. Guy Tourville, musicien chevronné et réalisateur de renom, a su guider les nuances de mon album à travers les multiples émotions qui m'envahissaient à ce moment de ma vie. Ce deuxième album était pour moi ni plus ni moins qu'une thérapie.

Toutes les chansons que j'évoque ici touchent en moi une corde particulièrement sensible, si bien que je n'arrive tout simplement pas à interpréter certaines d'entre elles en public. Peut-être trouverai-je un jour le courage de le faire. Qui sait?

PIANO MAN – *Mon histoire*



Le bonheur de donner

*« Le bonheur est souvent la seule chose qu'on puisse donner
sans l'avoir et c'est en le donnant qu'on l'acquiert. »*

– Voltaire

Vous connaissez maintenant ma passion pour la musique, dont je vous parle depuis le début. Mais je nourris une autre passion tout aussi chère à mon cœur, qui peut sembler curieuse à première vue : le baseball. Après tout, quel rapport peut-il bien y avoir entre ce sport et la musique ?

Je pense que beaucoup de mordus de musique sont à même d'apprécier un match de baseball et vice versa, ces deux disciplines n'étant pas mutuellement exclusives. Certes, elles ne sont pas aimées du public pour les mêmes raisons, mais elles ont néanmoins quelques points en commun, en commençant justement par l'engouement de l'être humain pour tout ce qui a trait au spectacle. Le spectacle de l'artiste sur scène ou de l'athlète qui évolue sur le terrain éveille les mêmes émotions et sentiments chez ceux qui y assistent, de la joie à la satisfaction en passant par l'admiration, l'excitation et parfois même la déception. Il y a également, dans les deux cas, la grande concentration, la discipline et la rigueur qu'athlètes et artistes doivent mettre à leur jeu s'ils veulent réussir.

Le baseball éveille en moi, sensible et passionné, le même degré de passion que pour la musique, car j'y retrouve le même esprit d'équipe que celui qui nous unit sur la scène de *Piano Man*.

Quoi de plus beau que de voir évoluer des athlètes en parfaite harmonie les uns avec les autres, dans un jeu si bien orchestré qu'on a l'impression que le tout se fait sans aucun effort? À cela s'ajoute la joie que je lis sur les visages de la foule lorsque tous se lèvent comme un seul homme à la vue d'un coup de circuit.

Aujourd'hui, en tant que copropriétaire des Cardinaux des Laurentides, non seulement je retrouve l'excitation du temps où je jouais moi-même au baseball, mais j'y vois également un autre moyen de donner au suivant.

J'ai joué à la balle dans la ligue de baseball mineur de Saint-Jérôme de mes douze ans jusqu'à mes seize ans, d'abord au parc Kinsmen de Saint-Jérôme et ensuite au mythique parc Melançon, que les Jérômiens affectionnaient particulièrement. J'ai commencé à jouer aux côtés de mon meilleur ami à l'époque, Éric Lafontaine. Pour tout dire, Éric était mon seul ami à Saint-Jérôme au début. Plus petit que moi et surtout plus sportif que moi, il est souvent venu à ma rescousse dans diverses circonstances et c'est grâce à lui si j'ai pu m'intégrer aux jeunes du quartier. Il connaissait tout le monde dans la ligue et m'a persuadé de rejoindre l'équipe. J'adorais le baseball depuis longtemps, mais j'avais enfin la chance de jouer dans une vraie ligue, au sein d'une vraie équipe et surtout avec un vrai uniforme, ce qui me remplissait de fierté.

J'avais rencontré Éric quelques années plus tôt au camping du lac Saint-François, à Prévost, où mes parents avaient une roulotte et nous emmenaient camper, ma sœur et moi. Il habitait tout près de chez moi, de l'autre côté du chemin de fer qui séparait la rue Melançon, où nous habitions, de la rue Lachaine. Cette proximité était commode, car nous passions tout notre temps ensemble, roulant sur des kilomètres à vélo et effectuant parfois aussi quelques mauvais coups, c'est vrai.

J'ai fait mes premières armes dans le baseball au sein de l'équipe des Pirates, où j'arborais le numéro 10. J'ai tout de suite constaté que le niveau de jeu était assez élevé, car les gars jouaient depuis quelques années déjà et j'accusais donc un certain retard sur eux dans mes performances au bâton. Je me débrouillais à la défensive, sans plus, mais j'avais une force de lancer qui allait contribuer à mon succès dans la ligue.

J'ai eu du mal à m'intégrer dans l'équipe au début, car les gars étaient plutôt coriaces et déjà très machos en dépit de leur jeune âge. De mon côté, j'étais d'une nature prude et réservée. J'entrais dans un nouveau monde. Les coulisses du sport me semblaient bien différentes de celles de la musique. Dans le vestiaire ou dans l'abri, les gars manquaient parfois de classe. La plupart d'entre eux parlaient très fort, comme s'ils étaient en compétition les uns avec les autres. Quelques-uns m'intimidaient par leur carrure et leur talent. Je dois avouer que mon adaptation a été assez brutale.

Dès ma deuxième saison, on m'a offert d'être lanceur partant, ce que je souhaitais plus que tout, d'autant plus que je m'étais exercé avec mon père et Éric. J'avais un certain talent malgré ma petite taille et je contribuais au succès de l'équipe en retirant sporadiquement du bâton les meilleurs frappeurs de la ligue. On me respectait de plus en plus et j'aimais ce sentiment. Je prenais conscience que je pouvais exceller dans autre chose que la musique. J'aimais tellement lancer que j'avais du mal à attendre entre mes départs.

J'ai dû passer la seconde saison sans mon frère d'armes, Éric jouant maintenant pour une autre équipe. Nous nous retrouvions en fait en compétition l'un contre l'autre. Je me suis bien débrouillé, mais il est certain que j'éprouvais davantage de plaisir et de confiance en moi lorsque nous étions coéquipiers.

Je me rappelle avoir été appelé cette année-là pour remplacer un joueur absent dans l'équipe d'Éric alors que ma propre équipe était en congé. Comme la saison du baseball se déroule pendant la saison estivale, il est pratique courante dans les ligues mineures de remplacer les joueurs des équipes adverses partis en vacances avec leur famille. J'adorais cette pratique, car je passais simplement plus de temps sur le terrain, ce qui me rendait très heureux. C'est justement lors d'un de ces remplacements dans l'équipe d'Éric que j'ai frappé mon premier coup de circuit en carrière. Les Pirates n'ont pas manqué de me taquiner à ce sujet. « *Ouin*, Gendron, me répétait-on, il fallait que tu ailles remplacer un joueur dans une autre équipe pour frapper un circuit. » Éric et moi en rions encore aujourd'hui.

À présent, lorsque la fatigue me gagne, je reviens à ce qui est essentiel pour moi. Bien évidemment, mon refuge de prédilection est ma famille, avec Manon et Kara. Ensuite, surtout en période estivale, je me donne à fond avec les Cardinaux des Laurentides. J'arrive toujours quelques heures avant le match pour installer nos kiosques avec l'aide de nos bénévoles, de même que le système de son qui sert à notre annonceur maison. Je passe ensuite du temps avec les joueurs et les entraîneurs, et il m'arrive fréquemment d'accueillir les partisans à leur arrivée.

Tout ce temps passé au grand air, à faire ce que j'aime, à jouer du clavier pour divertir la foule, tout cela m'énergise énormément. J'abandonne un moment les innombrables allées et venues qui me mènent d'émission en émission et de ville en ville pendant nos tournées de *Piano Man*. J'y retrouve la passion grisante de ma jeunesse et je me comporte alors comme le gamin que j'ai été du temps que je jouais au baseball.

Comme à mes débuts avec *Piano Man Expérience*, où j'ai senti le besoin de veiller à tous les détails de logistique, je fais de même

avec les Cardinaux des Laurentides. Aujourd'hui cependant, avec l'expérience que j'ai acquise grâce à *Piano Man*, j'ai réussi à m'entourer d'une excellente équipe grâce à laquelle je peux me concentrer essentiellement sur la qualité du spectacle.

Outre mes engagements artistiques, j'ai toujours nourri le désir de diversifier mes activités entrepreneuriales. Par exemple, je pratique l'art graphique depuis plusieurs années, car j'aime créer des visuels. J'apprends sur le tas et par des tutoriels en ligne. Entre mes divers engagements et ceux de Manon, j'ai participé à la création de plusieurs affiches et pochettes d'albums. J'ai aussi travaillé au nouveau logo des Cardinaux et à certains visuels officiels de l'équipe.

Tout juste avant la pandémie, je planchais sur le logo d'un piano-bar que je souhaitais exploiter avec Manon et mon ami Yanik Duquette, pour diverses raisons. Je vous en parle en détail plus loin, mais disons pour l'heure que le projet n'a pas vu le jour en raison de la pandémie. Vous imaginez ce qui se serait produit si nous avions ouvert ce piano-bar alors que les autorités s'apprêtaient à fermer de tels établissements et bien d'autres pour des raisons de santé? Il reste que le logo n'est pas perdu puisque l'idée d'un piano-bar continue de faire son petit bonhomme de chemin dans notre esprit.

J'ai toujours aimé diversifier mes activités, et même prendre des risques à l'occasion. C'est d'ailleurs dans cet esprit que j'ai fait l'acquisition des Cardinaux des Laurentides, une décision qui m'apporte une grande satisfaction. En outre, l'équipe évolue à quelques minutes à peine de chez moi, dans la charmante ville de Saint-Colomban, au cœur des Laurentides.

C'est donc avec une grande fierté que je compte parmi les propriétaires des Cardinaux des Laurentides, une équipe de la

Ligue de baseball majeur du Québec, qui regroupe les équipes du plus haut niveau de baseball non professionnel de la province. Je vous raconte comment j'en suis venu à me lancer dans cette passionnante aventure.

Mon engagement envers les Cardinaux des Laurentides tire son origine de l'histoire touchante de Ryan Rousseau. Ma rencontre avec son père François, vice-président de l'équipe à l'époque, a eu lieu après une représentation de *Piano Man 2* que nous donnions au Théâtre Gilles-Vigneault à Saint-Jérôme.

Après le spectacle, une foule de gens ont fait la queue pour obtenir des autographes. Le dernier de la file, un homme arborant une casquette des Cards de Saint Louis, m'a demandé s'il pouvait me parler.

« Bien sûr, je vous écoute. »

— Avant tout, je tiens à vous exprimer ma sincère gratitude, à Manon et à vous, pour l'une des plus belles soirées que nous avons passées depuis longtemps. Il y avait deux ans que Valérie et moi n'étions pas sortis, depuis le décès de notre petit Ryan, emporté par la rivière, ici à Saint-Colomban. »

Je l'ai observé avec stupéfaction pendant qu'il continuait.

« Le jour où on a annoncé la fermeture officielle des écoles et des garderies en raison de la pandémie, Valérie et moi n'avions encore trouvé personne pour veiller sur Ryan, six ans, et Jake, vingt-trois mois, pendant que nous allions travailler. Pris au dépourvu, nous avons demandé à une connaissance de s'occuper de nos enfants. Elle a accepté, sans toutefois nous dire qu'elle en avait déjà sept autres à sa charge. Les enfants se sont retrouvés

sans surveillance à l'extérieur et Ryan s'est noyé à un peu moins d'un kilomètre de là, dans une des rivières de Saint-Colomban. »

Je me demande encore comment il se fait que François, que je ne connaissais pas du tout, se soit senti suffisamment en confiance pour me raconter cette tragique histoire. Je me rends compte que les gens qui me suivent en ligne sentent qu'ils me connaissent. Il arrive assez souvent que certains se confient à Manon et moi sur des trucs parfois très personnels, mais je suis incapable de prendre ça à la légère. Je dois dire que de toutes les confidences que j'ai reçues, celle de François reste la plus marquante.

J'ai écouté son histoire pendant que mon regard s'embuait. Après lui avoir donné quelques paroles d'encouragement, je lui ai demandé son nom et son occupation. « Je suis le propriétaire des Cardinaux de Saint-Jérôme, m'a-t-il répondu.

— L'équipe de baseball ? Je connais, c'est du haut niveau ! Comment va l'équipe ?

— Pas vraiment bien. En fait, depuis deux ans, je me sens comme un zombie et je ne m'investis plus comme avant auprès de l'équipe. Et puis, il y a de moins en moins de spectateurs dans les estrades. De plus, les joueurs ne veulent plus venir jouer à Saint-Jérôme pour diverses raisons.

— Vraiment ? Dites-moi, quand aura lieu le premier match de la saison ? Je vais chanter l'hymne national avant le match, et je pense qu'avec un peu de bouche à oreille, nous pourrions attirer trois cents spectateurs à cette joute !

— Pourquoi feriez-vous cela ?

— Pourquoi pas ? J'adore le baseball, et puis je crois que vous méritez bien plus que ça.

— Il faut que je vous dise que Saint-Jérôme est la seule ville de toute la ligue qui ne chante pas l'hymne national, car nous n'avons pas l'équipement nécessaire.

— Pas de souci, j'ai ce qu'il faut. L'ambiance sera électrisante, vous verrez.

— D'accord, mais ça me préoccupe tout de même. Comment allons-nous nous y prendre ?

— Que diriez-vous de dîner avec moi au début de la semaine prochaine afin d'élaborer un plan d'action ? Pendant que vous concentrerez sur l'équipe, je m'occuperai du divertissement. Je vous promets que tout se passera très bien. »

La semaine suivante, comme convenu, François et moi nous sommes retrouvés au restaurant, où nous avons fait plus ample connaissance. Il m'a alors donné plus de détails sur le tragique accident qui avait mis fin à la vie de son jeune fils le 16 mars 2020.

J'aimais bien la personnalité de ce François Rousseau. Dans les faits, il a à peu près mon âge, c'est un père extraordinaire et il est passionné de baseball et de musique. Qui plus est, il est doué en affaires et est travaillant comme pas un. Bref, j'ai beaucoup d'admiration pour lui.

Dans un élan de sympathie, j'ai alors proposé à François de nous associer. Je suis rentré à la maison après un long dîner, qui a duré près de quatre heures, et j'ai annoncé à Manon que je deviendrais sûrement copropriétaire des Cardinals avant de reprendre la route

pour assister à un entraînement de l'équipe. Le 27 avril 2022, je devenais officiellement copropriétaire de nos Cardinaux des Laurentides.

J'ai gagné la confiance des joueurs dès le départ en accomplissant diverses tâches, comme de poser des fils, distribuer des bouteilles d'eau et serrer des mains. En un rien de temps, l'équipe, qui n'attirait plus qu'une quarantaine de spectateurs parmi ses *fans* les plus loyaux, a vu ce chiffre grimper à deux cents.

Quelques mois après la fin de ma première saison à titre de copropriétaire, j'appris que la ville de Saint-Jérôme ne souhaitait plus accueillir nos Cardinaux. Cette nouvelle m'a pris de court, d'autant plus que ce sont les joueurs qui m'en ont informé en premier, suivis de près des médias qui m'ont alors posé de nombreuses questions. Du coup, nous perdions notre nom, nos commanditaires et nos couleurs.

La nouvelle m'a laissé perplexe. Comment une telle situation pouvait-elle se produire, d'autant plus que deux de nos joueurs allaient intégrer le temple de la renommée du baseball majeur du Québec l'année suivante? Je n'arrivais pas à concevoir qu'ils ne porteraient plus les couleurs de Saint-Jérôme. J'ai été profondément déçu, car j'ai une grande affection pour Saint-Jérôme et ses résidents.

L'annonce m'a frappé de plein fouet, comme si une amoureuse m'avait annoncé subitement qu'elle rompait avec moi. J'ai eu le cœur déchiré. François a été complètement déstabilisé, de même que notre entraîneur Jean-Luc Desormeaux, qui était non seulement un des fondateurs de la franchise de Saint-Jérôme, mais aussi un excellent ambassadeur du baseball dans les Laurentides. Quant aux joueurs, ils n'ont jamais digéré ce qui leur apparaissait comme une trahison pure et simple.

Après toutes ces années au parc Melançon, après tout le travail que François et notre autre associé Richard Lefebvre avaient accompli avant mon arrivée, nous nous sommes en fait tous sentis trahis. Pourtant, la décision de la ville n'avait strictement rien de personnel. Au contraire, son intention d'améliorer l'image du centre-ville et d'y accueillir la patinoire que les Canadiens de Montréal offrait au profit des jeunes était des plus louables.

Il reste que je ne voulais pas voir ce rêve prendre subitement fin, sachant combien les jeunes de la région y perdraient au change. Notre équipe évolue au sein d'un organisme à but non lucratif, qui a pour mission de donner de l'espoir aux jeunes en leur remettant des bourses d'études ou encore en les aidant à se procurer un équipement de baseball à prix réduit.

J'avoue que j'ai eu beaucoup de mal à accepter la situation, mais une fois le choc passé, j'en suis venu à la conclusion que c'était à moi d'agir. C'est alors que le maire de Saint-Colomban, lui-même un ancien joueur de baseball animé de la nostalgie de ce sport, a réussi à persuader le conseil municipal de construire un superbe parc dédié au baseball à Saint-Colomban.

On nous a invités à visiter les installations et, dès que j'ai posé les yeux sur le terrain, j'ai eu un véritable coup de foudre. Imaginez un instant un terrain agrémenté d'une immense forêt de pins en arrière-plan. C'est sans conteste le terrain de baseball le plus magnifique des Laurentides!

Peu de temps après, les Cardinaux de Saint-Jérôme ont déménagé leurs pénates à Saint-Colomban, où Manon, Kara et moi habitons. Ils sont du coup devenus les Cardinaux des Laurentides, une désignation qui englobe l'ensemble des habitants de cette vaste région, y compris ceux de Saint-Jérôme.

Je tiens d'ailleurs à remercier les gens de Saint-Jérôme pour ces années merveilleuses passées à leurs côtés, de même que les élus municipaux pour leur soutien indéfectible au fil des années.

Je prends de plus en plus conscience du privilège que m'offre ma carrière d'artiste, car je peux faire une différence dans la vie des gens. Cette constatation renforce ma détermination à faire des Cardinaux des Laurentides une équipe qui suscite l'admiration de milliers de spectateurs. Je m'inspire un peu des Expos de Montréal d'autrefois, qui avaient réussi à conquérir le cœur de nombreux partisans.

Je nourris de grandes ambitions pour les Cardinaux, car mon objectif est de construire des estrades et de doter notre terrain d'un vrai stade digne des meilleures équipes de baseball, qui pourra accueillir jusqu'à six cents spectateurs. Dans mon cœur, les Cardinaux posséderont le plus beau stade de toute la Ligue de baseball majeur du Québec.

Récemment, nous avons revampé l'image de l'équipe à l'aide d'un nouveau logo, d'un nouvel uniforme et d'une casquette inédite, que nous offrons aux partisans dans un désir de renforcer leur sentiment d'appartenance.

Ces initiatives visent à propulser notre équipe, à accroître les revenus et à venir en aide aux jeunes de la région. Nous avons également voulu honorer la mémoire du petit Ryan Rousseau le 29 juillet 2023, jour de son anniversaire de naissance.

À cette fin, nous avons fait ajouter un écusson affichant le numéro 29 sur le maillot de chacun des joueurs et des entraîneurs de l'équipe. Ce numéro 29, que l'on peut apercevoir dans le champ centre du terrain, ne sera plus jamais attribué à un autre joueur des Cardinaux.

On me demande parfois pourquoi je m'investis tant auprès des Cardinaux des Laurentides et du baseball majeur au Québec. La réponse est simple : j'adore le baseball et j'aime me sentir utile à la communauté.

Les Cardinaux des Laurentides me donnent l'occasion de profiter pleinement de ce sport que j'affectionne particulièrement, tout en redonnant à la communauté qui a fait les beaux jours de mon enfance et de mon adolescence.

L'amour triomphe toujours

« Mais ce qu'a lié l'amour même, le temps ne peut le délier. »

– Alfred de Musset

Je mène une vie souvent fort trépidante. Entre les spectacles, les répétitions, les émissions, les interviews et tout le reste, il y a les innombrables heures que je dois passer sur la route pour me rendre à mes divers engagements, souvent avec à peine quelques heures de sommeil. Loin de moi l'idée de me plaindre, car je suis profondément reconnaissant pour tous les succès que nous connaissons actuellement, mais je dois avouer qu'après plusieurs semaines sur la route, il y a des moments où je me sens complètement vidé.

Certains pourraient être portés à croire qu'acteurs, chanteurs et musiciens mènent une vie de rêve. Les projecteurs nous font voir des artistes au sommet de leur forme, qui se donnent corps et âme, et cela, le public nous le rend bien. Pour ma part, j'ai choisi sciemment la vie d'artiste et j'accepte de bon cœur les aspects inhérents à ce métier. À cette réalité s'ajoute le fait que ceux qui m'accompagnent sur scène ou qui travaillent pour moi en coulisses comptent sur moi pour les mener dans la bonne direction.

De ce côté, personne ne m'arrive à la cheville pour ce qui est d'exercer sur moi-même une pression de tous les instants. J'ai souvent eu de la difficulté à refuser des offres, de crainte de passer à côté d'occasions uniques afin de veiller au bien-être de la troupe.

Je dois faire des choix et je cherche constamment un équilibre dans cette dynamique.

Je reconnais cependant qu'il n'est pas bon de précipiter les choses. Je reçois souvent des demandes d'artistes qui veulent passer directement aux ligues majeures de *Piano Man*. Mais il y a un processus à suivre et il est essentiel de faire ses preuves à différents égards avant de monter sur scène devant des milliers de spectateurs. À vouloir aller trop vite, on peut parfois foncer tout droit vers l'échec.

Cela me rappelle la toute première fois où j'ai refusé un contrat. C'était en 1995. J'étais encore assez jeune et peu expérimenté en tout début de carrière. Lorsque je réponds au téléphone, une femme me dit : « Bonjour, Christian. Je travaille à la cabane à sucre Bouvrette à Saint-Antoine et nous aimerions t'engager comme chanteur et pianiste à la cabane à sucre même pour une fête privée. C'est l'anniversaire de naissance d'une vedette québécoise et sa famille a organisé une grande soirée. »

Je lui ai posé quelques questions à propos des conditions, des besoins musicaux et du cachet, mais je ne sentais pas que c'était pour moi. J'hésitais. « Mais qui est la grande vedette en question ? lui ai-je demandé.

— Je n'ai pas le droit de le dire, mais je t'avoue que si tu le savais, tu me dirais oui !

— Ben justement, ai-je fait en riant, dites-le-moi et je vous dirai oui.

— Je suis légalement tenue de ne rien dire, désolée. »

Du haut de mes deux semaines de carrière, je me suis dit bêtement que ça ne me tentait pas de jouer dans une cabane à

sucre. Je lui ai recommandé un pianiste que j'aimais bien, Pascal Gauthier, qui est aussi aujourd'hui le père de la chanteuse Margau, une collègue que Manon et moi admirons.

Quelle maladresse ! Je m'en veux encore aujourd'hui. Cette décision m'a longtemps hanté, car le lendemain de ce fameux anniversaire, quelle ne fut pas ma surprise de lire à la une du journal local *L'Écho du nord* : « Céline Dion fête son anniversaire en famille à la cabane à sucre Bouvrette. » Pascal Gauthier m'a même appelé, tout en émoi, pour me remercier de l'avoir recommandé pour le plus beau contrat de sa carrière à l'époque.

Le karma s'était chargé de moi et de ma décision. J'en ris aujourd'hui, car j'ai bien appris ma leçon. Il ne faut pas sauter d'étapes et il faut savoir mettre son orgueil de côté. Je croyais à tort que j'étais trop bon pour jouer dans une cabane à sucre. J'ai compris que l'endroit où l'on chante et joue n'a pas autant d'importance que le souvenir que l'on garde de l'événement.

Il m'arrive d'aider de jeunes talents à s'épargner quelques années de dur labeur en leur transmettant mes connaissances et en les faisant profiter de mon expérience, comme on l'a fait pour moi. Il est toutefois essentiel de se rappeler qu'il y a autant de façons de percer qu'il y a d'artistes. Certains démarrent en trombe et connaissent un succès fulgurant, mais parfois leur flamme s'éteint aussi vite qu'elle s'est allumée.

Le succès comporte son lot de difficultés et d'embûches. J'ai moi-même traversé un moment qui a presque eu raison de moi, à tel point que je me suis senti comme un zombie à la dérive. J'ai alors perdu toute vision et direction pendant que je me vidais de mon énergie vitale et que ma lumière intérieure s'éteignait.

Un jour de juin 2015, j'ai reçu un appel d'un producteur bien connu. Au cours de la conversation, il m'a couvert de compliments que je sentais sincères. Il m'a confié qu'il avait écouté presque tous mes albums et qu'il avait même déjà assisté incognito à l'un de mes spectacles. J'ai compris qu'il avait pris le temps de m'analyser de fond en comble, et j'ai été profondément honoré par cette attention.

L'homme était en train de monter un spectacle de grande envergure en collaboration avec un autre producteur renommé et tenait à ce que j'en fasse partie. Il a précisé qu'il avait prévu quarante représentations devant public.

À ce moment de ma carrière, *Piano Man Expérience* gagnait en notoriété, mais ce n'était pas encore un grand succès. J'ai vu dans l'offre de ce producteur une excellente occasion de parvenir à de nouveaux horizons. Il a conclu en mentionnant que tous les détails, y compris le cachet que je recevrais ainsi que les dates de chaque représentation, me seraient communiqués ultérieurement.

Je me suis donc joint à l'équipe que le producteur avait réunie. J'ai eu l'occasion de côtoyer quelques artistes de talent et de rencontrer le second producteur, très célèbre, qui m'a assuré que mon talent me permettait de chanter n'importe quel type de chanson. C'était incroyable de me sentir ainsi vu et reconnu par l'une des plus grandes icônes québécoises du monde des arts et de la culture. J'avais l'impression de vivre un rêve.

Un vendredi, je sors d'une première répétition chez le « premier producteur » à Westmount en flottant sur un nuage. Je faisais désormais partie d'un projet médiatisé et mon nom apparaîtrait bientôt sur les affiches et les marquises de nombreuses salles de spectacles. Je flottais, je vous dis, c'était indescriptible! Je pressentais que cette

production allait grandement contribuer à mon établissement en tant que chanteur au Québec. En rentrant chez moi, je savais que je me trouvais enfin au bon endroit, au bon moment, prêt à m'épanouir en tant qu'artiste et surtout comme chanteur.

De retour à la maison, Manon et moi avons débouché une bouteille de Saint-Émilion que nous avions rapportée de France. C'était l'une de ces bouteilles que nous réservions pour les moments vraiment exceptionnels, de ceux qui ne se présentent qu'une fois au cours d'une vie.

Une conférence de presse était prévue pour le lundi suivant afin d'annoncer officiellement le projet. En prévision de cette journée, avec une pointe de fierté, j'ai lavé ma voiture la veille pour m'assurer qu'elle soit rutilante. J'ai consacré l'après-midi à astiquer mon véhicule, le rendant plus éblouissant que jamais. Le lundi matin, au moment de partir, je flottais toujours sur un nuage. J'ai confié à Manon ma fierté de pouvoir enfin évoluer avec les grands dans un spectacle d'envergure. Elle m'a d'ailleurs accompagné et je la trouvais sublime pour l'événement.

En route pour la conférence de presse, une multitude d'images défilaient dans mon esprit. Je m'imaginai sur scène à quarante reprises, aux côtés des autres artistes, et j'y voyais une véritable consécration de mon talent, une expérience profondément émouvante.

Une fois mon Jeep Wrangler garé, la personne avec qui j'avais été en contact au cours des dernières semaines est venue à ma rencontre pour me demander, avec étonnement, ce que je faisais là. « Le producteur ne vous a-t-il pas contacté il y a quelques minutes ?

— Non... »

Puis, elle a pris Manon par la main pour l'emmener plus loin dans la salle.

J'ai alors aperçu le producteur qui marchait dans ma direction, accompagné d'un grand gaillard à ses côtés. On aurait dit un garde du corps et je me sentais intimidé par les deux hommes. Après quelques échanges, il m'a informé que je ne faisais plus partie de la production. J'étais complètement abasourdi. « Mais il y a déjà quelques journalistes et collègues de l'industrie qui m'ont vu et qui m'ont salué. Je leur dis quoi, moi ? »

— Tu n'as qu'à leur dire que je t'ai invité à la conférence de presse, sans plus », m'a-t-il répondu avec nonchalance.

Je suis resté bouche bée. Puis, il a regardé sa montre pour me faire savoir qu'il n'avait plus de temps pour moi.

Je tombais de haut. Du coup, je me suis senti étourdi et j'ai été pris d'une vive douleur à l'abdomen. J'avais le cœur serré. J'étais en état de choc, partagé entre la stupeur et le désarroi le plus profond.

Pour pouvoir intégrer cette production, j'avais annulé tous mes contrats. Je parle ici de plusieurs dizaines de milliers de dollars et de plusieurs mois de prestations sur scène. De plus, j'avais annoncé la nouvelle à de nombreux membres de mon entourage. Après tout, j'avais devant moi quarante spectacles au sein d'une production de renom. En l'espace de quelques instants, je suis passé du comble de la joie à un profond malaise, submergé par des sentiments d'abandon, de rejet, d'injustice, de trahison et d'humiliation.

Je suis vite allé rejoindre Manon pour lui raconter ce qui venait de se passer. Je bégayais, j'étais confus dans mes explications, mais comme je fais très souvent des blagues à Manon pour la taquiner,

elle a d'abord pensé que je blaguais. Cependant, elle a vite compris que je ne plaisantais pas.

Nous nous sommes précipités vers la sortie pour regagner le Jeep. Une fois à bord, j'ai fixé le volant un moment, complètement désorienté, le regard vide.

La gorge serrée, nous avons repris la route vers chez nous. Chemin faisant, quelques-uns de mes coéquipiers m'ont envoyé des SMS, me demandant où j'étais et me rappelant que la conférence de presse était sur le point de commencer. J'ai compris qu'ils ne savaient encore rien de ce qui s'était passé.

Une fois à la maison, une fois les émotions calmées surtout, Manon et moi tentions tant bien que mal de comprendre les derniers événements et la raison pour laquelle je ne faisais plus partie de la production.

Non seulement avais-je le cœur en miettes, mais j'étais de plus cassé comme un clou du fait que j'avais annulé tous mes engagements. Toujours sous le choc, j'ai appelé mon ami Mario Pelchat pour lui relater la situation. Ce dernier était en furie. Il m'a révélé que ce n'était pas la première fois que ce producteur agissait de la sorte et il m'a fait part de quelques histoires abracadabrantes qui m'ont fait comprendre que je n'étais pas le seul à être passé dans la moulinette de ce producteur.

« Si tu reviens un instant en arrière, m'a finalement demandé Mario, n'as-tu pas senti à un moment donné que le vent avait tourné ? » J'ai réfléchi quelques secondes, puis je lui ai répondu : « Oui ! Lorsque le second producteur m'a confié devant les autres que je pouvais puiser dans toutes sortes de répertoires, de Robert Charlebois à Jerry Lee Lewis, j'ai senti que ça ne faisait pas l'affaire de tout le monde. »

Je suis tombé de haut, même de très haut, à tel point que j'ai fait une dépression. Ma pauvre Manon ne savait plus que faire pour m'aider. J'étais si mal que je n'arrivais plus à sortir de chez moi. Souvent, je restais dans la piscine, comme une larve, à ne rien faire. Rongé par les soucis et l'inquiétude, je n'arrêtais pas de me demander comment nous ferions pour payer nos factures et comment je pourrais m'y prendre pour sauver ma carrière.

Quelques semaines plus tard, un des artistes avec qui j'étais censé travailler m'a téléphoné pour me confier que lui et plusieurs artistes souffraient en silence, chacun pour des raisons diverses. Deux jours plus tard, j'ai reçu un appel d'une seconde artiste qui m'a dit combien ça lui avait brisé le cœur d'apprendre que je ne faisais plus partie de la production. Nous avons échangé sur toutes sortes d'histoires invraisemblables, comme pour panser nos plaies respectives, en bons amis s'offrant du réconfort.

Au beau milieu de notre échange, alors que je ne m'y attendais pas du tout, cette chanteuse que j'admire m'a offert un véritable pont en or en me demandant d'assurer la première partie de ses spectacles dans le cadre de sa tournée à travers la province. Je n'en revenais pas! Nous parlions ici de plusieurs dizaines de spectacles, dont la vente de billets allait bon train. Peu de gens connaissent cette histoire et le comment du pourquoi j'ai accepté de partir en tournée avec la belle et lumineuse Brigitte Boisjoli, une chanteuse au parcours admirable, connue du grand public grâce à l'édition 2009 de *Star Académie*. Cette fille au talent fou n'a pas la langue dans sa poche. Le public raffole d'elle pour son authenticité et sa générosité, j'ai pu le constater dans des salles pleines partout au Québec.

En quelques secondes, je venais de quitter la rive d'une contrée sombre et vide pour me retrouver sur *ma* terre, celle-là même que j'avais défrichée pour y installer ma famille et mes rêves. Ce qui

me fait chaud au cœur, c'est que plusieurs m'ont contacté pour me dire que je ne méritais pas un tel traitement. Ce soutien moral m'a fait un bien immense.

Tel Superman, j'ai donc rencontré mon Lex Luthor. Face à l'ennemi, j'aurais pu réagir différemment, comme beaucoup me l'ont suggéré, mais à quoi bon? Fidèle à mes valeurs, j'ai plutôt choisi d'encaisser le coup, même si la pilule a été extrêmement difficile à avaler. Aller à l'encontre de ces valeurs aurait été comparable à m'asperger moi-même de kryptonite en me cantonnant dans une position qui ne me convenait tout simplement pas. J'ai fait ce qui était le mieux pour moi, j'ai choisi la voie de l'amour pour moi et les miens. L'amour triomphe toujours, peu importe les circonstances!

Il est certain que cet événement m'a déstabilisé au plus haut point. C'est précisément là que j'ai choisi de mettre tous mes efforts. J'avais acquis suffisamment de sagesse et je me connaissais suffisamment bien pour savoir que ma priorité dans les circonstances était d'abord et avant tout de me recentrer en me rappelant mes valeurs, mes objectifs et mes rêves. C'est ce que j'ai choisi de faire.

Je ne voulais pas m'engager dans une action qui aurait probablement contribué à saper ce qu'il me restait d'énergie. Je ne souhaitais aucunement faire les manchettes, je ne voulais pas risquer d'y perdre mon âme, sachant très bien que je pouvais gagner d'un côté, mais surtout perdre de l'autre. Entouré de Manon et de mes amis – Kara n'était pas encore au monde à ce moment –, j'ai choisi de me respecter.

J'ai retrouvé mon énergie, ma joie de vivre, mon piano, mes imitations, mes chansons, et j'ai repris contact avec mon monde. En acceptant avec gratitude de faire la première partie des spectacles de Brigitte Boisjoli pour sa tournée Patsy Cline, en plus de l'accompagner au piano pendant qu'elle-même montait

sur scène, j'ai pris l'une des meilleures décisions de ma vie. J'en ai profité pour pousser ma créativité encore plus loin et préciser mon rêve de donner mes propres spectacles.

J'ai tiré de nombreuses leçons de ce moment douloureux de ma vie, dont celle de ne pas accorder ma confiance au premier venu, aussi renommé soit-il, sans d'abord me renseigner sur tous les aspects de l'engagement que je m'apprête à prendre. J'ai compris également que nous avons tous droit à nos instants de gloire, au bon moment et avec les bonnes personnes.

Des hauts et des bas

« La bonté fait du bien à celui qui donne et à celui qui reçoit. »

– William Shakespeare

Nul n'échappe au perfectionnisme, moi le premier. Cependant, une précieuse leçon a mûri en moi au fil des ans : celle d'assumer mon imperfection. Lorsque je me retrouve dans le feu de l'action, je m'autorise à agir sans l'obsession d'une perfection illusoire. Par-dessus tout, je livre le meilleur de moi-même en m'acceptant tel que je suis.

Au fil du temps, j'ai découvert ce qu'est l'amour de soi, que je cherche à insuffler à ceux qui tentent de percer dans leur art. Chaque fois que je croise un collègue pour qui j'ai un coup de cœur, je ne peux m'empêcher de me demander ce que je pourrais faire pour lui donner confiance. Comment atténuer ses doutes et lui épargner quelques années de misère ? Le classique « don au suivant » peut faire toute une différence.

Je peux affirmer qu'un seul commentaire malveillant a parfois le pouvoir de démanteler une carrière artistique entière. C'est pourquoi j'essaie de semer des graines de bienveillance partout où je passe. Cela découle sûrement de l'hypersensibilité et de la vulnérabilité inhérentes à l'homme que je suis. Le succès que je connais actuellement est pour moi tout simplement incroyable. C'est presque surréaliste et je peine à trouver les mots pour le décrire. Nos salles de spectacle sont bondées à chaque représentation. C'est le genre de phénomène qui ne se produit que rarement dans la vie d'un artiste. Cependant, j'avoue que j'explore encore comment

l'accepter pleinement, étant donné que ma trajectoire d'artiste n'a pas été dépourvue d'obstacles.

D'ailleurs, lorsque je repense aux années passées au Collège Lionel-Groulx, alors que j'y étudiais en musique, je me souviens que, par moments, on me laissait entendre que je n'avais pas suffisamment de talent pour faire carrière en musique. Je dois avouer que ces commentaires ont pas mal ébranlé ma confiance en moi.

Partout où j'ai cheminé, j'ai souvent été le plus jeune. À dix-sept ans, je me suis joint au groupe de rock progressif, Kaos Moon, dont les autres musiciens avaient tous entre trente et trente-cinq ans. Au milieu de ces virtuoses beaucoup plus expérimentés que moi, j'ai souvent eu le sentiment de ne pas être à la hauteur. Toutefois, tous m'ont prodigué un soutien inestimable en m'aidant notamment à maîtriser les partitions complexes de nos nombreuses chansons, leur générosité et leur patience à mon égard y faisant pour beaucoup. Je ne peux m'empêcher de penser au chanteur de la formation, Bernard Ouellette, qui m'a rapidement pris sous son aile et au côté de qui j'ai beaucoup appris. Dans ce groupe, je jouais des synthétiseurs, de l'orgue Hammond et un piano Yamaha CP 70. Ce fut une très belle école, je dois dire.

Plus tard, j'ai eu la chance d'accompagner France D'Amour en tournée, devenant ainsi le plus jeune pianiste à collaborer avec elle en spectacle. J'avais pour elle une admiration sans bornes pour son apport à la chanson québécoise. France me présentait chaque soir avec beaucoup de respect. Elle m'a fait connaître de son public alors que je commençais à peine dans le milieu à titre de musicien-accompagnateur. Elle m'a d'ailleurs demandé de travailler avec elle à certains de ses albums en tant que pianiste et choriste. J'ai toujours adoré chanter en duo avec elle. Elle fait partie des plus grands auteurs-compositeurs de l'histoire de la musique au Québec, il va sans dire.

Il en a été de même avec Sylvain Cossette. Il m'a fallu une grande dose de confiance en moi pour tracer ma voie dans ce métier et finir par me retrouver moi-même sous les projecteurs. Chacun de mes succès au fil des années a été conquis à force de travail acharné.

Cela dit, je ne m'amuse pas toujours. Ainsi, je vis un véritable cauchemar depuis deux ans du fait que l'on s'est approprié mes comptes Facebook, notamment ma page professionnelle, celle-là même où je stockais tous mes souvenirs, ainsi que celle de mon ancien profil personnel. Même Manon a tout perdu.

Imaginez-vous que je ne peux même plus afficher une photo de moi sous mon propre nom. Ça frôle l'absurdité. C'est d'ailleurs ce qui me force à signer Kristian Mark Jeandron, sinon Facebook refuse tout ce que j'affiche. Je suis maintenant limité à un seul compte personnel et à un maximum de cinq mille amis, et il est évident que les algorithmes de la plateforme font en sorte que je ne rejoins que peu de gens.

Pendant ce temps, l'individu qui a dérobé mon identité se sert de mon compte pour afficher des choses abominables, comme des vidéos d'ongles incarnés ou de boutons d'acné crevés. Je reçois encore des messages d'internautes consternés qui me demandent pourquoi j'affiche de telles sottises sur Facebook. Bien sûr, mon gérant Michel Gratton, de même que quelques amis et l'équipe entière de Musicor – la compagnie de production avec laquelle je collabore depuis quelques années, entre autres pour mes spectacles au Casino de Montréal – ont tout tenté pour m'aider à régler le problème, mais la direction de Facebook n'en démord pas. « Christian Marc Gendron réside en Indonésie depuis plusieurs années », m'affirme-t-on, et ce, en dépit du fait que je lui aie envoyé une copie de mon passeport pour prouver mon identité.

C'est tout de même incroyable ! La situation atteint des sommets de déraison.

Nos multiples tentatives pour résoudre ce problème ont été peine perdue. Ce fut un véritable cauchemar pour Manon et moi. J'ai perdu l'accès à deux de mes comptes Facebook, mais cette épreuve ne fait que renforcer ma foi dans l'incroyable aventure que je vis avec *Piano Man*.

J'ai connu un autre genre d'ennui au milieu de ma carrière musicale, cette fois avec une gérante et un producteur qui m'ont donné beaucoup de fil à retordre. Ce n'est pas unique à moi, car le métier d'artiste attire son lot de requins qui ont tôt fait de flairer la bonne affaire. Beaucoup se font prendre au piège, par manque d'expérience, ce qui fut mon cas.

Avec la gérante, tout est rapidement devenu compliqué. La promotion de mon tout premier album, *Irréversible*, battait alors son plein et j'entamais entre autres une tournée des stations de radio Rouge FM partout au Québec, si bien que j'ai décidé de rester avec cette gérante malgré la tourmente qui se préparait. Après tout, elle avait passé énormément de temps à étoffer diverses demandes de subventions pour la production, la mise en marché et la promotion de cet album, subventions que nous avons d'ailleurs obtenues. Il reste que je savais que je plafonnerais rapidement avec cette gérante qui n'était pas respectée du milieu et j'entendais chaque jour de nouvelles histoires à son propos.

Cette femme exerçait une grande emprise sur moi. Elle avait le don de dominer les discussions et j'ai souvent craint de l'affronter, car elle était colérique à ses heures et je ne savais jamais sur quel pied danser. Je voyais bien en même temps qu'elle réussissait à me décrocher un contrat d'un côté, mais qu'elle m'en faisait perdre

cinq de l'autre. Elle avait la qualité d'être fonceuse, mais le défaut d'être brusque et désagréable avec les gens.

Combien de fois je me suis fait dire que j'étais mal représenté par cette gérante et que je devais mettre un terme à mon entente avec elle. Tout cela était facile à dire, mais difficile de résilier un contrat avec une femme aussi narcissique, qui avait bien tissé sa toile au fil du temps. Chargée de ma carrière et des réservations pour mes spectacles, elle jouait si bien ses cartes avec moi que je lui ai également confié ma facturation et ma comptabilité. Bref, elle s'occupait au jour le jour des détails qui me pesaient le plus.

Elle avait donc accès à mes relevés de comptes bancaires et à mon carnet de chèques, de sorte qu'elle voyait passer toutes mes entrées d'argent. J'avais déjà plusieurs années de carrière à ce moment. Je travaillais à la radio pour Paul Arcand, j'avais fait quelques publicités à la radio et je possédais un catalogue de chansons et d'enregistrements pour lesquels je touchais des redevances. Forte de ces renseignements, elle en a profité pour me charger le gros prix chaque semaine pour son travail. Je me demande encore comment j'ai fait pour tenir le coup financièrement pendant deux ans comme ça.

Ce n'est pas tout, car elle comptait parmi les gestionnaires de mes abonnements à divers réseaux sociaux, veillait aux contrats avec l'Union des artistes et la Guilde des musiciens, préparait les chèques de paie des musiciens et des techniciens, tout cela en m'isolant un peu de tout le monde. Pendant que mon entourage y voyait clair dans ses manigances, je devais répondre aux insatisfactions des membres de mon équipe. Elle était en effet fort capable de se disputer avec un de mes musiciens pour vingt dollars, alors que je lui ai toujours dit que les demandes des musiciens étaient parfaitement légitimes à mes yeux. Le temps était donc venu de me défaire de son emprise. Ses services me coûtaient cher et je

savais pertinemment que j'avais perdu quelques occasions en raison de son attitude.

Comment ai-je pu être aussi naïf ? Il y avait pourtant des années que j'exerçais ce métier, pendant lesquelles j'avais vu passer des gérants ou des agents de toutes sortes et entendu les pires histoires. Comment en suis-je arrivé à baisser ainsi la garde ? Je pense que ma naïveté relève de la confiance que j'accorde beaucoup trop facilement à tout un chacun. J'ai toujours été comme ça, d'ailleurs. La désillusion est grande le jour où l'on constate que la bonté est optionnelle pour bien des gens.

Nous avons travaillé ensemble pendant un peu plus de deux ans, période durant laquelle cette femme a bien tenté de nous monter l'un contre l'autre, Manon et moi. Il y avait d'ailleurs une forte tension entre les deux femmes et je me retrouvais souvent pris entre les deux sans trop savoir que faire. Bref, ça n'allait plus du tout avec cette gérante, mais même si notre relation s'était détériorée, j'ai eu beaucoup de difficulté à me décider à résilier mon contrat avec elle. Je craignais les représailles et aussi qu'elle ternisse ma réputation dans le milieu.

Les circonstances ont mis fin à mes craintes quand cette femme est devenue *persona non grata* dans le milieu. Elle ne m'a pas tenu tête trop longtemps, sachant très bien que plus personne de mon groupe ne voulait composer avec elle. Elle avait terni sa propre réputation.

Lorsque j'ai voulu monter *Piano Man Expérience*, j'ai hésité à me servir des mots *piano man* du fait que j'avais fait partie plusieurs années auparavant d'un spectacle qui avait pour nom *Piano Men*, au pluriel, qui mettait en vedette plusieurs chanteurs-pianistes. Or, le producteur de *Piano Men* était nul autre que le Fantôme, dont j'ai parlé plus tôt.

Ce spectacle était né d'une soirée bien arrosée dans un petit piano-bar de l'hôtel Ramada Gatineau. Pour célébrer la fin d'une tournée au Théâtre du Casino du Lac-Leamy, nous nous étions tous retrouvés dans ce bar tard en soirée, où je me suis lancé dans une session de jam jusqu'au petit matin, assis au piano à interpréter les grands classiques des pianos-bars.

Personne parmi mes collègues ne m'avait encore vu dans mon élément comme ils l'ont fait ce soir-là. Le *party* a levé, comme on dit! Cette nuit-là, le Fantôme a perçu dans ma passion de piano man la possibilité d'un spectacle à grand déploiement qui comporterait cinq pianos et cinq pianistes capables aussi de chanter, dont je ferais partie. « Ce sera du jamais vu au Québec! » clamait-il. Il n'avait pas tort, car cette formule, assez commune aux États-Unis, n'avait pas encore franchi la frontière jusque chez nous.

Piano Men a eu du succès. Nous l'avons présenté au Casino de Montréal et à celui du Lac-Leamy ainsi qu'un peu partout à travers le Québec. Toutefois, j'avais d'autres ambitions et je ne pouvais plus m'en cacher. Je m'entendais de moins en moins bien avec ce producteur tout en étant un des rares qui osaient lui tenir tête. Avec le temps, une atmosphère malsaine s'était installée et le spectacle en souffrait, les bons artistes ayant abandonné le navire, certains volontairement et les autres parce qu'ils avaient été congédiés. Je pense notamment au départ du chanteur Michael Dozier, qui imitait Ray Charles à la perfection. Son départ a créé tout un remous, mais j'étais fier qu'il se soit lui aussi tenu debout devant le producteur, avec qui il était en litige depuis quelques mois.

De mon côté, je trouvais que mes nouveaux collègues étaient de très bons chanteurs, mais ils ne jouaient pas nécessairement tous du piano. En outre, les conditions de travail ne me convenaient plus du tout. J'étais frustré et malheureux. J'ai décidé de quitter ce spectacle en même temps que de mettre fin à mon association

avec le Fantôme. La troupe a continué sans moi pendant quelques mois, se produisant à plusieurs reprises à Atlantic City et au Théâtre Corona de Montréal, mais les critiques étant désormais fort ordinaires, le tout s'est terminé bêtement, en queue de poisson.

Je suis retombé dans les filets du Fantôme une dernière fois en 2008 quand il m'a proposé un spectacle dont je serais la vedette principale, *Crocodile Rock*, une autre revue musicale comportant divers succès parsemés de quelques chansons d'Elton John. Dans ce spectacle un peu décousu, je jouais du piano, de la batterie et de la trompette. Nous étions en tout une dizaine de musiciens et huit danseuses. Encore une fois, j'ai aidé le Fantôme à monter un spectacle de qualité et j'ai été entouré d'amis artistes de talent, mais je souffrais énormément d'avoir à travailler de nouveau avec ce producteur. Lui et moi nous nous trouvions à la croisée des chemins. J'aurai quand même chanté devant plus de cinquante mille spectateurs à Atlantic City et les critiques ont alors été très élogieuses à mon égard.

« Christian Marc Gendron est l'un des meilleurs artistes d'Atlantic City », titrait un jour à la une l'*Atlantic City Weekly*.

J'ai donné ce spectacle une dizaine de fois au théâtre Hector-Charland à L'Assomption et à quelques reprises à Bromont. Encore une fois, pour la tournée québécoise, le Fantôme a congédié les musiciens, de même que ma conjointe de l'époque, qui faisait partie de la troupe de danseuses. Cet homme prenait décidément un plaisir fou à semer la pagaille. « Je sais que je suis un bâtard et que j'veis mourir tout seul », m'a-t-il souvent répété. Une déclaration pour le moins troublante, j'en conviens !

J'allais maintenant laisser tout cela derrière moi. Je ne participerais plus à des revues musicales et j'abandonnerais même à l'idée d'être

un piano man. Je me dirigeais, lentement mais sûrement, vers une carrière d'auteur-compositeur-interprète.

Avant d'entamer la tournée de *Piano Man Expérience*, j'ai voulu régler un truc qui me tracassait. J'ai demandé à rencontrer le Fantôme, désireux de jouer franc jeu avec lui et de lui expliquer la situation. Je ne lui devais strictement rien, mais je sentais néanmoins le besoin de lui dire en personne ce que je m'apprêtais à faire, tout en souhaitant qu'il me donne sa bénédiction, histoire de nous quitter en bons termes. J'ai plutôt eu droit à des commentaires assez violents. « Tu vas te planter, t'es rendu trop vieux, pis t'as pris du poids en plus. J't'ai jamais vu gros comme ça ! »

J'avoue être sorti abasourdi de cette rencontre, mais j'avais fait ma part. Je n'avais plus peur de lui, même qu'il me faisait un peu pitié. J'avais d'autres chats à fouetter de toute façon.

J'ai donc dû parfois frayer avec des gens malveillants. Il semble toutefois que mon association avec ces deux personnages ait constitué un passage obligé pour en arriver à *Piano Man*, grâce auquel je côtoie des artistes talentueux, créatifs et bienveillants, chacun à sa façon. Le bouche-à-oreille joue en notre faveur, et c'est un immense privilège de recevoir le soutien chaleureux de notre public. Ce qui se produit avec *Piano Man* transcende largement les contrariétés découlant d'une perte d'identité sur Facebook ou la difficulté qu'il y a à composer avec des gens pour le moins difficiles.

De nos jours, le public recherche des liens sincères avec les artistes. Le star système est passé à autre chose. Je pense que les gens ne se contentent plus d'être de simples *fans* et qu'ils veulent être amis avec leurs artistes préférés. C'est en tout cas ce qui se passe pour Manon et moi. D'ailleurs, il n'est pas étonnant que

certaines artistes connaissent actuellement un succès fulgurant. En effet, c'est le public qui exerce son influence, et les artistes qui aspirent à rester au premier plan doivent préserver un lien direct avec lui.

À notre manière, Manon et moi privilégions ainsi un contact humain empreint d'authenticité, enraciné dans les valeurs familiales qui nous unissent solidement. Les experts en communication sont unanimes sur un point : le contact humain repose sur un seul et unique facteur, qui est l'authenticité.

Sur scène, mon moteur émotionnel réside dans la volonté de faire sentir à chaque membre de l'auditoire que nous sommes rassemblés comme des amis dans un immense salon, partageant des moments chaleureux et complices. Les imitations que je greffe au spectacle font rire le public, mariant humour et musique en un tout harmonieux qui fait fondre la distance physique qui nous sépare du public.

Le succès de *Piano Man* m'a ouvert grand les portes de l'émission *Salut Bonjour*. Y être invité en tant que collaborateur constitue une occasion exceptionnelle de toucher à un auditoire plus vaste. L'équipe m'a accueilli à bras ouverts et je m'y sens comme un membre de la famille, ce qui me touche beaucoup. Ma présence à cette émission accroît indéniablement ma visibilité en tant qu'artiste, mais également en tant que communicateur.

J'y entame une seconde saison en tant que chroniqueur musical, où je m'installe au piano avec l'équipe une fois par mois, parfois plus souvent même. L'invitation à cette émission a aussi un effet sur ma capacité à remplir les salles partout où je me produis, j'en ai parfaitement conscience. Il n'est d'ailleurs pas rare que l'on m'interpelle en m'appelant « monsieur Salut Bonjour » !

Avec la tournée Piano Man, j'ai le sentiment que ce que nous offrons en tant que formation musicale conduit à une expérience inégalée pour le public grâce au respect et à l'amitié qui nous unissent, ainsi qu'au grand plaisir que nous prenons à jouer et chanter ensemble. Aussi, je trouve important de présenter ici le noyau même de mon *band*, mes frères.

« Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous présenter les fabuleux musiciens qui m'accompagnent sur scène. Tout comme moi, vous allez en tomber amoureux! » C'est ce que je dis chaque soir de spectacle à un public captivé.

« D'abord, à la batterie, un musicien de talent avec qui je partage la scène depuis de nombreuses années. Nous avons travaillé ensemble à diverses reprises, notamment dans des revues musicales pour différents casinos et aussi aux côtés de France D'Amour, Étienne Drapeau et Mélanie Renaud. C'est un ami, un collègue précieux et un papa que j'admire. Voici Gordon Wood! »

« À la basse électrique, un musicien au parcours incroyable. Cet auteur, compositeur, multi-instrumentiste et réalisateur est très en demande. Au fil du temps, il a accompagné Robert Charlebois, Garou, Isabelle Boulay et plusieurs autres. J'ai eu la chance de le connaître pendant la tournée de Dany Bédar. J'ai eu un coup de foudre pour ce musicien de Lanaudière. Spécialiste de la musique québécoise traditionnelle, il fait partie de deux formations de haut niveau, soit La volée d'castors et La cantinière. Accueillez mon ami Frédéric Beauséjour! »

Chaque fois après l'avoir présenté à l'auditoire, je convie Frédéric, que j'appelle affectueusement Frédo, à chanter. Il a une voix grave et juste, même envoûtante. Le public l'adore et l'ovationne souvent et ça me rend très fier pour lui.

« Enfin, aux guitares et à la direction musicale... Écoutez, il faut que je vous parle un peu de ce gars-là. Vous avez devant vous un musicien légendaire. Toyo – Mario Chagnon de son vrai nom – est un guitariste et chanteur extrêmement doué. Rassembleur et loyal, il dégage un charisme hors du commun. »

Toyo a une longue et admirable feuille de route à son actif. Je me plais en spectacle à le présenter comme un monument de la musique au Québec, une légende. Il n'est pas très à l'aise avec ce genre d'éloges, mais c'est un fait. Il a marqué le milieu de la musique québécoise en accompagnant les plus grands noms, sur scène ou en studio, parmi lesquels figurent Claude Dubois, Sylvain Cossette, Marie-Denise Pelletier et plusieurs autres.

« Il a lancé quelques albums, notamment *Symbiose*, qui m'a marqué au milieu des années 1990 et sur lequel il était accompagné du regretté guitariste d'Offenbach, John McGale. » Nul besoin de vous dire que le public tombe chaque fois à la renverse de savoir qu'ils ont un guitariste de ce calibre devant eux.

Évidemment, je ne peux m'empêcher de le faire chanter à son tour, pour mon plus grand plaisir et celui de l'auditoire. Il offre parfois son succès, *Angélie*, pour ensuite interpréter des titres que seuls les chanteurs de haut calibre peuvent se permettre. Je pense entre autres à *Open Arms* de Journey.

Toyo ne m'a jamais révélé son âge, en dépit de la conversation que j'ai eue avec lui il y a quelque dix ans. « Dis-moi, Toyo, avec la carrière que tu as, tu vas sûrement avoir une belle retraite plus tard quand tu vas toucher ton fonds de pension de la Guilde des musiciens du Québec. »

Il a bien ri en se contentant de me répondre candidement : « Oh ! Mais je le touche déjà depuis un bout ! »

J'ai fait le calcul. Cette réponse trahissait tout de même son âge. Je ne pense pas qu'il sera fâché si je vous dis qu'il est dans la seconde moitié de la soixantaine. Je lui dis souvent à la blague qu'il est plus en forme que moi, car il ne fait pas son âge. Visiblement, la musique le garde jeune.

Toyo est pour moi un mentor et un ami, et j'appréhende le jour où il m'annoncera qu'il se retire du monde du spectacle. Je souhaite que ce jour soit encore loin devant nous. Il reste que les tournées deviennent de plus en plus exténuantes. Les kilomètres parcourus au cours des années nous ont un peu usés. Il y a donc des hauts et des bas à notre métier, mais Toyo et moi partageons toujours le même feu sacré.

Dès l'avènement de *Piano Man 2*, Michel Gratton, mon partenaire et gérant, m'a proposé d'ajouter une section complète de cuivres avec nous sur scène. Je pense bien qu'il voulait créer quelque chose de titanesque et nous faire franchir le mur du son. Il aura été visionnaire, car je pense sincèrement que cette décision a été déterminante à notre succès.

J'ai tout de suite pensé à mes amis Marie-Josée Frigon au saxophone et Jean-François « Fafoui » Gagnon à la trompette. Ces deux musiciens, admirés de tous, se sont produits sur les plus grands plateaux de la télévision québécoise. Nous avons complété la section avec des musiciennes et musiciens de haut calibre, soit Isabelle Verville, seconde trompettiste, Alexandre Dion au saxophone baryton et Matthieu Van Vliet au trombone.

Piano Man n'aurait pas le succès qu'il connaît actuellement sans la voix sublime de Manon, qui semble venir directement des cieux. Je me vois comme un amuseur de foule et je vois Manon comme une grande chanteuse à voix. Nous nous complétons à la perfection.

C'est donc avec cette équipe que je me sens le mieux du monde. Ils m'inspirent à donner le meilleur de moi-même chaque soir, qu'il s'agisse de mes performances musicales, de mes imitations et même de mes interactions avec le public. J'aime surprendre les membres de ma formation autant que les spectateurs.

J'ai l'intime conviction que le public veut voir un artiste jouer en parfaite harmonie avec ses musiciens. J'ai assisté trop souvent à des spectacles dans lesquels on présentait à peine les musiciens. J'ai également vu des chanteurs pratiquement fondre sous l'intensité de l'éclairage à l'avant de la scène pendant que leurs musiciens disparaissaient dans la pénombre à l'arrière. Pour ma part, je tiens à ce que nous baignions tous ensemble dans la lumière.

Certains journalistes, et même quelques collègues du milieu, m'ont déjà reproché d'accorder trop d'importance à Manon et à mes musiciens. Un metteur en scène m'a même dit que ça ne faisait aucun sens que la première ovation debout du spectacle soit réservée à Manon. « Mais pourquoi pas ? lui ai-je alors demandé. Ça ne m'enlève strictement rien et c'est ma femme après tout. »

C'est aussi ma façon de faire. Je n'y peux rien, c'est comme ça que je me sens le mieux dans mon travail.

Après le succès de *Piano Man Expérience*, j'en suis cependant venu à perdre un peu espoir en mon rêve. Je me souviens avoir dit à Manon à un certain moment que ma carrière touchait probablement à sa fin, car je ne voyais pas comment je pourrais réaliser un autre spectacle de cette envergure. À vrai dire, l'idée de me retirer tranquillement dans un piano-bar des Laurentides a dès lors commencé à poindre en moi.

Après tout, lors de notre première tournée, j'avais vendu trente-cinq mille billets et je pensais que le public en avait assez

de nous voir. Dans mon esprit, dépasser ce nombre était tout simplement inimaginable. De plus, je m'étais chargé de tous les aspects logistiques de *Piano Man Expérience* et je confiais souvent à Manon que je ne voulais plus m'occuper de ces détails aussi fastidieux qu'importants. Ma passion, c'est la création et la scène.

Pour m'en convaincre, je me répétais que ceux qui m'apprécient viendraient me voir au piano-bar et que je pourrais ainsi m'attirer une clientèle fidèle. J'ai tout planifié avec le plus grand sérieux, peignant déjà un tableau mental du piano-bar, imaginant des couleurs et des thèmes précis pour créer une ambiance unique et inspirante pour nos clients. J'avais en tête un piano-bar à l'américaine.

J'avais même trouvé un local à Saint-Sauveur et j'en étais à peaufiner les détails de notre association avec mon fidèle ami Yanik Duquette lorsque la pandémie est survenue. Heureusement, nous n'avions pas encore signé de bail, ce qui s'est avéré une véritable bénédiction, étant donné que le loyer s'élevait à 8 000 \$ par mois. Vous vous imaginez avec un tel bail sur les bras alors que les autorités médicales fermaient ce genre d'établissement et bien d'autres? Avant même que la pandémie ne vienne tout chambouler, Manon me répétait sans cesse : « Ne signe pas de bail. Ce n'est pas le moment d'ouvrir un piano-bar. »

Pourquoi me répétait-elle cela? Tout d'abord, nous avions notre petite cocotte d'à peine quatre mois qui nous occupait énormément. De plus, cette aventure comportait d'énormes risques sur le plan financier et, pour que ce type d'établissement roule à plein régime, il nous aurait fallu investir un nombre incalculable d'heures. En fait, cela aurait exigé de nous un engagement de tous les instants. C'est donc grâce à Manon que nous avons tous les trois évité la faillite, ou à tout le moins d'importantes difficultés financières.

Le coronavirus est donc venu mettre un terme à ce projet. Comme le reste de l'humanité, je me suis retrouvé désœuvré, avec du temps libre comme je n'en connaissais plus depuis les débuts de *Piano Man Expérience*. Or, ce temps d'arrêt obligatoire a eu pour effet de raviver mon inspiration et ma créativité pour concevoir *Piano Man 2*, si bien que Manon et moi avons décidé de nous adjoindre un producteur afin de nous permettre de nous concentrer sur ce que nous faisons le mieux plutôt que de nous épuiser sur les aspects financiers et logistiques.

Plusieurs offres intéressantes m'ont été faites, mais je les ai toutes écartées. En mon for intérieur, je visualisais un bon ami qui saurait m'épauler. C'est ainsi que j'ai contacté Michel Gratton, qui a accepté de se joindre à nous. Ensemble, nous avons rapidement projeté une suite à *Piano Man Expérience* pendant qu'une multitude d'idées me venaient à l'esprit. C'est une firme d'experts en marketing qui m'a guidé vers le titre tout simple de *Piano Man 2*. Je vois bien que ce terme me colle à la peau.

J'avais en tête d'envoyer un signal fort avec une toute nouvelle mise en scène et un beau piano à queue de couleur jaune. Je me voyais déjà, l'air taquin, pointant du doigt le 2 en feu sur mon affiche, annonçant en quelque sorte mon désir d'ajouter encore plus d'humour au spectacle. Ce jaune ne relevait d'ailleurs pas d'un hasard, je l'avais choisi tout spécialement parce que personne d'autre n'avait osé cette couleur auparavant.

La radio

« *La radio bouge, la radio n'est que mouvement. Sa seule voie, la voix.* »

— Michel Field

On me demande souvent à quoi j'occupe mon temps lorsque je ne suis pas sur scène à jouer, chanter et danser en compagnie de la troupe de *Piano Man*. Évidemment, il y a la composition de chansons, paroles et musique, pour mes propres albums ainsi que pour d'autres artistes, de même que pour des messages publicitaires et des films. Et puis, il y a le baseball, qui occupe une bonne part de mon temps durant la saison estivale.

Il m'arrive également d'être invité à des émissions de radio pour y parler de mes albums, de mes tournées et de divers autres projets. Je songe entre autres à une entrevue sur les ondes du 103,3 FM en compagnie de France Dubé en 2010, qui a marqué ma vie.

C'est mon pisteur radio Jean Lamothe, un gentleman et visionnaire que j'adorais, qui me l'a présentée au cours d'une visite à la station 103,3 FM, sur la Rive-Sud de Montréal. Cette visite avait pour but de faire la promotion de mon tout premier album qui venait de sortir. Jean m'avait dit que France était une femme lumineuse et que j'allais l'adorer. C'est exactement ce qui s'est passé, et beaucoup plus encore.

Je voue une grande admiration à cette femme qui a discerné en moi plein de choses que je ne voyais pas moi-même. Dès notre seconde

rencontre, elle m'a dit qu'elle me voyait faire de la radio. Sa force de persuasion et son charisme unique ont vite eu raison de mes réserves.

J'ai d'abord été le porte-parole du concours « Sous les feux de la rampe », un tremplin pour la relève musicale, organisé par le 103,3 FM. J'ai adoré cette collaboration avec la station. J'ai aussi accepté l'offre de France d'animer ma propre émission de radio. Mon horaire ne me permettant d'animer que le dimanche soir, France m'a dit que l'émission aurait pour titre *Superman le dimanche soir*, connaissant ma passion pour tout ce qui a trait à ce superhéros.

C'est ainsi que j'ai pu animer ma propre émission qui s'est avérée très populaire. Ce fut une expérience extraordinaire, d'autant plus que je n'avais jamais fait de radio auparavant. J'ai invité tous les artistes que j'avais accompagnés sur scène, tels que Stéphane Rousseau, Sylvain Cossette et Mario Pelchat. Les cotes d'écoute étaient très élevées, ce qui fut pour moi une agréable surprise.

Parfois, je me disais que les gens avaient bien d'autres chats à fouetter que d'écouter la radio le dimanche soir. Il reste que mes invités et moi avons apporté notre propre touche novatrice à l'émission. Un moment inoubliable me revient à l'esprit alors que j'étais en ondes avec Mario Pelchat. Parfaitement décontracté, une Heineken à la main, Mario s'est mis à raconter spontanément des anecdotes jusque-là restées inédites. Nous étions en avance sur notre temps, agissant comme des pionniers du *podcast*, car mes émissions s'étendaient généralement sur trois heures.

Je suis profondément reconnaissant envers France Dubé d'avoir cru en moi. C'est indéniablement une femme dotée d'un flair remarquable, un véritable prodige de la radio. Cependant, à l'époque, j'étais encore novice dans le domaine et je ne parvenais pas à saisir comment quelqu'un d'aussi talentueux pouvait croire en moi comme elle le faisait.

J'ouvre ici une parenthèse pour vous parler d'une autre de mes passions – oui, une autre ! – que je cultive depuis mon tout jeune âge. J'adore les superhéros, en commençant par Superman. J'aime bien aussi Batman et les Avengers, mais Superman l'emporte sur tous les autres. J'ai d'ailleurs une boîte à lunch d'époque à l'effigie de ce superhéros, dont m'a fait cadeau un bon ami, le batteur Sébastien « Watty » Langlois, avec qui j'ai évolué au fil des tournées de Sylvain Cossette. J'ai su par la suite que cette boîte, qui date de 1954, vaut maintenant quelques milliers de dollars ! Il m'arrive souvent de recevoir des cadeaux de mes *fans* ayant trait à Superman, tels que des pièces de monnaie et des figurines de Christopher Reeve, l'un des acteurs les plus connus à avoir personnifié mon superhéros.

Chez moi, une pièce entière est réservée à ma collection de Superman, abritant des centaines de figurines de toutes les époques soigneusement conservées dans leurs emballages d'origine, de même que des segments de pellicule de film, une vieille radio *vintage* de Superman et des poupées de collection faites à la main par la compagnie Hot Toys. J'ai également des cartes de collection de tous les films et de toutes les séries télévisées, de même que quelques costumes et des tas d'autres objets datant des années 1940 à aujourd'hui.

Je pense que c'est ma façon de compenser le fait que lorsque j'étais jeune, mes parents ont cessé de m'acheter des jouets du moment que j'ai intégré l'école primaire Le Plateau à huit ans pour plutôt m'acheter des instruments de musique. Ils le faisaient pour me faire plaisir, bien sûr, sachant que j'avais un penchant tout naturel pour la musique. Aujourd'hui, je leur en suis particulièrement reconnaissant, puisque j'ai pu ainsi apprendre à maîtriser des instruments comme le violon, le piano et la guitare. Cependant, à l'époque, j'aurais bien aimé aussi recevoir un tee-shirt ou une cape de Superman, ou encore une figurine de Lex Luthor et peut-être même quelques pépites de kryptonite !

J'en ai longtemps rêvé, d'autant plus que je voulais être comme les autres enfants de mon âge. Au fil des années, je me suis gâté en me procurant tous les jouets que je voulais de ce superhéros. Non seulement cela me permet-il de contenter mon cœur d'enfant, mais je garde toujours en moi un sens aigu de la justice, tout comme Superman, car je déteste toute forme d'injustice.

J'ai vu et revu à plusieurs reprises tous les films et séries télé consacrés à l'univers de Superman, de George Reeves dans les années 1960 à Christopher Reeve dans les années 1980, jusqu'à Henry Cavill en 2013. J'ai même eu la chance de rencontrer Margot Kidder, l'actrice canadienne qui incarnait Lois Lane pendant l'ère Christopher Reeve. J'ai adoré aussi l'émission *Smallville*, avec Tom Welling, diffusée à compter de 2001, une série qui a réinventé le genre en nous plongeant dans les aventures d'un jeune adolescent Clark Kent qui découvre ses pouvoirs surhumains dans sa ville d'adoption de Smallville. Cette excellente série m'a rendu heureux le temps de dix saisons.

Ma fille Kara a le même prénom que celui de Supergirl, la cousine de Superman. C'est vous dire mon engouement pour ce superhéros qui incarne, à mes yeux, le plus grand des justiciers des univers de DC Comics et de Marvel.

Pour en revenir à la radio, je travaille avec le célèbre Paul Arcand depuis près de douze ans sur les ondes du 98,5 FM. J'ai eu la chance de travailler à quelques chansons pour son film documentaire *Dérapages*, qui traite de la vitesse au volant chez les jeunes. J'ai aussi chanté à sa cérémonie de mariage, et je suis chanteur pour ses fameuses capsules des *Folies du vendredi* depuis plus de dix ans. Au départ, j'y étais pour remplacer le chanteur Francis Mondoux, qui souffrait de sclérose en plaques et de bipolarité. Ce père de trois enfants, qui s'est enlevé la vie il y a sept ans, avait un talent fou. Quelque temps après, on m'a offert

le job à temps plein comme chanteur officiel en compagnie de Nancy Fortin, une chanteuse de haut niveau qui est devenue une alliée précieuse.

Paul Arcand est l'animateur le plus populaire de la radio québécoise, et même canadienne. Lui et son équipe de collaborateurs participent au réveil de la métropole montréalaise depuis près de vingt ans. Ce grand perfectionniste connaît ses dossiers sur le bout de ses doigts. Défenseur du peuple, il dénonce entre autres les injustices et les incohérences du système politique. Il a animé un bon nombre d'émissions d'affaires publiques sur différents réseaux.

Il a également produit plusieurs documentaires en plus de *Dérapages*. Je pense notamment aux documentaires chocs comme *Les Voleurs d'enfance*, qui porte sur la maltraitance des enfants, et *Les Collectionneurs d'enfants*, qui dénonce la cyberpédophilie. Il y a aussi le fameux *Québec sous ordonnance*, un film sur la surconsommation de médicaments au Québec et sur l'industrie pharmaceutique. Tous les documentaires de Paul font énormément réfléchir.

Chaque semaine, je parodie des chansons, fais des imitations et joue même la comédie à mes heures, toujours accompagné de ma complice Nancy Fortin. Il faut savoir que c'est Paul Arcand lui-même qui écrit les textes des parodies en collaboration avec Marc Brière, qui se charge de la chronique circulation pour l'émission. Je donne beaucoup de crédit à ma collègue Nancy Fortin, une chanteuse au parcours plus qu'impressionnant. On a vu Nancy dans plusieurs spectacles à grand déploiement tels *Best Of Broadway* et *Queens On Tour*, mais aussi aux côtés des plus grands chanteurs de notre époque, notamment Lara Fabian et Jean-Pierre Ferland.

Nancy a également doublé la voix de certains personnages dans les versions franco-canadiennes de divers films d'animation de Disney/Pixar. Elle est Jessie dans le film *Toy Story 2*, Tiana

dans *La grenouille et la princesse* et Ariel dans le second volet de *La Petite sirène*. Travailler avec Nancy aura été des plus salutaires pour moi. Son expérience et son humanisme m'ont fait grandir dans mon métier.

Depuis quelques années, je dois me taper deux heures de route pour me rendre au 98,5 FM et enregistrer les capsules diffusées pendant les *Folies du vendredi*, et parfois jusqu'à trois heures en pleine heure de pointe pour rentrer chez moi. Cette routine peut s'avérer exténuante, surtout si j'ai donné un spectacle la veille.

Il s'agit toutefois de la dernière année de Paul, qui se retire de la radio matinale, et je compte partir en même temps que lui. Je ne pense pas que le segment sur les parodies va survivre à son départ. Quelle aventure tout de même, qui aura été une des plus belles expériences de ma carrière.

De l'ombre à la lumière

*« En faisant scintiller notre lumière, nous offrons
à d'autres la possibilité d'en faire autant. »*

– Nelson Mandela

À mes débuts comme piano man, certains m'ont parfois laissé entendre que je n'étais pas vraiment doué pour le chant, allant même jusqu'à me classer dans la catégorie C. Je partais donc de très loin, la catégorie A regroupant les artistes de haut niveau et les grandes stars et la catégorie B incluant les chanteurs suffisamment talentueux pour participer à des événements comme les revues musicales ou même à titre de choristes. Ma position était donc pour le moins délicate. Personne ne contestait mon talent de musicien, mais peu de gens croyaient que j'avais l'étoffe d'un chanteur populaire prêt à se produire sur scène et à la télé.

Si je m'étais arrêté à cette catégorisation, ma carrière n'aurait jamais progressé. J'ai plutôt puisé avec détermination dans mes ressources intérieures pour avancer en mettant ma confiance en mon talent et en faisant preuve d'audace. Je n'ai jamais cessé de jouer du piano et de chanter tous les jours ou presque. J'ai de plus peaufiné ma technique pour mes imitations et grâce à mon gérant Michel Gratton, j'ai obtenu du *coaching* du grand Pierre Verville avant de lancer *Piano Man 2*. Cet artiste aguerri qui, à mon avis, compte parmi les plus grands imitateurs du Québec, a su me guider et m'énergiser, renforçant ma confiance en mon talent d'imitateur.

Nous étions en pleine tournée de *Piano Man Expérience*, les engagements s'accumulaient, les salles se remplissaient de plus en plus et nous étions en voie d'atteindre le chiffre magique de vingt-cinq mille billets vendus. C'est alors que la direction de *La Voix*, l'émission musicale phare de la télévision québécoise, m'a proposé d'y participer.

En réalité, il y avait plusieurs années déjà que je participais à l'émission en accompagnant les candidats au piano pendant les auditions, ce qui cadrait parfaitement avec mon expérience de pianiste-accompagnateur. Les producteurs de l'émission avaient fait appel à moi en raison de mon vaste répertoire musical. J'étais capable de m'adapter à chaque candidat et à chaque chanson, offrant spontanément des suggestions pour mettre leur voix en valeur. J'étais parfaitement à l'aise dans ce rôle que je prenais à cœur.

Au début de l'année 2019, assis derrière mon piano, j'accompagnais une dernière candidate avant de prendre des vacances bien méritées après six semaines d'accompagnement au cours desquelles j'avais vu défiler des milliers de candidats. Plus important encore, j'avais eu l'occasion pendant ces six semaines de tisser des liens avec les membres de l'équipe de production.

La chanson terminée, le producteur et réalisateur de l'émission, Jean-François Blais, est venu me rejoindre sur le plateau. « Tu ne vas tout de même pas partir en vacances sans d'abord nous offrir au moins une chanson, c'est hors de question !

— Ben voyons, je suis votre pianiste, lui ai-je répondu du tac au tac. Je ne vais quand même pas me mettre à chanter !

— Une chanson avant de partir. Allez, lance-toi ! »

Je n'ai même pas eu le temps de lui répondre qu'il s'est approché de moi pour apposer un numéro de candidat directement sur ma poitrine en expliquant : « Imagine que tu es un candidat. » Je me suis donc prêté au jeu. En fait, j'étais ravi et je me disais que cela serait un autre beau souvenir que nous partagerions tous ensemble. Alors, je me suis lancé.

« Je m'appelle Christian Marc Gendron, ai-je alors dit comme si j'étais devant les caméras, et je suis originaire de Saint-Jérôme. Je vais vous interpréter une chanson que j'aime énormément. »

Après m'être exécuté, tout le monde a applaudi chaleureusement. J'étais alors entouré de collègues qui étaient devenus de bons amis au cours des six semaines précédentes. J'ai exprimé ma gratitude envers tous ces merveilleux individus et je suis retourné chez moi, rempli de joie. Deux semaines plus tard, j'ai reçu un appel d'un des jeunes chercheurs de l'équipe de production. « Bonjour. Christian Marc Gendron ?

— Oui, bonjour.

— Je vous appelle au nom de l'équipe de *La Voix*. Vous avez été sélectionné pour les auditions à l'aveugle. Vous allez chanter à la télé devant les quatre *coachs* !

— Quoi ? »

J'ai marqué une pause, stupéfait, avant d'ajouter : « Mais non, vous ne comprenez pas, je travaille avec vous. De plus, je suis en tournée, ça se passe très bien et j'ai déjà quelques albums à mon actif. Je ne pense pas que ma place soit sur scène avec les autres candidats. »

Le recherchiste a cherché ses mots un moment avant de me répondre : « Attendez un moment, je vais me renseigner. » À son retour, il a déclaré : « Oui, on me dit que vous êtes un cas spécial, mais vous avez bel et bien été sélectionné.

— Mais non, mais non, mais non ! Ce n'est pas ma place. Je ne vais pas faire ça. Merci tout de même. »

J'adorais l'équipe de production de *La Voix*, mais je ne me voyais pas du tout participer à un concours de chant télévisé. Juste à y penser, j'étais terrifié à l'idée de mal paraître aux auditions à l'aveugle. Je craignais d'être rejeté par les juges devant deux millions de téléspectateurs. J'avais vu quelques collègues ressortir écorchés de leurs auditions et ça me trottait dans la tête.

Plus que tout, je craignais que toutes mes années de dur labeur soient occultées et que mon parcours ne se résume désormais plus qu'à mon rôle de chanteur parmi tant d'autres qu'on associe à cette émission. Il faut dire qu'un vaste public adore le concept de *La Voix*, mais le milieu artistique entretient quant à lui une relation d'amour-haine avec cette dernière. Dans ce genre d'émission, on vend un rêve en créant instantanément des vedettes. C'est un modèle qui fonctionne encore, mais qui, selon moi, est vétuste. L'art et la compétition ne vont pas de pair, surtout quand le *casting* peut l'emporter sur le véritable talent. Ma décision était donc réfléchie et bien prise, c'était non.

Quelques jours plus tard, un autre membre de l'équipe de production m'a contacté. « Bonjour, Christian Marc. Écoutez, on m'a chargé de vous appeler pour vous demander de bien vouloir reconsidérer votre décision... » L'appel a pris fin après quelques minutes de conversation qui m'ont donné matière à réflexion.

J'en ai donc parlé à Manon, à Toyo, mon chef, et au reste de l'équipe, étant donné que nous étions en pleine tournée. J'assurais en même temps la première partie du spectacle de Brigitte Boisjoli, que j'accompagnais ensuite avec ses autres musiciens pendant son propre spectacle. Je travaillais de surcroît en studio tous les jeudis à l'émission de radio de Paul Arcand. Bref, mon horaire était on ne peut plus chargé.

Manifestement, *La Voix* ne faisait pas partie de mes plans. Michel Gratton, qui n'était pas encore mon gérant à l'époque, mais qui me prodiguait des conseils avisés, me suggérait de ne pas participer à l'émission pendant que Manon m'enjoignait d'écouter mon intuition. J'ai fini par appeler l'équipe de production pour décliner poliment leur offre. Dans ma tête, la question était réglée.

Une semaine plus tard, la sonnerie du téléphone retentissait à nouveau. Le nom de Jean-François B étant affiché à l'écran, j'ai immédiatement pensé à Jean-François Breau, un collègue et ami de longue date. Naturellement, j'ai répondu avec un large sourire. « Salut, J.-F. Comment vas-tu ?

— Très bien, Christian Marc. Ça fait trop longtemps que nous nous sommes vus. Il faut absolument que je te parle. »

Du coup, j'ai compris que je ne m'adressais pas à Jean-François Breau. « Bonjour, qui est à l'appareil ? ai-je alors demandé.

— C'est Jean-François Blais, de *La Voix*. »

Le grand responsable de cette célèbre émission de télévision se trouvait au bout du fil. Je n'arrivais pas à le croire.

« Christian Marc, il faut que je te parle, a répété Jean-François. Écoute, je te vois parfaitement bien à l'émission.

— Je suis beaucoup trop vieux, Jean-François. Je ne crois pas que je convienne à votre plateau. De plus, je suis très occupé avec *Piano Man Expérience* en ce moment.

— Christian Marc, je tiens à t'avoir à *La Voix*. Que puis-je faire pour te convaincre ? »

Nous avons échangé brièvement sur les éléments qui me tenaient à cœur, notamment la lourdeur du contrat pour une émission de cette envergure. Je voulais aussi protéger mes droits d'auteur sur les chansons que j'avais composées avant *La Voix*. Pendant que je parlais avec Jean-François, j'ai jeté un regard à Manon, comme pour lui dire : « Ils me veulent vraiment. » En réalité, une certaine inquiétude m'avait envahi. Je craignais d'être éliminé dès l'audition à l'aveugle. Étais-je prêt à vivre un pareil échec en public ? Je m'imaginais les quatre juges persistant à me tourner le dos jusqu'à la fin.

Alors que mon esprit partait dans toutes les directions, Jean-François Blais, un producteur extrêmement talentueux et avant-gardiste, restait en ligne. Outre *La Voix*, il était à l'origine d'une autre émission populaire, *En direct de l'univers*, animée par France Beaudoin. Toutes ces pensées défilaient dans ma tête pendant qu'il attendait patiemment ma réponse à l'autre bout du fil.

J'ai alors évoqué la nécessité de régler quelques détails contractuels avec le label associé à *La Voix* et Jean-François m'a tout de suite donné le nom de la personne avec qui je devrais transiger. J'ai ainsi pu faire ajouter une annexe au contrat qui m'était proposé en vue de protéger tous mes actifs, c'est-à-dire mon spectacle *Piano Man*, mes droits d'édition sur les musiques que j'ai composées pour différentes séries de télévision et le cinéma, les chansons que j'avais écrites pour d'autres artistes et pour moi-même, ainsi que ma collaboration à la radio avec Paul Arcand aux *Folies du vendredi*.

Ainsi, la porte de *La Voix* s'ouvrait toute grande, même si j'avais refusé de m'y présenter à deux reprises. À partir de ce moment, le temps a semblé s'écouler à toute vitesse, comme dans un rêve.

Le jour de l'audition à l'aveugle, qui se tenait devant public, je me suis retrouvé sur le plateau de la célèbre émission derrière un piano, les projecteurs braqués sur moi. Pour l'occasion, j'avais revêtu un élégant veston et j'arborais fièrement l'une de mes plus belles cravates, le nœud légèrement relâché. J'ai posé les mains sur le piano pendant que j'emplissais mes poumons d'air, au son du métronome. Entre le public et moi, Lara Fabian, Alex Nevsky, Éric Lapointe et Marc Dupré me faisaient dos.

L'instant d'après, j'entamais *Je voudrais voir New York* de Daniel Lavoie. Au même moment, Lara Fabian laissait échapper un « ah » dans l'air ambiant. La caméra de télévision me laissait entrevoir les *coachs*. Lara avait les yeux fermés tandis qu'Alex semblait écouter attentivement, hochant légèrement la tête de haut en bas au rythme de la chanson.

Au moment où j'ai entonné « ... sur tes lèvres, y'a des parfums de Chine... », Éric Lapointe a enfoncé le bouton rouge devant lui pour se retrouver instantanément face à moi. Lara Fabian n'a pas tardé à lui emboîter le pas.

Une magie semblait flotter dans l'air. Il ne restait que deux *coachs* dont le siège me faisait dos : Alex Nevsky et Marc Dupré, qui s'échangeaient de longs sourires. Puis, j'ai déposé avec entrain les mots « Comme une flûte qui hante, lointaine. Je n'ai jamais vu Djara » et Lara Fabian a laissé échapper un *wow* d'appréciation.

J'ai élevé la tonalité, me propulsant encore plus haut pour exprimer avec sincérité : « Coule-moi, coule-moi au fond de toi. Coule-moi, que je vois le feu qui brûle en toi. » En cet instant,

je rayonnais et tout mon être vibrait en harmonie avec cette magnifique chanson. En déposant ces mots avec douceur, j'ai relevé la tête pour croiser le regard de Lara Fabian, qui m'a alors lancé un superbe sourire.

Pendant que je chantais « Je n'ai jamais vu Rio... » en soutenant la dernière voyelle durant plusieurs secondes, j'ai aperçu Manon en coulisses qui sautait de joie à côté de mon grand ami Yanik Duquette, venu m'encourager pour l'occasion lui aussi.

Quelques secondes encore, et les deux autres *coachs* se sont retournés à leur tour. Dès que Marc Dupré m'a aperçu, il s'est levé en me pointant du doigt, riant de bon cœur en se rendant compte que j'étais l'interprète. Ce qui se produisait était complètement fou. J'avais réussi à conquérir un à un les juges en même temps que le public. L'énergie dans les Studios MELS à Saint-Hubert, où avait lieu l'enregistrement, était indescriptible.

J'ai mis fin à la chanson dans un crescendo tandis que je parcourais rapidement les notes du piano de ma main droite. Ce moment sur le plateau de *La Voix* restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Bien sûr, après tant d'années de métier, je connaissais déjà trois des quatre juges de cette première audition depuis quelques années pour les avoir côtoyés sur scène ou en studio. Marc, Alex et Éric me connaissaient, mais je ne pense pas qu'ils aient reconnu ma voix avant de se retourner. Leurs réactions et leurs commentaires m'ont beaucoup touché, mais l'intensité de Lara, à qui je vouais une admiration sans bornes, m'a tout simplement chaviré.

J'ai donc choisi Lara comme *coach* pour poursuivre mon parcours. L'idée que j'interprète *Je voudrais voir New York* n'était pas la mienne,

mais bien celle de Jean-François Blais. Je doutais de ce choix au départ et même ma mère, à qui je confie tout, me répétait qu'elle avait un gros doute sur ce choix, qui s'est pourtant avéré judicieux. C'est une grande chanson et on me parle encore de l'interprétation que j'en ai faite. Je l'aime énormément et je la chante souvent en spectacle encore aujourd'hui.

Je pense humblement avoir eu un beau parcours à *La Voix* en me rendant aux fameux directs du mois de mars, jusqu'aux quarts de finale. Après l'audition à l'aveugle, j'ai dû me préparer pour l'étape la moins amusante de l'émission, c'est-à-dire celle des duels. Lara avait décidé de m'opposer à Éric Bernier, un chanteur sorelois doté d'une grande puissance vocale et d'assurance, et dont le regard de feu m'intimidait. Il avait auditionné à quelques reprises par le passé, mais sans succès.

Cette fois, le gars était déterminé à gagner. Il était évident qu'il avait travaillé très fort tant mentalement que physiquement pour qu'on le prenne au sérieux et il affichait une confiance renouvelée ainsi qu'un physique en santé, ayant perdu énormément de poids. Il avait indéniablement la voix pour se rendre loin dans l'aventure. La chanson imposée pour notre duel était *L'envie d'aimer*, tirée de la comédie musicale *Les dix commandements*, produite et mise en scène par Élie Chouraqui en 2010.

Cette chanson figurait dans la liste de suggestions de mon opposant. Je me suis tout de suite senti un peu désavantagé, d'autant plus qu'elle convenait parfaitement à sa voix. Je ne pensais pas vraiment gagner cette étape, surtout après la première répétition du duel devant Lara, le directeur musical David Lafèche et tous les musiciens. Je me rappelle très bien le cri du cœur de Lara quand elle m'a dit : « Christian Marc, tu dois t'imposer dans ce duel, car Éric, lui, le fait sans gêne et avec aplomb. Si tu ne le fais pas, il est certain qu'il le fera et qu'il gagnera. »

J'avais bien l'intention de me battre, mais j'avoue que j'avais également le sentiment qu'Éric méritait d'avoir sa place au soleil. Après tout, je faisais déjà carrière dans le domaine. Entretemps, j'avais été la cible de nombreux commentaires haineux sur les réseaux sociaux de la part d'inconditionnels de l'émission qui me reprochaient d'être trop vieux, à quarante ans, pour faire *La Voix*, que j'avais eu ma chance, que j'étais déjà en tournée et ainsi de suite. Il va sans dire que ces commentaires me perturbaient beaucoup. Autant je voulais franchir cette étape avec succès, autant je souhaitais voir Éric gagner, car non seulement il était talentueux, mais je le trouvais également attachant. C'était une drôle de situation, je l'avoue, mon hypersensibilité me rendant ambivalent dans les circonstances.

Je qualifierais notre duel de grand duo. Nous avons chanté ensemble en y mettant tout notre cœur. Pour ma part, j'ai tout donné et lui a été génial dans sa performance tout comme dans son attitude, je dois l'avouer.

Dénouement inattendu, Lara a préféré ma performance et j'ai donc emporté le duel. Je dois toutefois être honnête, car le public, lui, était assez partagé. Un malaise s'est vite installé et l'incompréhension était omniprésente. La vérité, c'est qu'Éric et moi espérions que celui d'entre nous que Lara ne choisirait pas serait alors repêché par un autre des *coachs* pour ainsi poursuivre l'aventure. Ce n'est cependant pas ce qui s'est passé et Éric a dû quitter l'émission.

Je me suis toujours senti un peu coupable de son départ, même si je n'y étais pour rien. Quelques mois plus tard, je l'ai invité à chanter à une représentation de *Piano Man Expérience* que nous donnions à la salle André-Mathieu, à Laval. Le public l'a adoré, tout comme lors de son passage à *La Voix*. Il est venu interpréter la chanson de notre duel avec moi pour l'occasion. Un beau moment.

Certains des candidats qui remportent les duels se voient passer automatiquement en quarts de finale sans avoir à se mesurer sur le champ de bataille. Ce segment de l'émission est enregistré en direct à la télé, ce qui ajoute du stress, mais aussi du plaisir et du prestige. J'allais donc faire partie des directs, un accomplissement notable pour cette émission. Je m'amusais ferme, mais je sentais aussi que l'étau de mon horaire chargé se resserrait sur moi. Les choses se compliquaient, d'autant plus que je ressentais des douleurs de plus en plus intenses dans tout mon corps. Compte tenu de mon électrosensibilité, dont je reparlerai plus loin, je souffrais terriblement de brûlures cutanées, de palpitations cardiaques et d'étourdissements, en plus de perdre connaissance assez régulièrement.

L'équipe de *La Voix* a pris grand soin de moi tout au long du processus, en particulier Jean-François Blais. Mais tout devenait difficile, compte tenu de mon état de santé et de mon horaire chargé auquel s'étaient ajoutées mes apparitions à *La Voix*. J'ai dû reconnaître que je devais lâcher prise quelque part.

Quand j'ai proposé aux membres de l'équipe d'interpréter *I'm Still Standing* d'Elton John en quarts de finale, ils ont fait valoir que cette chanson ne donne pas de frissons et qu'elle mettait en péril les chances que je me rende en demi-finale. Ils m'ont fortement recommandé de faire un autre choix, mais ma décision était prise. J'assumais entièrement mon choix, d'autant plus que j'interprète cette chanson depuis longtemps dans mes spectacles. Elle m'habite, elle me ressemble. J'avais jusque-là chanté deux ballades lors des deux premières étapes et je voulais maintenant m'éclater grâce à un truc beaucoup plus rythmé et joyeux avant de quitter l'émission.

J'ai fait à ma tête. J'ai chanté *I'm Still Standing* debout en jouant sur un piano droit et, comme je m'y attendais, je ne me suis pas

rendu à la demi-finale. C'est plutôt ma collègue Samantha Neves, une jeune chanteuse de l'Outaouais, qui a réussi à se qualifier. Elle a donné des frissons à tout le monde et elle méritait amplement cette victoire. De mon côté, j'étais passablement fier de moi. J'étais satisfait d'avoir suivi mon instinct et reconnaissant d'avoir passé ces quelques semaines en compagnie des membres de l'équipe de télévision de haut niveau. Je me suis senti respecté d'eux et j'ai bien aimé qu'ils me fassent bien paraître à l'écran, car, oui, j'ai ma fierté!

Mon passage à *La Voix* m'aura permis des rencontres marquantes. Je pense ici à Jacques Comeau et à sa fille Josiane, du Nouveau-Brunswick, des artistes de talent et de cœur. Je pense aussi au jeune Jordan Lévesque, originaire de Baie-Comeau. Cet enseignant en musique, à la carrure d'un joueur de football, a un talent fou en plus d'être très polyvalent et d'une incroyable rigueur. Je fais appel à lui pour me remplacer lors de la production de mes capsules humoristiques à la radio quand j'ai un empêchement.

Je répète haut et fort que j'ai adoré mon expérience à *La Voix*. Je dois une fière chandelle à Jean-François Blais pour avoir pris la peine de m'appeler personnellement et d'avoir insisté pour que j'accepte son invitation. Parfois, nos moments les plus précieux sont ceux que nous hésitons à vivre pour diverses raisons. Cependant, lorsque nous nous laissons porter par l'énergie de ceux qui croient en nous, tout devient possible.

Sensible, vous dites ?

*« Plus grand est l'obstacle, plus grande
est la gloire de le surmonter. »*

— Molière

Ce que le public perçoit d'une vedette, quel que soit son degré de popularité, se limite la plupart du temps à ses apparitions sur scène, à l'écran ou en ligne, ainsi qu'aux entrevues qu'elle accorde aux médias. Un artiste voudra toujours donner le meilleur de lui-même en public, nonobstant ce qui peut se passer dans sa vie de tous les jours.

Je n'échappe bien sûr pas à cette réalité. Dans un mélange de fierté et de respect pour moi-même autant que pour tous ceux avec qui je travaille, il ne me viendrait jamais à l'idée d'étaler mes difficultés en public. Cependant, il existe une facette de ma vie qui me pose d'importantes difficultés, lesquelles peuvent parfois entraver mes apparitions en public. Je n'ai pas l'habitude d'en parler à moins qu'on aborde le sujet, mais je choisis délibérément d'en parler ici.

Je souffre d'électrosensibilité, ce qui signifie que je suis hypersensible aux radiofréquences et aux champs électromagnétiques. Selon des études menées par l'Institut national de la santé publique du Québec, cette condition affecte de 3 à 10 % de la population des pays développés dotés de télécommunications et de réseaux Wi-Fi, bien que demeurant largement méconnue du grand public pour diverses raisons.

Je vous explique. J'ai commencé à éprouver des symptômes douloureux et inconfortables à la suite de deux électrocutions. La première est survenue en 2016 lors d'une séance d'enregistrement au studio Piccolo, à Montréal. J'étais en train d'enregistrer sur un orgue Hammond B3, un instrument mythique qui est devenu très à la mode en 1955 et qui est encore très utilisé aujourd'hui. Le B3 du studio datait donc des années 1950 ou 1960 et sa fiche électrique ne comportait pas de mise à la terre.

J'avais aussi eu la mauvaise idée de retirer mes sandales, car je trouvais cela plus confortable. J'avais posé le pied droit sur la pédale du volume et le gauche sur une pédale munie d'un interrupteur qui me permettait de communiquer avec la régie par l'entremise d'un micro placé devant moi. Au moment de poser les mains sur le clavier, j'ai reçu une solide décharge électrique qui m'a traversé du bras gauche au bras droit, en passant par ma mâchoire. Je suis resté paralysé quelques secondes pendant que la secousse se poursuivait, puis je me suis évanoui. J'ai repris connaissance quelques minutes plus tard, endolori et confus, mais j'ai poursuivi mon travail en me disant que la douleur s'estomperait.

La seconde, somme toute banale, a eu lieu en octobre 2017 dans ma petite voiture Smart de l'époque. Manon était au volant et je prenais place à ses côtés. J'ai voulu recharger mon téléphone portable en le branchant dans la prise de douze volts du tableau de bord et j'ai alors reçu une petite décharge électrique dans le bras gauche. J'ai tout de suite senti de petits frémissements dans mon bras, comme si l'électricité refusait d'en sortir. Depuis ce temps, il ne se passe pas une journée sans que mon bras gauche chauffe lorsque je m'approche d'une source électrique ou magnétique. Au début, tout cela m'incommodait, mais j'étais loin de me douter que ma vie était en fait en train de basculer.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai senti mon cœur battre à tout rompre en même temps qu'une sensation de brûlure dans mon bras gauche, comme si j'étais atteint de zona. C'était très intense. En voiture sur l'autoroute, au cinéma, au restaurant, au centre commercial, chez mes amis, chez mes parents, bref partout où je me rendais, je sentais des brûlures sur ma peau. Je ne comprenais pas alors encore que cette douleur était due au fait que j'étais hypersensible dès que je m'approchais d'une source d'électricité.

Divers tests administrés à l'hôpital, tels qu'un *scan*, un électrocardiogramme et des prises de sang, ont montré que mon corps, mon cœur et ma tête semblaient tout à fait normaux. Bien entendu, ces tests visaient à écarter toute condition ou médicament qui aurait pu expliquer mes symptômes. Après un examen par tomodynamomètre, qui n'a révélé aucune anomalie au cerveau, mon état s'est vite détérioré.

Je me suis alors rappelé une conversation que j'avais eue quelques années auparavant avec Mélanie Pilon, une amie du secondaire. Elle m'avait confié être sensible aux signaux Wi-Fi, voire « allergique » à ces derniers. J'avoue que je l'avais trouvée un peu bizarre à ce moment. C'est elle que j'ai appelée d'urgence dès que mes symptômes ont empiré. C'est en suivant ses conseils et en jasant de ses différents symptômes qu'il me paraissait évident que j'avais développé une hypersensibilité aux ondes magnétiques et électriques.

Par la suite, j'ai rencontré un médecin spécialisé en médecine du travail et en intolérances environnementales œuvrant au Centre hospitalier de l'Université de Montréal. Bien qu'il ait confirmé mes craintes, il n'avait pas « le droit » de poser un diagnostic d'électrosensibilité chez de nouveaux patients, car il avait reçu des avertissements du Collège des médecins à cet effet dans le passé.

Cette condition, ce trouble, cette intolérance aux ondes demeure à ce jour un sujet délicat ici au Canada. En revanche, en Californie et dans plusieurs pays d'Europe, notamment la Suède, l'électrosensibilité est reconnue comme une maladie à part entière et les gens diagnostiqués reçoivent même une indemnisation. Je pourrais comparer cette maladie avec celle de Lyme qui, pendant des années, n'a pas été prise au sérieux.

Heureusement, dès l'apparition de mes symptômes, ma femme, ma famille et mes amis m'ont apporté leur soutien inconditionnel. Ils ont toujours été là dans les moments difficiles et ont tout fait pour que je recouvre la santé afin que je puisse reprendre une vie « normale ». Bien sûr, il y a eu des sceptiques, il y en aura sûrement toujours. Moi, je sais comment je me sens lorsque les brûlures deviennent si vives que j'ai l'impression que mon sang est en ébullition.

J'ai bien d'autres choses à faire que de m'inventer une maladie. D'ailleurs, je me passerais bien de cette condition, même si, au fil des années, j'ai appris à vivre avec elle. Je comprends, par exemple, que je ne peux pas passer deux heures dans une zone Wi-Fi au cinéma si j'ai un engagement le lendemain, car mon corps s'embrasera et je pourrais même être confus pendant le spectacle. En revanche, je sais que l'application de glace atténue de beaucoup mes douleurs. Il m'arrive souvent de m'endormir avec un ou même deux petits blocs de glace posés directement sur ma peau.

À la maison, nous avons pris des mesures en vue d'éliminer au maximum les ondes électromagnétiques. Toutes nos connexions Internet sont filaires, ce qui signifie que nos télévisions intelligentes sont reliées au routeur via des câbles Ethernet. Nous pouvons ainsi accéder facilement à tout le contenu en ligne, y compris Netflix, YouTube, Prime, Disney+ et bien d'autres. Nous disposons également d'un téléphone résidentiel auquel nous renvoyons la

plupart de nos appels entrants depuis nos téléphones portables, nous assurant ainsi de rester joignables même en mode avion.

Nos ordinateurs portables sont eux aussi câblés, ce qui nous permet de recevoir toutes nos notifications, que ce soit pour les messages textes, les courriels et plus encore. La transition à un environnement filaire a été un long processus, mais combien nécessaire, car il a considérablement amélioré notre espace de vie en réduisant les ondes électromagnétiques et en préservant ma santé.

L'électrosensibilité constitue donc une réalité avec laquelle je dois composer au jour le jour, que je le veuille ou non. C'est une condition permanente qui m'effraie également, car les impacts à court, moyen et long terme demeurent largement méconnus de la médecine à l'heure actuelle.

Ainsi, après mon audition à l'aveugle sur le plateau de *La Voix*, je me suis senti complètement vidé. Non pas parce que j'avais donné tout ce que j'avais en quelques minutes, car j'en avais déjà l'habitude avec *Piano Man*. Bien sûr, j'avais mis tout mon cœur et toute mon énergie dans mon interprétation de la chanson *Je n'ai jamais vu New York*. L'ennui, c'est que les studios de *La Voix* sont situés sur un terrain où se trouve plus d'une dizaine d'antennes cellulaires, sans compter les téléphones portables des centaines de spectateurs présents lors de l'enregistrement de l'émission. À cela s'ajoute la panoplie de systèmes et d'appareils électroniques informatiques nécessaires au fonctionnement d'un studio, notamment des ordinateurs portables et des centaines de microphones sans fil.

Au cours des semaines suivantes, j'ai éprouvé énormément de plaisir à participer en tant que candidat lors des tournages et des directs de *La Voix*. Toutefois, je perdais connaissance en moyenne

trois fois par jour. Ces moments ont été assez éprouvants, mais tous les membres de l'équipe de production se sont montrés d'une grande gentillesse à mon égard. J'ai donc dit à Manon que j'étais déterminé à m'investir pleinement dans cette expérience.

Quelques années plus tard, en 2022, je me suis rendu à Québec pour le tournage d'une émission de *Salut Bonjour Week-end*. L'équipe m'avait réservé une chambre dans un hôtel de la ville, mais l'endroit était malheureusement saturé d'ondes électromagnétiques. J'ai dû endurer une sensation intense de brûlure sur ma peau, ce qui était extrêmement inconfortable. Cette nuit-là, la douleur est devenue insupportable au point que j'ai dû m'immerger dans un bain d'eau tiède pour soulager mes maux.

Le lendemain matin, pendant mon entrevue avec l'animatrice de *Salut Bonjour Week-end*, Ève-Marie Lortie m'a parlé des chansons de mon nouvel album, *Un nouveau printemps*, duquel je faisais la promotion. Elle m'a ensuite fait entendre un extrait de la chanson intitulée *Électrosensible*, écrite par mes amis Richard Turcotte et Christian Sbrocca. J'étais tellement ému que j'ai versé quelques larmes en direct à la télévision en expliquant brièvement ma condition, ainsi que la nuit éprouvante que je venais de passer à l'hôtel en dormant dans un bain.

La direction de l'émission s'est montrée extraordinaire. En plus de me proposer de devenir chroniqueur à l'émission, on a pris l'initiative de me loger à l'extérieur de la ville, plus près de la nature, depuis cet incident. La plupart des employés sur le plateau se soucient de mon bien-être et, lorsqu'ils sont près de moi, ils mettent leur téléphone portable en mode avion pour éviter de me causer des douleurs supplémentaires. Je me compte extrêmement chanceux de pouvoir bénéficier du soutien et du respect de cette équipe.

Sensible, vous dites ?

ÉLECTROSENSIBLE

Paroles et musique : Christian Sbrocca et Richard Turcotte

Je suis sensible
Je suis touché par le vent
Ému devant vos larmes
Fragile
Chaviré par le temps
Et il me livre à l'exil

Ma vie tient à un fil
Entre les ondes, je perds le nord, je cherche l'ombre
Ne me débranchez pas
Rattachez-moi, le courant passe, mais trop pour moi
Ma vie ne tient qu'à un fil
Je suis électrosensible

Je suis risible
Certains se plaisent à le dire
On dit que j'imagine...
Je ne suis pas fou
Ma tête brûle sous le toit des villes
Un mal invisible

Ma vie tient à un fil
Entre les ondes, je perds le nord, je cherche l'ombre
Ne me débranchez pas
Rattachez-moi, le courant passe, mais trop pour moi
Ma vie ne tient qu'à un fil
Je suis électrosensible

Et toi, tu restes là
Et on se tient sur la corde raide ensemble
Je suis le funambule et toi mon impédance
Ma survie, ma toile, mon ange

Ma vie tient à un fil
Entre les ondes, je perds le nord, je cherche l'ombre
Ne me débranchez pas
Rattachez-moi, le courant passe, mais trop pour moi
Ma vie ne tient qu'à un fil
Je suis électrosensible



Certes, il peut arriver que mon corps brûle intensément en réaction aux ondes électromagnétiques, comme je l'ai expliqué précédemment, j'ai parfois perdu connaissance sans crier gare. Je m'interroge sur ce que l'avenir me réserve sur le long terme. C'est pourquoi je vis avec un sentiment d'urgence, car l'avenir demeure en grande partie un mystère pour moi de ce côté. Ainsi, je ne peux ignorer ce phénomène ni minimiser son impact sur ma santé. À cet égard, je suis profondément reconnaissant envers tous ceux qui m'entourent, car ils font preuve d'une grande compréhension, d'une ouverture d'esprit et d'une chaleur humaine à mon endroit, où que je me trouve.

Ceux qui ont été témoins de mes épisodes au fil des ans me croient bien plus facilement que les autres. Je pense notamment à mon amie France D'Amour, qui m'a récemment avoué qu'elle s'est tout de suite renseignée à ce sujet dès qu'elle a appris ma condition. Elle m'a confié qu'elle mettait son téléphone portable en mode avion tous les soirs et qu'elle éteignait son routeur Wi-Fi la nuit. Certains de mes amis ont également adopté ces habitudes. Les effets d'appareils émettant des ondes électromagnétiques sur la santé doivent être pris au sérieux. Nous devrions nous informer davantage et adopter de nouvelles pratiques dans nos foyers. En tant que porte-parole du Rassemblement Électrosensibilité Québec, je vous recommande vivement de consulter son site Web, electrosensibilitequebec.com pour obtenir plus d'informations à ce sujet.

Un appareil qui reste allumé peut sembler anodin, mais si l'on additionne le nombre d'appareils intelligents dans une même maison, cela devient préoccupant. Je comprends que l'industrie nous vante les avantages d'une maison dite intelligente, car il est vrai que nous pouvons mieux gérer notre consommation d'électricité grâce à la domotique. Toutefois, lorsque je rends visite à des gens qui habitent dans des maisons intelligentes, je ne peux y rester bien longtemps. Je peine d'ailleurs à comprendre comment ils parviennent à dormir avec autant d'appareils intelligents.

Remarquez-vous tout ce qui est connecté au Wi-Fi autour de vous ? Téléphones intelligents, ordinateurs, tablettes, consoles de jeux vidéo, téléviseurs, imprimantes, pour ne nommer que ceux-là. Pourquoi est-ce si utile d'avoir une cafetière équipée de Wi-Fi et Bluetooth ? Pourquoi avoir un réfrigérateur intelligent avec caméra intégrée ? Pourquoi se procurer des électroménagers intelligents ? Les dirigeants d'Hydro-Québec pourraient nous dire que cela nous incite à mieux gérer notre consommation d'énergie. Il est indéniable que nous pouvons améliorer notre utilisation de l'électricité.

Mais à force de multiplier les antennes, les tours de communication et les relais sur les bâtiments, il n'y aura bientôt plus d'endroits où je me sentirai bien. Je pense à certains parcs des centres-villes où il m'est difficile de rester, car le Wi-Fi est trop puissant. J'emporte toujours mon acoustimètre avec moi pour mesurer la nocivité des ondes environnantes. Cet appareil haut de gamme, le Safe & Sound Pro II, conçu par Safe Living Technologies inc., est particulièrement pratique pour les personnes électrosensibles. Je m'en sers régulièrement pour évaluer l'intensité des ondes dans les chambres d'hôtel, par exemple. Étonnamment, c'est parfois à l'extérieur qu'il détecte les niveaux de toxicité les plus élevés. Cela me terrifie, je dois dire.

Récemment, j'ai donné un spectacle au parc Jean-Bosco, tout près de Joliette dans Lanaudière. En plein cœur du parc, juste derrière la scène où je devais chanter, se dressait une immense tour de cinquième génération. J'ai eu une migraine comme jamais auparavant, ressentant une sensation de combustion dans tout mon corps.

J'ai perdu connaissance, pour finalement reprendre mes esprits une demi-heure plus tard dans le bâtiment de service. Nul besoin de vous expliquer davantage que si les antennes continuent de se multiplier, je ne pourrai plus donner de spectacles dans les parcs.

Je me trouvais pourtant dans l'un des plus beaux parcs du Québec, un endroit où la nature et le plein air devraient me faire le plus grand bien, mais ce n'était malheureusement pas le cas. J'ai néanmoins réussi à donner mon spectacle, mais de peine et de misère. Je suis conscient que les municipalités n'ont aucun pouvoir de décision quant à l'installation des tours cellulaires. Ces décisions relèvent du gouvernement fédéral et elles sont prises sans véritable consultation auprès de la population. À mon avis, la situation est alarmante. Je remarque de plus en plus d'antennes non seulement dans les parcs, mais aussi dans les aires de stationnement des garderies et même à proximité des centres d'hébergement de soins de longue durée.

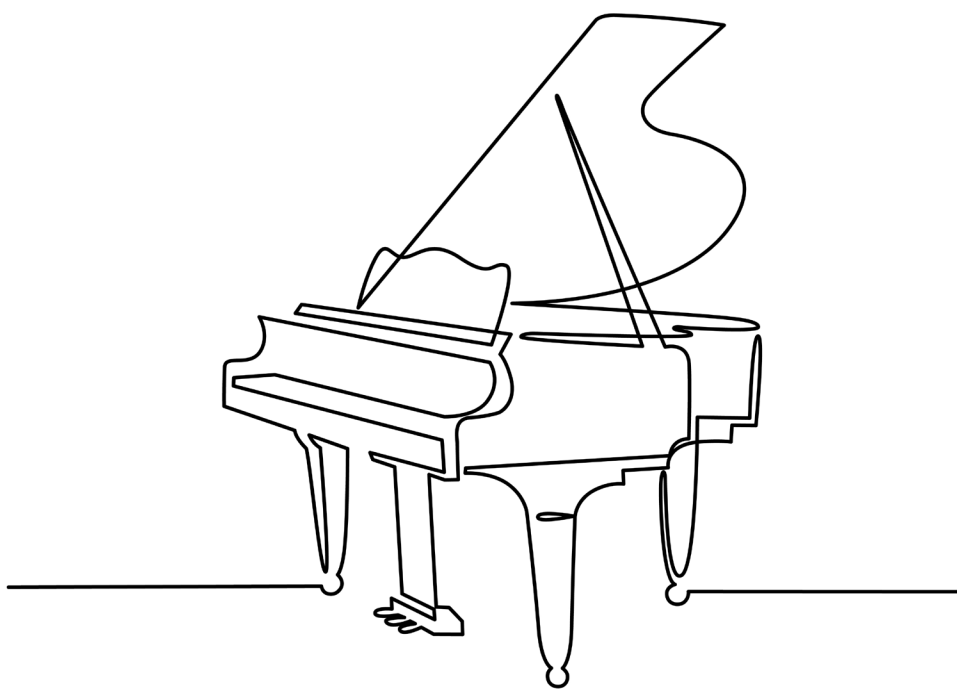
Mon opinion, bien que personnelle et non scientifique, n'a qu'une valeur limitée, mais je reste convaincu que ces tours ne sont jamais parfaitement inoffensives en ce qui a trait à la santé humaine, ainsi que pour la faune et la flore. Avec le temps, j'ai appris à lâcher prise sur ce que je ne peux pas contrôler, mais je pense que nous devrons un jour faire face à la réalité et que nous découvrirons probablement de nouvelles intolérances liées à l'environnement.

Il est tout à fait possible d'adopter de meilleures pratiques en ce qui a trait à l'électromagnétisme. Nous pouvons par exemple désactiver les antennes que nous n'utilisons pas sur nos téléphones portables, comme Bluetooth, qui est généralement utilisé dans nos véhicules. Il ne devrait pas servir ailleurs qu'en voiture, car même quand elle est inactive, l'antenne recherche constamment une connexion. De plus, nous devrions éteindre nos routeurs Wi-Fi la nuit, comme l'indique clairement le manuel d'emploi de ces appareils, bien que nous ayons tendance à ne pas le lire.

En outre, il est conseillé de ne pas porter de montre intelligente pendant de longues périodes et d'éviter de tenir notre téléphone portable contre notre oreille pendant de longues conversations, car après six minutes d'utilisation, les dommages causés dans un rayon de dix centimètres autour du téléphone sont plus importants et plus préjudiciables. En activant le haut-parleur lorsque nous parlons tout en tenant le téléphone dans notre main, nous évitons ainsi d'exposer notre cerveau aux ondes électromagnétiques.

Pour ma part, je garde toujours mon téléphone portable sur moi, mais je le laisse en mode avion la plupart du temps. À l'occasion, je le mets en mode normal pour n'utiliser que l'antenne du réseau cellulaire, en désactivant Wi-Fi et Bluetooth. Cela me permet de répondre rapidement à un courriel ou d'envoyer quelques messages textes, mais je ressens rapidement des picotements causés par l'appareil, dans ma main puis dans mon bras.

En résumé, je ne souhaite pas susciter la peur chez qui que ce soit, mais je suis convaincu que si nous utilisons tous nos ordinateurs et téléphones mobiles de manière plus consciente des possibles effets de ces technologies, notre vie et notre santé en bénéficieraient grandement.



Il y a de la magie dans l'air

*« La seule chose qui soit mieux que de
chanter est de chanter encore. »*

– Ella Fitzgerald

Manon, qui est d'origine franco-ontarienne, était une vedette déjà à treize ans, dotée d'une voix remarquable qui attirait beaucoup l'attention. À l'époque, alors que j'étais dans la jeune vingtaine, j'avais entendu parler d'elle à plusieurs reprises. C'était une artiste déjà bien établie à la télévision. À mes yeux, elle était « la petite Manon Séguin », comme on l'appelait, une artiste douée malgré son jeune âge.

La première fois que nos chemins se sont croisés, nous faisons partie d'une grande troupe d'artistes québécois se rendant au New Jersey pour donner un spectacle à grand déploiement, *Viva Casino*, qui se tenait à l'hôtel-casino Tropicana d'Atlantic City. Cette salle, l'une des plus grandes de l'est des États-Unis, comptait près de deux mille sièges. Dans cette production, Manon et moi étions chanteurs aux côtés de trois autres collègues, accompagnés de huit danseuses-acrobates et d'une dizaine de musiciens.

Manon avait alors dix-sept ans et moi vingt-six. C'était en 2003, et nous suivions tous deux des trajectoires bien distinctes. À ces âges, un écart de neuf ans semble énorme. Manon, de son côté, avait un partenaire qui l'avait suivie à Atlantic City, où ils se sont fiancés. Son amoureux n'est resté que le temps d'un week-end

au début de notre séjour, qui s'est étalé sur plusieurs semaines au même hôtel-casino.

Manon, qui a entamé sa carrière de chanteuse vers l'âge de onze ans, a toujours collaboré avec des hommes tels que des producteurs et des musiciens. Elle était souvent la seule femme dans un milieu masculin. À dix-huit ans, je la trouvais quelque peu naïve, car elle croyait qu'elle pouvait être amie avec plusieurs d'entre eux sans qu'ils aient eux-mêmes d'autres intentions en tête.

Un soir où la troupe mangeait dans la cafétéria du casino, tous un peu éméchés, j'ai exprimé à voix haute mon doute quant à la possibilité que Manon épouse un jour son fiancé, car il m'apparaissait évident qu'elle ne l'aimait pas. De plus, je m'interrogeais sur son comportement avec les autres musiciens et j'étais sceptique quant à ses intentions. Il est important de noter que je n'avais aucun intérêt romantique envers elle à ce moment ; je remettais simplement en question la crédibilité de sa relation.

Souvent, après nos spectacles, nous nous rendions en groupe à un bar de karaoké. Manon passait généralement la soirée à discuter avec le batteur, un véritable séducteur. Ayant toujours évolué dans un milieu d'hommes, elle ne se rendait pas compte que son comportement pouvait prêter à confusion. Elle pouvait par exemple passer des heures en compagnie du batteur, les jambes croisées sur les siennes, comme s'il était un simple coussin. De plus, il lui arrivait de prendre un verre dans sa chambre et d'aller au cinéma avec lui. À ses yeux, tout cela était parfaitement normal, rien de plus qu'une soirée entre amis.

Évidemment, en observant sa conduite, je ne voyais pas les choses sous cet angle. Pour moi, il était évident qu'elle n'épouserait jamais l'homme qui l'avait demandée en mariage. Quant à mon commentaire mal avisé dans la cafétéria, le producteur du spectacle

m'a demandé de présenter des excuses à Manon, considérant que j'étais allé trop loin en affirmant devant tout le monde que son fiancé et elle ne s'épouseraient jamais.

À cette époque, bien qu'elle reconnaissait mon talent de chanteur, elle me percevait comme un artiste parmi tant d'autres. Le seul lien qui nous unissait était de nature artistique, à l'exception de ma sortie maladroite devant tout le monde à la cafétéria. En y repensant, elle se servait même de la carte d'identité de ma compagne pour entrer dans les bars des environs, notamment dans ce bar de karaoké, car l'âge légal pour fréquenter de tels établissements dans ce pays est de dix-huit ans, et elle n'en avait que dix-sept.

Ainsi, je ne considère pas ce spectacle à Atlantic City comme notre première rencontre, car elle y avait ses amis et, moi, les miens. Nous nous sommes revus par la suite alors que nous travaillions pour le même producteur de spectacles. Avant cela, il est important de souligner que nous avons perdu Manon de vue pendant un certain temps, car elle était sous contrat avec une gérante contrôlante et narcissique qui dictait chaque aspect de sa vie. Dans le milieu artistique, il était largement admis qu'elle était mal représentée par cette femme qui avait une grande emprise sur elle. Une fois que Manon a mis fin à ce contrat, elle a recommencé à se produire sur scène avec ce producteur spécialisé dans les spectacles de casinos.

À un moment donné, il a exprimé à Manon son intention de lui présenter quelques chansons en vue d'un éventuel album et il lui a donné une adresse à Brossard, sur la Rive-Sud de Montréal, où elle devait se rendre pour ce faire.

Manon s'est rendue à l'endroit indiqué, et c'est moi qui l'ai accueillie en ouvrant la porte du studio où nous répétions. Je me

souviens que je portais ce jour-là mon chandail de Superman. Elle a semblé surprise de me voir et m'a demandé ce que je faisais là. Ma réponse : je venais lui proposer l'une de mes compositions. Elle a alors voulu savoir chez qui nous nous trouvions exactement, et je lui ai expliqué que nous étions chez mon meilleur ami Mario Sévigny, qui est à la fois compositeur, producteur et réalisateur.

Une fois la surprise passée, je lui ai dévoilé la chanson que je souhaitais lui présenter, *Je n'ai jamais su*, qu'elle a ensuite enregistrée sans mon aide. Elle a reconnu qu'elle la trouvait bonne, mais pas exceptionnelle. Malheureusement, son producteur n'a pris aucune mesure pour promouvoir cet enregistrement et la chanson est donc restée inédite.

Plusieurs mois plus tard, en novembre 2010, ce même producteur nous a fait travailler ensemble dans un piano-bar au Turning Stone Resort & Casino, dans la région de Syracuse. Mon premier album éponyme était sorti depuis peu et Manon avait assisté à son lancement, qui avait eu lieu peu de temps après mon départ de la tournée de Sylvain Cossette, que j'accompagnais en tant que musicien.

Lors du lancement, Manon m'a demandé un autographe pour sa sœur. Je me souviens avoir écrit : « À ma future femme Karine ! » Cela parce que sa sœur, Karine, m'avait découvert à travers les chansons du film *À vos marques... party!* auxquelles j'avais collaboré. Manon lui avait promis qu'elle me demanderait d'écrire cette phrase en guise d'autographe. Mais en réalité, il y a eu comme un déclic entre nous deux à ce moment.

Manon avait également aimé mon album, ce qui m'avait touché étant donné que j'avais une grande estime pour son talent. Son avis comptait beaucoup pour moi. De plus, elle travaillait également au spectacle intitulé *Best of Broadway* avec ma conjointe de l'époque,

qui faisait partie de cette production en tant que danseuse et acrobate. Elles passaient donc leurs journées à répéter ensemble et à se maquiller dans leur loge. À l'époque, Manon avait vingt-quatre ans et moi trente-trois.

Entretemps, Manon s'était séparée de l'homme avec qui elle était censée se marier, confirmant ainsi mes doutes. Ce n'était pas l'homme de sa vie. Elle m'a avoué plus tard qu'elle se demandait depuis longtemps si elle et lui s'aimaient vraiment. Peut-être y avait-il une certaine complicité entre eux, mais rien de plus. Ils sont tout de même restés ensemble pendant six ans et, selon Manon, c'est un gars formidable.

Revenons à Syracuse. Quelques semaines auparavant, nous nous étions retrouvés pour une séance de photos en prévision de notre spectacle au piano-bar bien connu *The Leopard Lounge*. Au cours de cette séance, je me rappelle avoir demandé au producteur de nous réserver des chambres individuelles, sinon ça m'aurait mis dans une position assez délicate avec ma blonde. Cette demande s'imposait, car il était réputé pour son caractère imprévisible et son manque d'organisation en ce qui avait trait aux aspects pratiques. Bien qu'il ait réussi de nombreux projets comme producteur, il avait parfois tendance à négliger les conditions de travail. Je n'étais donc pas certain de pouvoir lui faire entièrement confiance de ce côté et je préférais confirmer tous les arrangements avant notre départ. Heureusement, il nous avait bel et bien réservé deux chambres.

Manon m'a raconté plus tard qu'elle avait bien failli demander à ma compagne si elle était mal à l'idée qu'elle et moi passions deux semaines ensemble. Elle voyait cela comme une façon maladroite de lui assurer qu'il ne se passerait absolument rien entre nous. Par chance, elle avait gardé cette pensée pour elle en se disant que ce n'était pas le genre de choses à exprimer ouvertement.

Avant de prendre la route pour Syracuse, je suis passé chercher Manon chez sa mère à l'Original, près de Hawkesbury en Ontario. Je lui ai demandé si elle avait fini par se marier. Elle m'a répondu en riant que je savais très bien que non et en a profité pour me taquiner en me traitant d'idiot. Bien sûr, je voulais simplement plaisanter et entamer le voyage sur une note légère, car je savais déjà qu'elle n'était plus avec lui.

Pendant le trajet de près de cinq heures depuis l'Ontario jusqu'à Syracuse, nous avions prévu de répéter les chansons que nous allions interpréter ensemble, car nous n'en avions pas eu le temps jusque-là. J'étais alors très occupé, en particulier depuis la sortie de mon album. Cependant, au cours de ces cinq heures, nous nous sommes mis spontanément à parler de nous-mêmes, sans jamais toucher à une seule chanson. Nous sommes donc arrivés à Syracuse un peu anxieux à l'idée de chanter ensemble.

J'ai ouvert le spectacle avec *Ain't No Sunshine*, un succès de 1971 de Bill Withers, repris ensuite notamment par Michael Jackson et Lenny Kravitz. Dès les premiers mots, j'ai vu le visage de Manon changer. Elle m'a dévisagé du regard, sentant instantanément la chaleur lui monter aux joues.

Un lien spécial s'est établi entre nous dès cet instant. En son for intérieur, Manon se demandait ce qui était en train de se passer. Elle était stupéfaite. Mon jeu au piano la prenait par surprise, d'autant plus qu'elle ne savait presque rien de mes compétences en la matière. Pour ce contrat, nous formions un duo, ce qui signifiait que nous chantions tous les deux tandis que je nous accompagnais au piano. Manon, quant à elle, ne jouait pas d'instrument, à l'exception de quelques percussions à l'occasion.

À la pause, le gérant de l'établissement est venu nous dire que nous formions le meilleur duo qu'il avait entendu au cours des

vingt dernières années. Manon et moi, nous nous sommes regardés, abasourdis. Nous nous demandions comment nous avons réussi à livrer une prestation aussi harmonieuse sans que nous ayons répété ensemble. Il était évident que, sur le plan musical, nous avons spontanément créé quelque chose de puissant. Nous sommes depuis ce jour des âmes sœurs musicales.

Nous avons réparti le répertoire en deux parties distinctes : le mien était issu du vaste monde des pianistes, tels que Jerry Lee Lewis, Ray Charles, Billy Joel, Elton John et bien d'autres, tandis que Manon se consacrait aux chansons des grandes divas comme Aretha Franklin, Whitney Houston, Lady Gaga et Katy Perry. Notre première chanson en duo avait pour titre *Need You Now* du groupe Lady Antebellum, que nous avons interprétée en parfaite harmonie en y apportant une touche minimaliste. D'ailleurs, Manon plaisantait souvent en disant que, sur scène, nous partagions un seul et même cerveau. Une fois hors scène, elle prétendait toujours qu'elle reprenait possession du cerveau au complet. Encore aujourd'hui, nous continuons à nous taquiner, cela fait partie de notre complicité.

À la fin de cette première soirée au piano-bar, qui s'est terminée vers deux heures du matin, ni Manon ni moi n'étions prêts à regagner nos chambres. Nous nous sommes plutôt dirigés vers l'un des restaurants de l'hôtel où nous logions pour y déguster un hamburger américain tout en discutant à bâtons rompus. Une sorte de magie était à l'œuvre et nous ne cessions de nous répéter que notre parfaite synchronisation sur scène était tout simplement incroyable. Je dois l'avouer, sa voix m'avait déjà hypnotisé et j'étais sous le charme de sa beauté et de sa candeur.

C'était le genre de lien qui ne s'établit que très rarement dans une vie. Nous avons étiré la nuit et discuté jusqu'à quatre heures, moment où nous avons regagné nos chambres en convenant que nous

explorerions l'hôtel et le casino le lendemain matin. J'ai suggéré à Manon de m'appeler à son réveil pour que nous puissions entreprendre cette visite ensemble, et nous nous sommes quittés sur cette note.

Au matin, Manon s'est levée relativement tard et, pendant qu'elle se préparait, elle a décidé d'écouter mon album, qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion d'entendre au complet. Elle se sentait quelque peu gênée de travailler avec moi sans l'avoir entendu en entier. De mon côté, réveillé depuis huit heures et lassé d'attendre, je suis allé frapper à sa porte. Lorsqu'elle m'a ouvert, je lui ai demandé si elle était prête, car il était déjà midi.

« Tu avais demandé que je te prévienne dès que je me lèverais. Eh bien, je suis levée maintenant !

— Eh bien, moi, je suis debout depuis huit heures. J'attends depuis tout ce temps de prendre un café, d'autant plus qu'il y a un Starbucks dans l'hôtel. »

Manon s'est rapidement préparée et nous nous sommes rendus au Starbucks. Là, elle m'a prié de lui passer le lait et le sucre pour son café. « Oh ! Encore un autre qui transforme son café en dessert, me suis-je exclamé.

— Puis-je prendre mon café à ma façon ce matin ?

— Tu aimes vraiment ce genre de café ? C'est trop sucré, je trouve. Essaie-le noir, juste pour voir.

— J'ai déjà essayé de mettre moins de sucre. »

Finalement, elle a eu une révélation en goûtant au café et j'en ai profité pour lui dire à la blague que c'est ainsi que le café est censé être dégusté. Depuis ce jour, Manon prend son café noir.

Des étoiles dans les yeux

*« Le bonheur ne réside pas dans les apparences,
chacun d'entre nous le construit avec son cœur. »*

– Proverbe africain

La dynamique entre Manon et moi se reflétait dans tout ce que nous faisons ensemble. Nous nous taquinions constamment, animés d'un même sens de l'humour. Nous passions des moments formidables ensemble, comme deux enfants qui s'amuse^{nt} follement. Cette complicité perdure encore aujourd'hui.

Nous avons exploré l'hôtel, admirant son élégance et nous émerveillant à propos de tout, même les petits détails comme les chandeliers en verre soufflé. Puis, j'ai suggéré à Manon que ce serait bien de prendre un peu de repos avant notre spectacle. « Ça te dit de venir écouter un peu de musique dans ma chambre ? »

Manon est entrée dans ma chambre, chaussée de ses belles bottes d'automne blanches qu'elle surnommait en plaisantant ses « bottes de bonhomme Carnaval ». Je lui ai fait découvrir quelques albums ainsi que diverses chansons que j'avais composées pour des films et d'autres projets, à la fois en français et en anglais. Manon a pris beaucoup de plaisir à écouter ma musique, et elle ne pouvait s'empêcher de sourire en me regardant. Ses compliments semblaient empreints de sincérité et ça me faisait du bien de les entendre. Ce fut un moment magnétique entre nous.

Dans ma chambre, il y avait un sofa à un seul bras, qui faisait penser au canapé d'un psychiatre. Du haut de ses vingt-quatre ans, Manon s'est exclamée : « *Wow!* Quel beau sofa pour s'envoyer en l'air ! » Encore aujourd'hui, je me demande à quoi elle pensait quand elle m'a lancé ce commentaire !

Malgré sa remarque un peu maladroite, aucun malaise ne s'est installé ; nous avons simplement continué d'écouter de la musique. Je lui ai fait découvrir Tony Bennett et Peter Gabriel, tandis qu'elle me parlait avec passion de Diane Dufresne. Sur le plan musical, nos goûts se recoupaient passablement et c'était très agréable de nous découvrir de cette façon.

À un certain moment, fatigué, je me suis étendu sur le lit. Pendant ce temps, nous avons poursuivi notre conversation sur la musique, puis je lui ai proposé de s'allonger près de moi si elle le voulait. Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais elle a accepté. Elle a retiré ses bottes et s'est allongée à mes côtés.

Soudain, nos visages se sont rapprochés et nous nous sommes embrassés. Instantanément, nous avons reconnu que cela risquait de poser problème, car nous devions travailler ensemble pendant trois week-ends consécutifs, rentrant chez nous en semaine pour retourner aux États-Unis le week-end suivant. Nous devions de plus collaborer à un spectacle de Noël à Atlantic City, ce qui signifiait que nous passerions huit autres semaines ensemble. La situation ne semblait donc pas idéale.

Cependant, cette pensée a rapidement été balayée, car une fraction de seconde plus tard, il était déjà trop tard ! Nous étions en parfaite symbiose et cela nous a pris par surprise. En soirée, nous nous sommes produits sur scène avec des étoiles dans les yeux. Nous n'arrêtons pas de nous dire que c'était incroyable. En réalité, il y avait simplement une intense attirance entre

nous, ce qui se traduisait par une grande complicité, sur scène et hors scène.

Une fois de retour à la maison après ce premier week-end, ni elle ni moi n'avons osé nous contacter. Après tout, c'était impensable. J'étais en couple, tandis que Manon était un électron libre comme l'air. Pendant ce temps, Manon et ma compagne travaillaient toutes deux au *Best Of Broadway* et assistaient à une répétition générale. Dans cet hommage aux grandes comédies musicales, ma compagne faisait partie de la troupe de danseurs alors que Manon comptait parmi les chanteuses principales. Elle vous dirait elle-même qu'elle se sentait très mal en présence de ma petite amie, au point où elle aurait voulu se cacher sous le tapis de danse.

Entretemps, elle a confié à l'un de ses amis combien il lui était difficile de comprendre la situation entre nous, qu'elle comparait à un feu d'artifice. Elle lui a déclaré qu'elle n'avait aucune intention de poursuivre une relation amoureuse avec moi, bien qu'elle n'ait jamais ressenti un lien aussi fort auparavant. Pendant cette période, ni elle ni moi n'osions prendre l'initiative de communiquer entre nos spectacles au casino, attendant que l'autre fasse le premier pas.

Nous sommes retournés à Syracuse pour un second week-end, tous deux perplexes quant à la suite des événements. Nous avons très vite constaté que la chimie était toujours aussi forte entre nous. En fait, je n'avais jamais rien expérimenté de similaire auparavant. Il était évident qu'une incroyable passion naissait entre nous, qui nous prenait au dépourvu.

Malgré notre détermination à maintenir une relation strictement professionnelle, nous avons fini par céder à nos émotions et les avons laissées s'exprimer librement. Nous donnions le spectacle tout en attendant avec impatience de nous retrouver dans ma

chambre. Une énergie débordante circulait entre nous, c'était enivrant et électrisant!

Pourtant, nous savions que ce n'était pas permis. C'était incorrect, même complètement fou! Notre amour était si fort qu'une nuit, nous nous sommes mis au défi de nous dire « je t'aime » mille fois. Le lendemain matin, nous n'avions peut-être pas atteint la cible, mais nous n'en étions pas loin. Cependant, nous ne pouvions nous empêcher de voir combien tout cela était déraisonnable.

Au terme de notre contrat à Syracuse, nous sommes partis pour Atlantic City. Ma blonde était du voyage, car elle faisait partie de la distribution. Comme elle était connue de la plupart des membres, Manon et moi avons dû redoubler de prudence. Il reste que, chaque fois que je me retrouvais sur scène avec Manon, j'étais impressionné par sa prestance et sa maîtrise vocale. Je n'avais jamais vu une chanteuse aussi habile à captiver son auditoire. Elle fait du bien aux gens. Encore aujourd'hui, j'ai des frissons chaque fois que je l'accompagne au piano. Notre admiration mutuelle est très forte depuis le tout début et elle continue de nous unir de manière indéfectible.

En observant Manon, il était manifeste qu'il se passait quelque chose entre nous. Notre complicité était trop évidente et l'énergie était palpable entre nous. Par exemple, avant chaque spectacle, je m'installais au piano pour revoir le répertoire et me réchauffer. Outre mon rôle de pianiste, j'assurais la direction musicale du spectacle, avec tout ce que cela comprend de responsabilités, de pression et de stress. Manon venait m'y rejoindre, les deux coudes sur le piano, le menton entre ses mains, les yeux remplis d'étoiles. Elle avait beaucoup de mal à contenir son enthousiasme en ma présence. De mon côté, je passais mon temps à lui faire remarquer que son langage corporel la trahissait. Il nous fallait absolument être plus discrets, car il faut

savoir que les équipes de production ne sont pas à l'abri du potinage. Or, les langues commençaient déjà à s'agiter.

La situation devenait de plus en plus intenable. D'un côté, j'avais une forte attirance pour Manon et je voulais voir où cela nous mènerait. De l'autre, je me sentais mal à l'idée de tromper ma compagne, car je ne voulais pas la faire souffrir, mais je ne pouvais tout simplement pas nier ce que je ressentais pour Manon, même si je ne comprenais pas encore pleinement mes sentiments. Le fait de devoir vivre tout ça en secret pour éviter d'éveiller les soupçons venait tout compliquer. Cette double vie pesait lourd sur mes épaules.

Lorsque nous sommes rentrés au Québec, nous avons convenu de mettre un terme à notre relation, ce qui nous apparaissait comme la seule issue logique. Manon était résolue à ne pas mettre en danger mon couple, surtout parce qu'elle connaissait bien ma blonde et savait que notre relation n'était pas en difficulté particulière. Nous étions en couple depuis neuf ans et nous partagions une maison.

Manon refusait catégoriquement de provoquer une rupture, car ce n'était pas dans sa nature. Elle ne se voyait pas non plus me forcer à faire un choix, d'autant plus que notre relation n'était pas construite sur l'idée que je quitterais ma compagne. Nous étions donc résolus à mettre fin à notre relation et à cesser de nous voir.

Cependant, le destin semblait œuvrer en faveur de notre rapprochement. Quelque temps après cette décision, j'ai reçu un appel de Michel Gratton qui m'annonçait que Manon et moi allions travailler avec Mario Pelchat. Ce dernier avait eu vent de notre collaboration aux États-Unis et voyait en nous un duo talentueux. Il cherchait quelqu'un pour assurer la première partie de son spectacle à Gatineau et avait pensé à nous, et plus particulièrement à Manon, je pense. « Christian Marc, j'ai appris

que tu travaillais avec la petite Manon Séguin. Je l'aime bien, cette chanteuse. Montez-moi une première partie d'une trentaine de minutes, tu veux? »

Nous avions préparé un spectacle de trois heures pour les besoins du casino de Syracuse, donc en concevoir un de trente minutes serait chose facile pour nous. J'ai eu le très fort sentiment que le destin cherchait encore une fois à nous réunir.

Après avoir mis fin à ma conversation avec Mario, j'ai immédiatement contacté Manon pour lui faire part de l'occasion en or qui nous était offerte et qu'il était impensable de refuser. « Une première partie avec Mario Pelchat! »

Après son excitation initiale, Manon a poussé un long soupir au téléphone avant de convenir que nous devions nous revoir pour discuter des chansons que nous interpréterions. Nous avons fait la première partie de cette représentation unique à Gatineau. Le lendemain, Michel Gratton me contactait à nouveau à la demande de Mario. Après notre conversation, je me suis tourné vers Manon pour lui dire que nous étions dans de beaux draps.

« Mais pourquoi? »

— Mario nous a vraiment adorés hier.

— *Wow*, c'est génial! Pourquoi alors serions-nous dans de beaux draps? »

J'ai pris une grande respiration avant de lui annoncer qu'il nous offrait une tournée de deux ans avec lui. Pour Manon, c'était comme si les astres s'alignaient tous en même temps, car elle allait m'avoir pour elle toute seule, en partie à tout le moins. Encore une fois, la vie nous réunissait. Nous avons donc entamé la tournée

avec Mario Pelchat, conscients de l'intensité de nos émotions et du caractère exceptionnel de notre situation. En commençant par la Côte-Nord, nous avons enchaîné avec Rimouski, puis avons poursuivi la tournée dans différentes villes tout en vivant toutes sortes de situations délicates au cours de ces deux années.

Je me souviens d'une scène où Manon et moi prenions place dans mon camion pour discuter du choix de certaines chansons pendant qu'il pleuvait à verse. Ma compagne était assise sur la banquette arrière et il était évident que la situation était extrêmement inconfortable pour Manon. Je dois admettre que c'était assez étrange pour moi aussi. Malheureusement, ce genre de scène s'est répété à maintes reprises, beaucoup trop souvent au goût de Manon.

Je me rappelle également une autre scène mémorable qui s'est déroulée un 8 mars. Nous étions à Orléans, la ville natale de Manon en Ontario, pour le dernier spectacle de Mario Pelchat. Il y avait déjà deux ans que nous étions en tournée. Toute la famille de Manon assistait au spectacle. Après la représentation, Manon avait l'intention de me dire qu'elle ne comptait plus me revoir désormais.

La vie en a décidé autrement, car dès la fin du spectacle, Mario nous a informés qu'il partait en tournée acoustique dans les petites salles du Québec et souhaitait que Manon devienne sa choriste, et moi, son pianiste, en plus de continuer à en faire la première partie. Quelle chance incroyable! On aurait dit que le destin insistait vraiment pour que nous restions ensemble. Cependant, je ne mettais pas vraiment d'efforts pour que Manon et moi soyons ensemble, par crainte de blesser ma compagne et de tout perdre. J'utilise l'expression « tout perdre » parce que j'avais déjà vécu quelques séparations par le passé et j'avais subi d'importantes pertes financières en voulant acheter la paix en quelque sorte.

Au moment de rencontrer Manon, je sortais à peine d'une situation financière précaire, si bien que quand j'ai eu à renouveler l'hypothèque sur ma maison, j'ai dû nommer ma compagne comme endosseur, mais sans toutefois qu'elle y mette la moindre somme d'argent. Bref, une séparation à ce moment signifiait qu'il me faudrait lui laisser la maison, au bas mot, et cela m'aurait plongé encore plus profondément dans la précarité financière. Je pense aussi qu'à l'époque, je tenais beaucoup à cette première maison que j'avais acquise à la sueur de mon front.

À ce moment, l'acquisition d'une maison était pour moi un signe d'accomplissement et l'idée de la perdre constituait à mes yeux un signe évident d'échec. Surtout à la mi-trentaine, je ne me voyais pas retourner en appartement et vivre dans le quatre et demi de Manon en compagnie de sa colocataire, de ses deux rats, de ses deux furets et de ses deux chats. Heureusement, Manon comprenait qu'un tel scénario n'était pas envisageable.

En même temps, j'étais humain. Il m'arrivait parfois de l'appeler au beau milieu de la nuit en pleurant, caché au fond du sous-sol pour ne pas réveiller ma compagne. Elle me manquait terriblement. Manon prenait toujours mes appels. Elle m'aimait profondément et croyait en un avenir où nous serions ensemble, son cœur lui disant que j'étais l'homme de sa vie. Nous finissions souvent par nous retrouver tous deux en larmes.

De mon côté, outre ma crainte sur le plan financier, j'étais mal en pensant aux amis que je perdrais en laissant ma compagne. Pendant ce temps, Manon se confiait à une bonne amie qui lui répétait que notre relation évoluerait le jour où j'aurais peur de la perdre.

Manon m'aura attendu en fin de compte pendant près de trois ans. J'ai fini par laisser ma compagne, et Manon a alors pensé que

tout serait parfait. Cependant, j'ai perdu la maison et certains amis que j'aimais, comme je l'avais anticipé, ce qui m'a mis dans tous mes états. Ironiquement, le résultat aurait été le même si j'avais quitté ma compagne pour Manon deux ans plus tôt.

Tout ce temps que j'ai mis à me décider et tous les dommages collatéraux qui en ont découlé ont fini par m'user. La culpabilité de n'avoir rien fait comme il fallait m'a conduit à une dépression de plusieurs mois. Je m'en voulais énormément et je devais recommencer ma vie.

Grâce à ma complice Nancy Fortin à la radio, j'ai trouvé un condo à louer à Sainte-Thérèse. L'appartement était beau et bien situé, mais il me coûtait cher, sans compter que je ne possédais plus aucun meuble. Je n'avais plus qu'un matelas posé à même le sol dans la chambre, un piano dans la cuisine et un vieux sofa des années 1980 que m'avait donné mon ami Mario Sévigny. Ce dernier m'a aidé à trimballer mes effets personnels quand j'ai dû quitter la maison. J'étais extrêmement triste ce jour-là, écrasé sous le poids de mes échecs et du tort que j'avais causé à tant de gens.

Une fois un peu mieux installé dans mon condo, Manon s'attendait à ce que nous puissions enfin faire vie commune, mais je n'allais pas bien. Il me fallait faire le deuil de tout ce que je venais de laisser derrière moi, notamment celui de ma séparation, car même s'il n'y avait plus de passion entre ma compagne et moi, il n'en demeure pas moins que j'avais beaucoup d'estime pour elle. Nous avions passé de longues années ensemble et avions développé une amitié complice. Très perspicace, cette femme a vu clair dans mon jeu bien avant notre rupture, mais je pense qu'elle vivait dans le déni tout comme moi.

Réflexion faite, je n'ai jamais vraiment regretté de lui avoir laissé la maison. Elle la méritait bien. C'était à moi de payer pour mes

erreurs, pas à elle. J'ai manqué de courage à plusieurs occasions dans cette histoire. J'en ai tiré une grande leçon.

Pour ce qui est de Manon, vous ne me croirez pas si je vous dis qu'elle m'a attendu pendant encore une autre année par la suite. Elle éprouvait beaucoup d'insécurité, avec raison, mais j'étais tout simplement incapable de l'avoir à mes côtés. Elle épiait mes faits et gestes alors que je lui faisais part de mon besoin de me retrouver seul pour mieux réfléchir. Mais elle a fait tout le contraire et j'ai fui la situation.

Plus rien n'allait entre nous. Manon en a beaucoup souffert, encore une fois, et moi tout autant, je dois dire. Nous avons perdu plusieurs amis pendant cette troisième année. J'étais devenu quelque peu radioactif envers tout le monde et j'ai adopté un profil bas pendant un certain temps.

À deux, on connaît la chanson !

*« L'épreuve ne tourne jamais vers nous le
visage que nous attendions. »*

– François Mauriac

Alors que j'étais de retour à Atlantic City pour un nouveau contrat en duo, cette fois avec Stéphane Carter, un ami guitariste et chanteur avec qui je jouais assez souvent à cette époque, nos collègues de la revue musicale habituelle présentaient le spectacle *Flashback 80's* à l'hôtel-casino Tropicana, non loin d'où nous étions. Encore une fois, ils s'étaient installés dans l'hôtel attendant pour un contrat de neuf semaines. Manon et moi avions pris un peu nos distances face à cette production afin de laisser retomber la poussière.

Nos collègues nous avaient appris que la nouvelle chanteuse que le producteur avait retenue pour l'occasion ne répondait pas aux attentes de la direction du Tropicana. Les critiques de la presse à l'endroit du spectacle n'étaient déjà pas très élogieuses et elles auront eu raison de la chanteuse. C'était une première pour le producteur, qui avait pourtant l'habitude d'avoir une bonne presse pour ses productions à Atlantic City.

Après une semaine sur scène, face à une pluie de critiques, le producteur a reçu l'ultimatum de remplacer la chanteuse sous peine d'annuler le spectacle pour les huit semaines restantes. Devant l'urgence, il a tout de suite contacté Manon. « Tu prends l'avion dans trois jours depuis Ottawa pour venir faire le spectacle

à Atlantic City. » Manon n'avait pas vraiment le choix, car elle travaillait déjà beaucoup avec ce producteur. De mon côté, j'ai pensé que c'était une excellente idée qu'elle rejoigne la troupe à Atlantic City, d'abord pour le défi puisqu'elle ne disposait que de très peu de temps pour décider de son répertoire, mais aussi pour le cachet, qui n'était pas à négliger.

Je suis donc rentré au Québec pendant que Manon est restée à travailler aux États-Unis. La situation me paraissait idéale dans les circonstances, car elle et moi avions besoin de travailler séparément afin de déterminer si notre attirance ne tenait qu'à l'admiration que nous avions l'un pour l'autre sur le plan musical ou si nous éprouvions de réels sentiments amoureux. Nous avons fait de notre mieux dans cette situation, même si la distance entre nous nous pesait plus que nous ne voulions nous l'avouer. Nous nous parlions très souvent au téléphone, au point que nous avons dépensé une fortune en appels interurbains et en d'innombrables messages textes.

À son retour chez sa mère en Ontario, Manon s'est décidée à quitter le foyer familial et à prendre son premier appartement afin que nous puissions nous voir plus souvent. Ce n'était pas toujours facile d'avoir de l'intimité, compte tenu de la présence de sa colocataire, de ses rats, de son furet et de ses chats, mais nous avons fait avec. J'avais alors trente-cinq ans et Manon, vingt-six.

Cette période a marqué un nouveau départ pour nous, tout d'abord parce que nous savions désormais qu'il n'y avait pas que la musique qui nous unissait. Nous nous aimions et avions besoin l'un de l'autre, musique ou pas. Pour ma part, j'avais un détail important à régler. Je tenais à rencontrer la mère de Manon afin de lui expliquer clairement pourquoi j'étais incapable d'aller de l'avant et de tout laisser derrière moi, pourquoi je manquais de courage pour laisser ma compagne pour l'instant.

« Plus que tout, ai-je dit à Manon, je veux qu'elle sache tous les sentiments que j'ai pour toi et que ce n'est pas qu'une histoire d'attirance physique. »

L'occasion s'est présentée quand Manon, sa sœur et sa mère ont loué un chalet dans les Laurentides, où elles m'ont invité à souper en leur compagnie. J'ai bravé une tempête pour aller les rejoindre, après avoir menti à ma compagne en prétendant que j'allais travailler au studio.

Manon a apprécié ce geste de ma part, car sa mère s'inquiétait pour elle, craignant que je fasse miroiter à sa fille une vie à deux qui ne verrait jamais le jour. J'ai pu la rassurer sur ce point et lui prouver que j'aimais très sincèrement Manon. J'ai joué la carte de l'honnêteté et lui ai tout révélé. Toutefois, même si cela me soulageait quelque peu, je ne me suis pas senti très à l'aise pour autant compte tenu de la honte qui m'habitait.

La double vie que je menais me stressait énormément, allant et venant sans cesse entre Manon et ma compagne, même s'il ne se passait plus rien entre cette dernière et moi depuis deux ans. En plus d'un horaire chargé à bloc, je ne dormais pas beaucoup, rongé par la culpabilité. Deux jours après mon souper dans les Laurentides, j'ai fait une crise d'épilepsie pendant la nuit. Il faut savoir que ma mère était épileptique, bien qu'elle n'ait pas fait de crise depuis de nombreuses années, et cette maladie peut être héréditaire.

Quelle peur j'ai eue, quel réveil brutal à l'hôpital, où il m'a bien fallu admettre que quelque chose devait changer. Le médecin de garde à l'Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme m'a fait passer une panoplie d'examen, dont un électroencéphalogramme qui, heureusement, n'a montré aucune anomalie. J'avais très peur de perdre mon permis de conduire avec un diagnostic officiel d'épilepsie.

J'ai su finalement qu'il s'agissait d'un épisode épileptique en même temps que ma mère, ma sœur et Normand, qui m'entouraient à l'hôpital. La cause se résumait en somme à une grande fatigue et beaucoup trop de stress. Je n'avais jamais vu autant d'inquiétude dans les yeux de ma mère. Le médecin m'a prévenu que cet épisode constituait un avertissement d'importance. J'apprenais également que je ferais face à plusieurs trous de mémoire et que je devrais récupérer d'une grande fatigue physique et mentale. J'étais complètement épuisé, je l'avoue.

J'avais dit à Manon la veille que je devais aller chanter le lendemain à l'émission *En direct de l'univers*, où l'invité de marque était nul autre que Mario Pelchat. J'éprouvais à la fois de la nervosité, de l'excitation et de la gratitude d'être invité pour la toute première fois sur ce plateau prestigieux en tant que chanteur. J'étais également heureux de pouvoir rendre hommage à Mario, un artiste que j'admirais énormément, sans me douter qu'il allait jouer un rôle de premier plan dans notre parcours professionnel.

J'avais promis à Manon que je l'appellerais tôt le matin pendant que je me rendais au studio de télévision. Elle a attendu pendant des heures, inquiète. Comme la situation était délicate depuis que nous nous fréquentions, nous avons convenu qu'elle ne devait jamais m'appeler de crainte de me compromettre. Ce n'est que vers quatorze heures que je me suis senti la force de la contacter, pleurant à chaudes larmes au bout du fil. « J'ai fait une crise d'épilepsie pendant la nuit... »

Le souffle court, je lui ai dit que je ne pouvais pas me rendre à l'enregistrement de l'émission, que j'ai d'ailleurs carrément raté. On avait dû me remplacer d'urgence par le chanteur Martin Giroux. J'avais le cœur en miettes, mais on me remplaçait par un collègue que j'appréciais au moins. Je n'arrêtais pas de pleurer et Manon en faisait tout autant parce qu'elle ne pouvait pas être à

mes côtés durant cette épreuve. De mon côté, la communication était difficile à la maison, ma compagne ne se montrant pas très empathique devant ce qui m'arrivait. C'est mon amie Nancy Fortin qui est venue prendre soin de moi. Il aurait été insensé que Manon se pointe à la maison. C'était déchirant et ça nous crevait le cœur à tous les deux.

Lorsque j'ai subi cet épisode épileptique, j'étais inconscient dans mon lit. Je me suis mordu la langue si fort que j'ai saigné abondamment. Mon chandail était couvert de sang quand ma compagne m'a réveillé. J'étais très confus, je ne me souvenais de rien. Elle a tout de suite fait venir une ambulance et je ne m'y suis pas opposé. J'avais l'impression d'être en suspens. Je me rappelais vaguement que je devais me rendre sur le plateau d'*En direct de l'univers* et tout aussi vaguement de ma relation avec Manon. Bien sûr, j'ai lentement recouvré la mémoire, mais c'était très paniquant, je dois dire.

Plusieurs longues journées ont suivi sans que Manon et moi ne puissions nous voir, jusqu'au jour où ma compagne est retournée travailler après une pause de quelques jours. En plus de sa carrière de danseuse professionnelle, elle enseignait le français dans une école secondaire. Manon a enfin pu venir me retrouver chez moi pendant la journée. Elle m'a sorti de la maison, puis nous sommes allés manger une soupe tonkinoise dans un petit resto de Saint-Jérôme pour me changer les idées. Je ne faisais que pleurer, je broyais du noir, les nerfs à fleur de peau.

En 2012, après notre seconde tournée avec Mario Pelchat, je me suis enfin décidé à laisser ma compagne, ce qui a fait croire à Manon que nous pourrions enfin nous afficher publiquement en tant que couple.

Aurais-je pu agir plus intelligemment ? Fort probablement, mais j'étais obnubilé par la crainte de tout perdre. Quand on traverse

quelque chose de difficile, le changement est loin d'être aussi facile qu'on le croit. Lorsque je me suis retrouvé seul, sans compagne, sans maison et sans Manon, j'ai connu un sacré calvaire ! J'étais dépressif et aigri. Par moments, je me disais : « C'est à cause de Manon que j'ai tout perdu ! » Je n'allais pas bien, et Manon et moi passions notre temps à nous obstiner.

Je vivais un gros échec, j'étais déprimé et je me sentais extrêmement coupable d'avoir blessé mon ancienne conjointe. Je n'ai jamais eu aucune malice envers elle, mais il reste qu'elle ne méritait pas ce qui lui arrivait. Je vivais un des pires échecs de ma vie et je sentais le besoin de me retrouver. Comme j'avais de la difficulté à m'endurer moi-même, il m'apparaissait impossible d'être en relation avec Manon à ce moment de ma vie.

Manon souffrait elle aussi et mangeait et dormait difficilement. Dans le but de la rassurer du mieux que je le pouvais, je lui ai dit un jour : « Je ne suis pas prêt à vivre en couple en ce moment, mais lorsque je le serai, ce sera avec toi. » Mais elle m'attendait déjà depuis deux ans pendant que je restais avec ma compagne, et maintenant que je me retrouvais seul, voilà que je lui disais que ce n'était pas le bon moment pour être ensemble. C'était difficile pour elle, très difficile.

Mon besoin de solitude s'est prolongé pendant près d'un an. Manon et moi nous fréquentions au début, car nous étions toujours attirés l'un par l'autre, comme deux aimants. En même temps, nous nous repoussions constamment. C'était contradictoire et surtout épuisant. Après un certain temps, nous avons décidé d'un commun accord de cesser de nous voir.

Je travaillais à ce moment comme pianiste et consultant musical à l'émission *On connaît la chanson* sur le réseau TVA, animée brillamment par Mario Tessier. J'y accompagnais les candidats au piano pendant les auditions. Un jour, le producteur m'a demandé

s'il y avait des chanteurs parmi mes amis et connaissances qui aimeraient participer à l'émission. Il cherchait surtout des artistes capables de donner un bon *show* pendant une heure à la télé. J'ai passé le mot à quelques personnes, y compris Manon, qui a alors tenté sa chance aux auditions, avec moi-même comme pianiste-accompagnateur. Tout s'est très bien passé entre nous ce jour-là. Qui plus est, l'équipe d'*On connaît la chanson* a été très impressionnée par la prestation de Manon, qui est devenue chanteuse pour l'émission.

J'ai été invité à prendre part au tournage de l'émission spéciale *Disco*, à laquelle Manon participait elle aussi. C'était la dernière émission de l'année et une fête a suivi pour célébrer le succès de cette belle saison. Dans l'esprit de Manon, le fait que je sois là à ses côtés était à la fois bon et moins bon. Elle a tout de même livré une solide performance, telle une reine, lors de cette émission spéciale à l'occasion de laquelle on lui a remis 50 000 \$. Par son talent, elle a renversé toute l'équipe, moi le premier, alors que je croyais la connaître par cœur.

Au cours de l'été qui a suivi le dernier tournage, nous avons recommencé à nous fréquenter. L'attirance entre nous demeurait toujours aussi forte et plus le temps passait, moins nous nous posions de questions. Nous nous cachions de moins en moins pendant que nous trouvions enfin l'équilibre. Nous étions bien.

L'automne venu, certains membres de notre entourage ont commencé à nous demander quand nous nous déciderions enfin à annoncer que nous étions en couple. « Lorsque nous le saurons, vous le saurez », répondions-nous généralement. Mais je cherchais encore à me reconstruire émotivement. J'ai donc dit à Manon, très clairement, un peu pour la protéger : « Je t'aime tant que si nous décidions de former un couple et d'emménager ensemble, je crains que notre union ne fasse pas long feu. »

Je ne voulais pas que nous en arrivions là, que nous formions un couple simplement pour le dissoudre peu de temps après, tout ça parce que j'étais en réflexion. Tout le monde me parlait de Manon partout où j'allais et c'était lourd. J'avais besoin de temps et ce n'était vraiment pas facile pour Manon, qui faisait du mieux qu'elle pouvait pour comprendre ce que je vivais.

Pendant ce temps, j'animais *Superman le dimanche soir* à la station de radio 103,3 FM comme je l'ai mentionné précédemment, et Manon m'y accompagnait souvent. J'étais responsable de la mise en ondes de l'émission, des performances musicales, de la recherche et de la gestion des réseaux sociaux. Chaque semaine, j'accueillais des invités et cela me demandait beaucoup de préparation et de concentration. Manon m'apportait une aide importante à cet égard.

Un jour d'octobre, alors que je donnais une entrevue à la radio, j'ai décidé de faire une grande annonce en ondes, qui a pris Manon entièrement par surprise. J'ai annoncé qu'elle et moi étions enfin en couple.

« Tu viens de révéler au monde entier que nous sommes ensemble, m'a alors dit Manon. Ça ne t'a pas tenté de me le dire avant ?

— Mais tu t'en doutais bien !

— Oui, mais tu me répètes depuis des mois que tu n'es pas prêt !

— Là, j'suis prêt ! », lui ai-je dit en la regardant droit dans les yeux.

Par bonheur, elle a esquissé le plus beau des sourires. Je l'ai serrée dans mes bras et nous nous sommes embrassés comme au premier jour. C'était le 14 octobre 2013.

Après cette annonce mémorable, Manon et moi sommes partis en voyage à Cayo Santa Maria, à Cuba, pour ensuite emménager ensemble dès notre retour au Québec. Nous étions désormais inséparables et je présentais Manon à tout le monde comme étant l'amour de ma vie. Je l'aimais de tout mon cœur. Du jour au lendemain, tout est devenu clair, tout est devenu beau ! La vérité m'apparaissait dans toute sa limpidité : j'aimais Manon et je voulais passer le reste de ma vie avec elle.

Quelques mois plus tard, le 13 décembre 2013, je suis passé prendre Manon chez sa mère pour l'un de nos spectacles, mais je lui ai d'abord offert une montre Michael Kors, car c'était son anniversaire. « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » s'est-elle exclamée en voyant la montre. Elle a marqué une pause avant d'ajouter : « Je crains qu'à force de recevoir des fleurs, je finisse par recevoir aussi le pot. »

C'est ainsi que j'ai pris conscience de ce que Manon avait enduré en m'attendant tout ce temps. Elle avait passé deux années à me fréquenter en cachette parce que je ne me sentais pas capable de quitter mon ancienne compagne, et une troisième pendant laquelle je lui répétais que je n'étais pas prêt à l'aimer comme elle le méritait.

Je me suis senti mal pour elle. « Tu as reçu plus que ta part de pots de fleurs à cause de moi. Ça suffit, plus jamais ! » En prononçant ces mots, je voulais que Manon sente que j'étais résolu à me dévouer corps et âme pour notre union. Elle a poussé un très grand soupir de soulagement, voyant que son supplice venait de prendre fin.

Nous sommes retombés amoureux pendant la tournée avec Mario Pelchat. Nous l'étions déjà, mais on aurait dit que notre amour prenait une forme nouvelle pendant que la vie nous réunissait encore une

fois, grâce à Mario. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous lui avons demandé d'être célébrant à notre mariage, le 28 août 2016.

Le 13 décembre 2013 marque donc un important tournant dans notre vie. L'année suivante, en décembre 2014, nous achetions une maison. Hormis le fait que nous en avons visité une vingtaine avant de trouver la bonne, tout se mettait en place sans effort, à tous points de vue.

« Nous nous sommes disputés si souvent à nos débuts alors que nous n'étions pas en couple, disons-nous souvent à la blague, que c'est fait pour les vingt-cinq années à venir! » Non pas que nous soyons toujours en accord l'un avec l'autre, mais nous avons appris à nous connaître et à respecter les besoins de l'autre. J'ai parfois besoin de me retrouver seul pour mieux réfléchir, alors que Manon, en véritable Sagittaire ascendant Lion, veut tout régler tout de suite. Dans ce contexte, nous avons surtout appris à laisser à l'autre l'espace qu'il lui faut pour décompresser et revenir en force à l'amour qui nous unit.

La force de Manon réside dans sa capacité à exprimer ses émotions en temps réel. J'admire cette qualité chez elle, qui me donne envie de faire de même. Cela fait de moi une meilleure personne, plus à son écoute, plus désireux de la mettre en valeur.

Manon m'a aidé à grandir, elle qui a tant de facilité à exprimer ses états d'âme et qui est dotée d'une candeur que je n'ai pas. Elle m'a appris à mieux gérer mes craintes et à faire face aux grands bouleversements. À ses côtés, je me sens plus fort et surtout plus équilibré.

Vie de famille

« On chantera nos mères pour l'éternité. »

– Christian Marc Gendron

J'ai fait la connaissance en 2015 de l'auteur et conférencier Marc Gervais, qui a cru en moi et m'a d'abord proposé de faire quelques conférences avec lui. Il possède un style bien à lui dans ses conférences, mais je dois avouer que son personnage est drôle et attachant, et son message est plus qu'attirant. Le public l'adore et ses salles sont toujours pleines.

Marc est également aussi producteur de spectacles. Il a produit à l'époque les revues musicales à succès *American Story Show* et *Beatles Orchestra*, mises en scène par Christian Sbrocca, un ami au talent immense qui avait déjà composé quelques chansons pour moi. Christian m'a guidé dans la mise en scène de *Piano Man Expérience* par la suite.

Quant à Marc Gervais, il nourrissait beaucoup d'ambition pour *Piano Man Expérience*, et m'a fait commencer ma tournée au prestigieux Théâtre Saint-Denis, rien de moins. Cette soirée de première montréalaise un peu spéciale a été déterminante dans ma carrière, mais encore plus dans ma vie personnelle. Ma toute première représentation de *Piano Man Expérience* s'est passée le 31 décembre 2015. Au beau milieu du spectacle, j'ai demandé Manon en mariage! Quoi de mieux que le Théâtre Saint-Denis la veille du Jour de l'an pour faire une telle demande?

Manon m'a dit par après à la blague qu'il était clair que je m'étais arrangé pour qu'elle dise oui, compte tenu du nombre de témoins qui nous observaient de la salle où s'entassaient plusieurs des membres de nos familles respectives, de même qu'un bon nombre d'amis, de collègues et de spectateurs. Ce fut certes l'une des plus belles soirées de nos vies !

Je n'avais parlé à personne de cette demande en mariage, ni à mes musiciens, ni même au reste de l'équipe, ce qui a créé un moment magique lorsque Manon a bien sûr dit oui ! Tout le monde hurlait de joie dans la salle. Je vivais deux rêves à la fois. J'avais trouvé la femme de ma vie et je prenais un envol important avec l'aventure *Piano Man* vers un équilibre que j'avais cherché toute ma vie.

Ma mère, à qui je dévoile habituellement tout, a été plus que surprise par l'événement, elle à qui je n'avais jamais manifesté le désir de me marier un jour. Monique, la mère de Manon, tout aussi surprise que ma mère, n'avait pas de mots pour décrire ses sentiments. Je pense que cette demande venait lui confirmer une fois pour toutes que sa fille était entre bonnes mains.

Quelques mois auparavant, Monique était passée à la maison par un beau dimanche après-midi avec sa conjointe, que nous surnommions « Mom Lise », pour nous annoncer une nouvelle importante. Nous prenions place sur le sofa quand elle nous a informés qu'elle était atteinte d'un cancer peu commun, le myélome multiple, une maladie de la moelle osseuse. Elle est restée sereine tout au long de ses explications. Elle gardait le sourire et montrait des signes de résilience, d'acceptation et de courage, mais je sentais que Manon n'absorbait pas du tout la nouvelle avec calme. Elle est vite tombée en sanglots dans les bras de sa mère.

Quant à moi, j'avais le regard vide, je paniquais un peu sans le démontrer. Monique et Mom Lise essayaient tant bien que mal

de nous rassurer. J'étais terrifié, mais je devais me montrer fort pour Manon, que je n'avais jamais vue aussi bouleversée.

Une fois le calme revenu, Monique nous a fait part de son intention de combattre ce maudit cancer et de guérir. Mom Lise se montrait très positive elle aussi, ce qui nous a rassurés. Par après, Manon et moi avons pris la décision de devancer notre mariage. Nous avons tout organisé à compter du mois de mai 2016, le mariage devant avoir lieu en août. Le 28 août précisément, nous nous sommes mariés à l'Estérel Resort, dans les Laurentides, sur un site féérique situé sur les rives du majestueux lac Dupuis.

Il a plu toute la matinée, la météo annoncée n'était pas très belle, puis miraculeusement, le soleil a percé les nuages pour paraphraser mon ami Paul Daraïche. Nous avions choisi la journée du dimanche pour que nos amis artistes puissent assister à la cérémonie, étant donné que nous travaillons pratiquement toujours les samedis soir. Cette journée fut l'une des plus belles de ma vie. Nous avons ri, dansé et fêté, entourés de nos familles et amis, avec notre ami Mario Pelchat qui célébrait notre union. L'amour qui émanait de cette journée était palpable. Je n'oublierai jamais le sourire de Monique ce jour-là. Elle était amaigrie et affaiblie par les traitements, mais elle cachait bien sa souffrance.

Manon et moi avons eu la chance de danser avec nos mères respectives sur une version très touchante de *Wind Beneath My Wings*, de Lara Fabian, un moment qui reste gravé à jamais dans nos mémoires. Je pleurais à chaudes larmes dans les bras de ma propre mère, me considérant chanceux de la savoir en forme ou à tout le moins en meilleure forme que Monique à ce moment.

Ma mère souffre d'emphysème depuis longtemps et j'avoue qu'à mon mariage, je l'ai crue moins mal en point qu'elle ne l'était en réalité. Sa maladie s'est aggravée considérablement depuis. Elle est

assez hypothéquée et doit se déplacer en fauteuil roulant. Ses poumons fonctionnent à trente pour cent à peine de leur capacité. Ça me terrifie de la savoir dans cet état. Je sais qu'elle me cache ses souffrances et il n'y a pas un seul jour où je ne pense pas à elle et à son état de santé. Elle fait tout en son possible pour continuer de m'appuyer dans mes projets. Par exemple, elle tient à assister à presque tous les matchs des Cardinaux et chaque fois que je donne un spectacle à proximité de chez eux, Normand et elle viennent me voir. Elle commence à me dire un peu trop souvent la phrase « C'est peut-être ma dernière sortie. » Ça me rentre dedans comme ce n'est pas croyable.

Quelques semaines à peine après notre mariage, alors que Monique était passée par d'autres grandes épreuves, Mom Lise a demandé à Manon de la rappeler dans les plus brefs délais. Nous roulions en direction de Gatineau où nous allions donner un spectacle corporatif, notre ami Yanik Duquette au volant. Manon, l'air inquiet de voir le texto de Mom Lise, l'a tout de suite appelée. « Manon, comme tu sais, ta mère avait un rendez-vous avec son médecin à l'Hôpital général d'Ottawa ce matin. Les nouvelles ne sont vraiment pas bonnes. Le médecin doute qu'elle se rende même jusqu'à Noël. » Nous étions alors le 16 novembre. Manon était inconsolable dans l'auto et même au moment de monter sur scène. Elle prenait des nouvelles de sa mère sans arrêt, elle qui venait de faire le tour de sa famille pour annoncer la terrible nouvelle.

Nous avons donné notre spectacle comme si de rien n'était, mais je peux vous assurer que ce soir-là, nous n'avions pas l'impression d'exercer « le plus beau métier du monde ». Nous nous sentions plutôt prisonniers de nos carrières, mais il nous était impossible de briser le contrat qui nous liait.

Tout juste le spectacle terminé, Manon a téléphoné à Mom Lise qui lui a alors avoué : « Ta mère ne va vraiment pas bien. Elle fait beaucoup de fièvre et je crains pour elle. Je ne veux pas prendre de

chance, je l’emmène à l’instant à l’Hôpital général de Hawkesbury. Peux-tu venir m’y rejoindre? Elle aimerait te voir. » Nul besoin de vous dire combien cette soirée a été difficile. Je ne savais plus comment consoler Manon. Au retour, Yanik et moi avons laissé Manon à l’hôpital de Hawkesbury. Elle me donnait des nouvelles de l’état de santé de Monique plusieurs fois par heure. J’avoue que je ne tenais pas en place à la maison. Manon semblait de moins en moins convaincue que Monique vivrait encore quelques semaines et ne parlait plus que d’un sursis de quelques jours. En panique, elle m’a demandé de les rejoindre à l’hôpital dès le lendemain matin.

Je m’y suis rendu, après une nuit courte et peu reposante. J’y ai trouvé Manon et toute sa famille. Elle était de loin la plus calme d’entre eux. J’ai senti la tristesse m’envahir, car j’avais gardé espoir jusque-là que tout irait bien malgré ce que me disait Manon. J’ai eu le temps de prendre la main de Monique et de lui dire au creux de l’oreille : « Je vais prendre bien soin de Manon. Je l’aime comme un fou, ne t’inquiète pas, tout va bien aller. Je t’aime, Monique ! » Ce fut un des moments les plus tristes de ma vie. J’ai beaucoup aimé cette femme talentueuse, travaillante et très lumineuse, qui a tout donné à ses filles Karine et Manon. Elle était aimée de tous dans son patelin.

Monique nous a quittés le 18 novembre 2016, entourée de sa famille.



SI DIEU AVAIT TORT

Paroles et musique : Christian Marc Gendron et Mario Sévigny

Pourquoi tu ne me dis plus rien
Quand tu ne te sens pas bien
Pour qui crois-tu être aussi forte
Et tu vogues sur la mer morte

Comment gardes-tu tes secrets
Comment vois-tu la vie après
Tu brilles comme le plus beau trésor
Me diras-tu si Dieu avait tort

Comment t'as fait la paix avec toi
Dis-le-moi, je le garde pour moi
Tiens-moi la main et sers plus fort
Tu me diras si Dieu avait tort
J'irai te rejoindre où tu t'en vas
Ferme les yeux, entends-tu ma voix
Tu me diras si Dieu avait tort

Pourquoi la vie est faite comme ça
Pourquoi, quand on s'aime, on s'en va
Je sais bien que tu vivras en moi
J'ai le vertige, rassure-moi

Tombent la pierre et puis la croix
Et puis je tombe et puis je me noie
Je vois une étoile qui m'ignore
Je te cherche et je cherche encore

Comment t'as fait la paix avec toi
Dis-le-moi, je le garde pour moi
Tiens-moi la main et sers plus fort
Tu me diras si Dieu avait tort
J'irai te rejoindre où tu t'en vas
Ferme les yeux, entends-tu ma voix
Comment t'as fait la paix avec toi
Dis-le-moi, je le garde pour moi
Tiens-moi la main et sers plus fort
Tu me diras si Dieu avait tort

Les funérailles de Monique se sont déroulées sur deux jours à L'Original, en Ontario. D'innombrables gens sont venus de partout pour lui rendre hommage. Manon m'a beaucoup impressionnée lors du service funéraire. Elle était forte et avait pris beaucoup de responsabilités sur ses épaules. Elle a même été capable de chanter *Angel* et *Hallelujah* haut et fort pendant la cérémonie à l'église, comme pour offrir à Monique un dernier concert.

Mario Pelchat a voulu lui aussi lui rendre un dernier hommage. Dans une église pleine à craquer, il a chanté une de ses compositions, *Je partirai*, un moment qui nous a tous bouleversés.

Après la cérémonie, les gens se sont entassés devant l'église pour un dernier adieu à Monique. J'ai alors senti un appel très fort, comme si Monique cherchait à me parler. En tout cas, c'est comme ça que je l'ai perçu. « Mon amour, ai-je demandé à Manon en lui prenant la main, ça te dirait d'avoir un enfant ? »

Nous n'en avions jamais discuté sérieusement auparavant. J'ai senti une grande émotion traverser Manon pendant que les larmes se mettaient à couler le long de ses joues. Elle pleurait de joie. Surpris par l'ampleur de sa réaction, j'ai alors ajouté : « Ben voyons, mon amour, ça ne te tentait pas de me dire que tu voulais un enfant ?

— Je ne voulais pas t'embêter avec ça. »

Par amour pour moi, elle s'était faite à l'idée que nous n'aurions peut-être jamais d'enfants, se refusant même à m'en parler afin de ne pas exercer une pression trop induite sur moi. Cela n'a fait que renforcer mon désir d'avoir un enfant avec elle. Elle s'était mise de côté pour m'appuyer dans ma carrière, taisant du même coup son désir d'être mère. J'y ai vu la plus grande déclaration d'amour qui soit ! Notre amour est si fort que je constate une certaine fascination chez le public quand nous sommes réunis, elle et moi, sur scène ou sur la

rue. Quand je suis seul, les gens me sourient gentiment, mais dès que Manon est à mes côtés, les gens viennent tout naturellement nous parler. Certains nous disent même qu'ils modèlent leur couple sur le nôtre, et cela nous fait chaud au cœur. Les gens ont tendance à voir en nous le couple idéal, à tort bien sûr, car nous ne sommes pas parfaits.

Manon et moi formons une équipe incroyable. J'ai un passé qui compte son lot d'erreurs. J'aimerais bien d'ailleurs pouvoir retourner dans le passé pour m'adresser au jeune moi-même hésitant que j'ai été. « Fonce, mon vieux, me dirais-je, cette femme est la bonne. C'est la mère de ta future fille ! » Manon a elle aussi un passé, mais nous choisissons maintenant tous les deux de nous tourner vers l'avenir.



FLY AWAY

Paroles et musique : Christian Marc Gendron et Mario Sévigny

Fly away, fly away

Prends ma main et je t'emmènerai

Fly away, fly away

C'est avec toi que je m'envolerais

C'est un nouveau jour, un nouveau printemps

On court après l'amour, on rattrape le temps

Le vent dans l'dos pour la toute première fois

Le poing devant, la cape au vent

Fly away, fly away

Prends ma main et je t'emmènerai

Fly away, fly away

C'est avec toi que je m'envolerais

Vie de famille

Et on se laisse porter par le vent
J'ai ta main dans la mienne depuis longtemps
Le feu dans nos yeux brûle les vautours
Plus haut dans le ciel et plus rien autour

Oh... oh...

Fly away, fly away
Prends ma main et je t'emmènerai
Fly away, fly away
C'est avec toi que je m'envolerai

Rêvons à tout ce que l'on devient
Levons à bout de bras nos chemins

On fera comme les étoiles sur Broadway
On chantera nos mères pour l'éternité
Et on s'envolera jusqu'à la Lune
Pour laisser une trace et notre fortune

Oh... oh...

Fly away, fly away
Prends ma main et je t'emmènerai
Fly away, fly away
C'est avec toi que je m'envolerai

Fly away, fly away
Prends ma main et je t'emmènerai
Fly away, fly away
C'est avec toi que je m'envolerai



Manon et moi sommes passés par quelques moments éprouvants lorsque nous avons décidé d'avoir un enfant. D'abord, je dois avouer qu'elle m'a annoncé la nouvelle de façon habile et touchante. C'était le jour de mon anniversaire, le 22 octobre 2017. Elle tenait à la main un petit sac, l'air excité. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver dans ce sac un petit pyjama de nouveau-né, à l'intérieur duquel se cachaient trois tests de grossesse positifs. Je n'ai pu m'empêcher de verser quelques larmes. Il y avait près d'un an que nous tentions d'avoir un enfant.

Nous avons eu beaucoup de mal à cacher notre joie et nous nous sommes empressés d'annoncer la nouvelle à nos familles et amis proches, ainsi qu'à nos collègues dans l'équipe. Manon a malheureusement fait une fausse couche le 26 novembre, un an jour pour jour après les funérailles de sa mère.

Nous roulions ensemble en voiture quand Manon m'a dit d'un ton rempli d'inquiétude : « J'ai trop mal au ventre, ce n'est pas normal. Arrêtons-nous au Tim Hortons, non loin d'ici ; je dois trouver une toilette, je suis inquiète. » Elle en est ressortie en larmes, tenant à la main un petit cocon de papier hygiénique dans lequel j'ai aperçu un minuscule bébé. Nous pouvions voir ses yeux, ses bras, ses jambes. Manon ne cessait de pleurer et j'étais sous le choc, tout comme elle.

Nous nous sommes rendus à l'Hôpital général de Hawkesbury, où le docteur Laviolette, qui connaissait Manon depuis longtemps, s'est montré très compatissant avant de l'informer qu'elle n'avait pas besoin d'un curetage. Il y avait peu de sang, car le fœtus de onze semaines était sorti intact.

Nous en avons été traumatisés. Le cœur en miettes, nous avons dû rappeler nos familles et amis pour leur dire ce qui était arrivé. À chaque appel, je sentais que Manon semblait de plus en plus dans

la dépression. C'était une dure épreuve pour nous, mais surtout pour elle. Elle a tenu à enterrer le fœtus aux côtés de Monique. Je sais qu'elle y pense souvent.

Il aura fallu plusieurs mois avant que Manon ne tombe à nouveau enceinte. Pendant ces mois difficiles, qui ont été parsemés de remises en question, nous avons fait appel à la célèbre clinique de fertilité OVO. Le spermogramme n'a révélé aucune anomalie, alors que je craignais que mes problèmes de santé issus de mon électrosensibilité aient eu une incidence sur ma fertilité.

Les tests ont cependant montré que Manon avait un petit souci du côté de ses ovaires. Il nous fallait donc continuer d'être patients, les médecins nous disant que nous faisons partie des cas un peu inexpliqués, mais que nous ne devions pas lâcher. J'ai alors composé une nouvelle chanson de concert avec mon complice de toujours Mario Sévigny.

La chanson s'intitulait *Kara*. Je l'ai présentée à Manon, qui m'a souri en me disant : « Mon amour, j'adore ta chanson, mais tu fais quoi si nous avons un garçon ?

— Nous allons avoir une fille, j'en suis certain, lui ai-je répondu du tac au tac, et nous l'appellerons Kara », un prénom que nous aimions tous les deux.



KARA

Paroles et musique : Christian Marc Gendron et Mario Sévigny

Donne-moi un peu l'espoir
Que je vais un jour te voir
Montre-toi le bout du nez

Fais battre nos cœurs
On se donne le temps
Même si ça fait longtemps
Qu'on se balance en suspens
À faire battre nos cœurs

On te donnera la vie
Tu couleras dans nos sangs
Tu nous auras tant appris
Quand aura passé le temps

On ne comptera plus les heures
Et on vivra chaque seconde
Quand on entendra tes pleurs
On refera le monde

Kara, Kara, Kara

On t'a choisi un joli nom
Depuis longtemps
On a trouvé une maison
Pour chacun de tes printemps
Viens sentir le vent et l'eau
Viens voir comme c'est beau
Viens jouer sur ton piano
Il t'attend

On te donnera la vie
Tu couleras dans nos sangs
Tu nous auras tant appris
Quand aura passé le temps

On ne comptera plus les heures
Et on vivra chaque seconde

Quand on entendra tes pleurs
On referra le monde

Kara, Kara, Kara
On t'attend depuis longtemps



Les mois passaient, nous commençons à y croire de moins en moins, et nous acceptons de plus en plus le fait que nous n'aurions peut-être pas d'enfant. Après notre consultation à la clinique OVO, Manon et moi avons pris rendez-vous pour une insémination, qui devait avoir lieu en mai 2019, au retour d'un engagement au Mexique, afin d'éviter d'attraper le virus Zika qui sévissait là-bas.

Nous avons plus ou moins abandonné l'idée d'avoir un bébé lorsque, quelques jours à peine avant notre départ pour le Mexique, Manon m'a annoncé qu'elle était de nouveau enceinte, et ce, naturellement. Elle était si heureuse et sereine. Cette fois, nous avons géré la nouvelle beaucoup plus calmement que la première fois. Nous ne l'avons pas annoncé à nos proches avant la douzième semaine, lorsque nous avons été certains que tout allait bien.

Manon a choisi d'accoucher dans une maison de naissance afin que je puisse l'accompagner, les routeurs Wi-Fi et tous les appareils sans fil de l'hôpital m'occasionnant beaucoup trop de douleurs. Manon avait besoin de moi à ses côtés et je voulais lui éviter de s'en faire pour moi pendant son accouchement. Je n'avais d'ailleurs pas pu assister à l'échographie de la vingtième semaine, où on apprendrait le sexe de notre bébé. Manon, accompagnée de sa sœur pour l'examen, m'a téléphoné de l'hôpital, des larmes dans la voix, et m'a tout simplement chanté « Kara, Kara, Kara ».

À la maison de naissance, on nous a assuré qu'il n'y avait aucune exposition aux ondes électromagnétiques à l'intérieur du bâtiment, pas de routeur, pas même de téléphone sans fil. Les sages-femmes étaient plutôt équipées d'un téléavertisseur, comme dans le temps. J'avoue qu'on a été surpris par la qualité des services. Manon a adoré l'expérience du début à la fin et moi j'ai pu assister à l'accouchement de Kara. Après une journée entière de contractions, un travail actif de cinq heures et deux heures de poussées, Manon a mis au monde la plus belle de toutes les petites filles qui soit. Kara a vu le jour à dix heures quarante le matin du 12 octobre 2019.

Depuis son arrivée, Manon et moi sommes plus unis, plus forts, plus heureux. Je pense que cet équilibre nous a guidés vers le succès que nous connaissons aujourd'hui. C'est que nos priorités ont changé. Nous sommes beaucoup moins absorbés par nos carrières. Nous avons du mal à nous séparer d'elle, si bien que nous l'emmenons en tournée presque partout avec nous. Je dis souvent à la blague que son passeport contient plus d'estampes à elle seule à quatre ans que ceux de mes parents réunis. Nous veillons à ce qu'elle ne manque de rien. Elle vient souvent chanter ou danser sur scène pendant nos spectacles.

Le départ de Monique a laissé un grand vide dans notre vie. L'arrivée de Kara est venue poser un baume sur nos plaies béantes.

La famille a pris tout son sens pour moi avec la naissance de Kara. Il n'y a rien de plus beau que la famille en ce qui nous concerne. Nous nous estimons chanceux d'avoir une belle petite fille en santé. Elle est aimée de tous dans nos familles, ce qui nous touche profondément. Qui plus est, notre public semble l'adorer tout autant et nous en sommes reconnaissants.

Pas un Superman, mais bien un PIANO MAN

« L'homme est fou. Il adore un Dieu invisible et détruit une nature visible, inconscient que la Nature qu'il détruit est le Dieu qu'il vénère. »

– Hubert Reeves

En regardant le chemin que j'ai parcouru, je me rends compte combien ma vie a été belle et riche en aventures de toutes sortes. J'ai exercé le métier de mes rêves, noué de précieuses amitiés, vécu de magnifiques histoires d'amour et surtout trouvé le grand amour. Je vis et chéris chaque jour aux côtés de Manon et de Kara. Je suis reconnaissant d'avoir une famille aussi formidable.

Sur le plan professionnel, je ressens une immense fierté de travailler actuellement avec les meilleurs et j'entrevois une belle conclusion au projet *Piano Man*. Nous approchons désormais des 75 000 billets vendus, un exploit en soi. Ce succès, je le dois à mon équipe et à vous, cher public. J'entamerai la phase finale de cette aventure avec *Piano Man 3* en janvier 2024, clôturant ainsi cette trilogie qui s'étalera sur environ deux ans. J'espère de tout cœur que vous serez encore au rendez-vous pour la suite.

Les voyages que j'ai effectués au cours de ma carrière m'ont fait prendre conscience de la chance que j'ai d'habiter au Québec. Ces périple m'ont ouvert les yeux sur une réalité variée, exposant l'extrême pauvreté d'un côté et l'extrême richesse de l'autre. Il est indéniable que nous avons encore un long chemin à parcourir pour lutter contre de telles inégalités.

Je ne peux cacher mes préoccupations quant à l'avenir, avec les crises humanitaires qui se succèdent, la montée en puissance de la technocratie et l'avènement du transhumanisme auquel ma fille sera exposée. Tout évolue à une vitesse vertigineuse et, en tant que père et mari, mes inquiétudes l'emportent parfois sur mes certitudes. Malgré tout, je refuse de perdre foi en l'humanité et je continue à croire en l'amour et en la famille. D'un autre côté, j'avoue entretenir un doute sérieux quant à la possibilité que mon état physique s'améliore un jour. Chaque jour, les douleurs que m'occasionne mon électrosensibilité s'accroissent du moment que je me rends dans de grandes agglomérations.

Entretemps, les discussions sur l'omniprésence de l'interconnexion des objets, ou Internet des objets, se multiplient, poussant la production de voitures électriques à grande échelle. Malheureusement, le jour où l'usage de véhicules à essence sera banni sonnera le glas de mes nombreux déplacements sur la route. En raison de ma condition, conduire un véhicule électrique m'occasionne de fortes palpitations, des sensations de brûlure, voire des évanouissements, ce qui est extrêmement contraignant.

Les villes dites intelligentes se pointent le bout du nez, laissant peu d'endroits où je pourrais échapper à la souffrance due à l'accumulation d'antennes. Le moment où les humains demanderont à être connectés eux aussi approche et ça me terrifie. Nous nous trouvons à une période charnière de l'évolution humaine, qu'il nous faudra accepter, apprivoiser et à laquelle nous devons nous adapter.

Je songe de plus en plus à ma retraite, ou à tout le moins au moment où je ralentirai le rythme. Je tiens à consacrer davantage de temps à ma famille et à mes amis. Je souhaite prendre soin de ma fille et de ma femme, et je veux voyager si les circonstances me le permettent. Je n'ai plus l'intention de manquer des événements

familiaux importants en raison de mon métier. Je veux aussi rattraper le temps perdu avec mon ami de longue date, Mario Sévigny, avec qui je compte composer de nombreuses chansons.

Je veux m'accorder le temps de partager un café avec les gens qui ont eu un impact positif sur ma vie. Je pense notamment à Steve Gagné, mon premier gérant, qui était à la fois un musicien exceptionnel et un homme d'une grande probité. Il a été le premier à croire en moi. J'ai également en tête mon ami Maurice Courtois, fondateur de DEP Distribution, qui a cru en moi et à qui je tiens énormément.

J'aimerais bien discuter avec Marina Orsini, l'actrice qui a tenu le rôle de la belle Suzie Lambert dans les divers volets de *Lance et Compte*, pour lui exprimer ma gratitude d'avoir croisé mon chemin. La musique nous a réunis à plusieurs reprises à la télévision, au cinéma et sur des albums, et je voue une grande admiration à cette femme.

De plus, j'ai l'intention de prendre un verre avec Véronique Cloutier et Louis Morissette pour les remercier de m'avoir autant inspiré. Parents de trois enfants, ils prouvent que le travail acharné et la famille peuvent aller de pair. En somme, j'ai hâte de disposer de plus de temps pour revoir les gens que j'aime et pour soutenir mes jeunes collègues.

Dans un futur proche, je compte m'investir davantage dans le baseball. Mon partenaire François Rousseau et moi-même caressons le rêve d'ériger un superbe stade pour les Cardinaux des Laurentides, doté d'infrastructures adaptées qui abriteront notamment un centre d'excellence du baseball destiné aux jeunes, où ils pourront aspirer légitimement à une carrière dans ce sport. Nous comptons en faire un véritable joyau pour la région des Laurentides. J'ai la ferme intention de donner vie à ce projet, malgré les nombreuses difficultés qui se dressent devant nous.

Je prévois également prendre soin de mes parents et resserrer les liens avec ma sœur bien-aimée, Marie-Claude. J'ai grandi à ses côtés, de même qu'auprès de Diane et Dany, les enfants de Normand, mon deuxième père. Leur bienveillance et leur dévouement envers mes parents sont exemplaires et je leur en suis reconnaissant. J'attends avec impatience de les revoir plus fréquemment.

La rédaction de cet ouvrage s'est révélée un exercice exigeant pour moi. Retourner dans le passé a été déstabilisant, mais je suis fier du résultat. Manon et Kara me gardent en équilibre et, grâce à elles, je me sens d'attaque pour encore un bon nombre d'années. Après tout, il nous reste encore tant de bienveillance et d'amour à remettre au suivant.

Cela étant dit, la vie se vit au présent, et avec mes deux amours à mes côtés, je me considère comme le plus heureux des hommes. Je ne serai assurément pas un Superman, mais j'aurai eu la chance d'être un PIANO MAN.



Pour joindre l'auteur

Rendez-vous au : **www.christianmarc.ca**
pour connaître l'horaire des spectacles de
Piano Man pour la saison en cours.

Je vous invite également à consulter mes
réseaux sociaux où je prendrai plaisir à lire vos
commentaires et à répondre à vos questions.



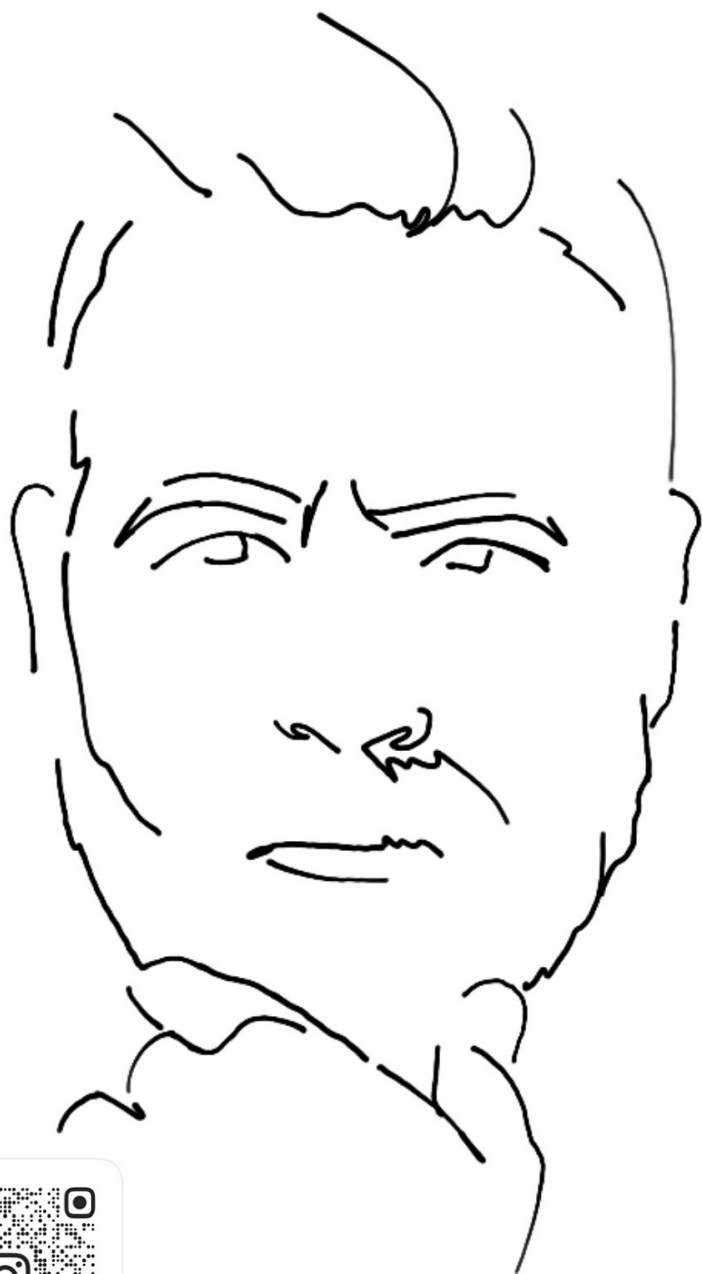
Kristian Mark Jeandron



@christian_marc_gendron



@christianmarcge



WOLFIEEARTT

Alyson Lemay



**Pour connaître tous les titres de nos parutions,
veuillez consulter :**

www.performance-edition.com



**INFOLETTRE POUR OBTENIR DE L'INSPIRATION,
TROUVER DE NOUVELLES IDÉES ET
DÉVELOPPER VOTRE POTENTIEL**

Recevez à votre adresse électronique,
un message de croissance personnelle.

Cette inspiration vous permettra :

- De prendre un moment de répit au cours de votre journée pour refaire le plein d'énergie;
- De vous repositionner face à vos situations personnelles;
- De répondre à vos défis de façon positive;
- De discuter avec votre entourage d'un sujet à caractère évolutif;
- De prendre conscience de votre grande valeur;
- De faire des choix selon votre mission de vie;
- D'être tenace malgré les embûches;
et plus encore...

Chaque infolettre que vous recevrez
mettra un nouveau livre en vedette.

C'EST GRATUIT! C'EST POSITIF!

INSCRIVEZ-VOUS AU www.performance-edition.com

Vous voici aux premières loges du spectacle de la vie remarquable de Christian Marc Gendron, artiste de renommée internationale qui carbure aux mercis de son public et que vous découvrirez ici dans plusieurs coulisses comme dans bien des points de bascule.

Dans ce récit autobiographique où s'entremêlent humour, génie musical ainsi que moments tantôt joyeux tantôt douloureux, Christian Marc nous raconte son histoire, celle d'un piano man, un musicien qui a toujours tenu à semer amour et bonheur autour de lui parce que notre monde en a tant besoin. *Piano Man*, c'est aussi l'histoire d'un génie qui a su s'accomplir dans son art.

Ce virtuose est longtemps resté dans l'ombre de ceux qu'il accompagnait sur scène, alors que peu de gens croyaient en lui. Puis vint le jour où il put enfin accéder au rang de superstar par un concours de circonstances qu'il nous relate dans ces pages. De Sylvain Cossette à Mario Pelchat, en passant par Luc Plamondon, Shania Twain, Dany Bédar, Brigitte Boisjoli, Stéphane Rousseau, France D'Amour, Marc Hervieux, Roch Voisine et bien d'autres artistes de renom, tous ont su l'appuyer dans sa montée vers la renommée. Son extraordinaire talent lui a aussi permis de prêter sa plume entre autres à Ginette Reno, Petula Clark, Luce Dufault et René Simard.

Des anecdotes, vous en aurez en quantité, en particulier sur l'amour qui l'unit à Manon Séguin, la femme de sa vie, elle-même une artiste reconnue. Leur histoire est rocambolesque, délicieuse à souhait, mais surtout pleine de vérités, comme eux, comme lui.

Christian Marc Gendron, Piano Man de son surnom, est auteur, compositeur, interprète, pianiste émérite, multi-instrumentiste, réalisateur et producteur musical. Il s'est produit sur scène aux quatre coins de la planète dans plusieurs spectacles d'envergure. Au fil des ans, il a accompagné, en studio ou sur scène, plusieurs artistes connus.

